

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'HOMME QUI RACONTAIT DES HISTOIRES, SUIVI DE « LE BÂTON BRISÉ »

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

BOISVERT, JULIEN-PIER

JUIN 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	5
L'HOMME QUI RACONTAIT DES HISTOIRES	6
UNE VISION EXPLICITE.....	179
LES VÉRITÉS QUI DIFFÈRENT	181
DES IMAGES POPULAIRES PLEINES DE SENS	189
LA PREMIÈRE QUALITÉ D'UN ROMANCIER	193
IL EST TRÈS DIFFICILE DE MAL ÉCRIRE	205
LA MALADIE GÉNÉRALE DU MONDE APPELÉE POÉSIE	214
BIBLIOGRAPHIE	215

RÉSUMÉ

L'homme qui racontait des histoires est une expérience littéraire sur le phénomène de la voix et sur l'impact de la matérialité du texte sur celle-ci. Trois voix différentes racontent des épisodes d'une même histoire. Pourtant, les trois voix proviennent de la même plume. C'est en jouant sur la relation entre les voix narratives et le langage qu'elles utilisent comme rapport au monde que se construit le roman. Chacune de ces voix porte en son sein une vision du langage qui l'anime, et cette vision langagière est intrinsèquement liée à une façon de voir le monde. Trois voix, trois postures langagières, trois perceptions du monde.

Le bâton brisé témoigne de prises de position sur deux enjeux de l'écriture romanesque. Le premier : la fiction comme moteur de *l'esprit du roman*, ainsi que l'appelle Kundera, qui invoque l'ambiguïté et le questionnement comme raisons d'être principales de l'écriture romanesque. Le second enjeu : un engagement pour une stylistique personnelle — par opposition à l'académisme, le style *journalaux*, comme l'appelle Céline, celui des prosateurs imperméables à l'émotivité du langage, dont les mots étouffent toute possibilité de ressentir; un engagement, donc, pour une langue vivante, libérée de ses mécanismes lourds, une langue qui se joue d'elle-même, qui s'amuse avec ses propres règles, une langue travaillée avec minutie afin qu'elle puisse résonner dans la tête du lecteur grâce à sa prosodie, à son rythme, à son écart par rapport à la langue normative, celle de tous les jours, celle qui ne saurait animer un roman, sauf à être sublimée par le style.

L'HOMME QUI RACONTAIT DES HISTOIRES

I – LA PETITE JEANNE

Papa me disait souvent que toute vie devait être une recherche du sublime. Papa était conservateur de musée, il connaissait bien le sublime. Le sublime, c'était la matière première que Papa travaillait. C'était comme une énergie. Quand je me promenais, le soir, au musée, il fallait la sentir, il me disait qu'elle était partout. Je ne la ressentais pas. Mais Papa m'encourageait à la ressentir alors j'essayais du mieux que je pouvais. Papa était fier de moi quand j'éprouvais le sublime. Je lui disais que oui, je le ressentais. Je mentais. Il me disait que c'était merveilleux. Que c'était dans les sculptures. Que c'était dans les peintures. Que c'était parfois dans les livres. C'était un moment de bonheur que nous avions.

Souvent, pour mieux comprendre, je lui demandais de me lire des livres sublimes. Il ne voulait jamais. Il disait que je ne comprendrais pas. Il disait que je devais attendre de pouvoir comprendre. Sinon je serais avalée et je deviendrais tout à fait aveugle. Il cachait ses livres sublimes en haut de la bibliothèque. J'étais trop petite pour les atteindre. Il me disait : quand tu pourras les prendre par toi-même, tu pourras les lire. Ses bibliothèques étaient géantes.

Parfois, je voulais demander à Papa ce que ça voulait dire, tout ça, le sublime, l'aveugle, la mort aussi. Mais je ne le faisais pas. Papa était rêveur. Il ne m'aurait pas répondu. Papa était là, mais jamais vraiment sans le sublime.

Je me promène dans le musée, c'est le soir. Je passe entre les grillages. J'évite monsieur Pierre, le gardien, je fais trois petits tours et reviens me coucher dans ma chambre. Papa avait sa chambre dans une petite pièce à l'intérieur du musée. Moi, pour arriver à ma chambre, je devais passer par celle de Papa. Mais il ne me voyait jamais. Même si je passais devant lui. J'enlevais toujours mes souliers pour faire moins de bruit. Il était absorbé, Papa, ou il dormait. Mes pieds sur le plancher froid, en béton, ne faisaient pas de bruit. C'est comme ça que je passais devant Papa sans le réveiller, en enlevant mes souliers. Il avait toujours une très belle revue en main, sur du papier glacé. Une revue différente chaque jour, des centaines d'œuvres d'art. Quand il dormait très dur, que rien n'aurait pu le réveiller (je le

savais par le filet de salive qui lui pendait des lèvres), je lui volais sa revue et j'allais regarder les images. Je ne sais pas encore lire, c'est pour ça.

Dans la revue de ce soir, les images ressemblent à celles du musée. Des tableaux avec des femmes dedans. Souriantes, quelquefois. Pas souvent. Elles sont comme tristes, plutôt, avec le regard au loin, et j'aurais voulu entrer dans le tableau pour savoir pourquoi. Papa me disait que c'était parce que les femmes ont souvent été tristes, dans l'Histoire. Moi je pensais que les femmes se mariaient et avaient des enfants, dans l'Histoire. Papa me disait que je confondais l'Histoire avec une majuscule et les histoires avec des minuscules. Je ne comprenais pas, mais je me répétais toujours la même chose, depuis ce jour-là : que quand j'allais être grande, je serais une femme pleine de minuscules. Pour être heureuse. Mieux que ça, j'étais bien décidée à ce que jamais personne ne fasse mon portrait ou ma peinture. Parce que je pensais, moi, que les femmes, si elles étaient tristes, c'était parce qu'on peignait leur portrait. Parce qu'elles devaient rester immobiles très longtemps, parce qu'elles savaient d'avance que le portrait serait raté, qu'il ne leur ressemblerait pas, qu'elles seraient trop grosses ou trop laides ou trop belles. C'est difficile de soutenir un portrait plus beau que soi. De décevoir à chaque rencontre réelle. De vouloir devenir son portrait et jamais plus autre chose.

Si jamais j'arrivais à inventer la machine à voyager dans le temps, je le promets, j'apporterais un appareil photo dans le passé. Pour rendre toutes les femmes moins tristes et les faire sourire un peu en disant quelque chose de drôle, comme *cheese*, qui m'a toujours fait rire. J'aimerais que Papa me prenne plus souvent en photo. Mais Papa me le répétait. Les photographies sont comme les miroirs, c'est la vanité. La vanité, c'est vilain, il faut essayer le plus possible de ne pas être la vanité. C'est pour cela que Papa m'empêchait d'avoir un miroir, et c'est pour cela qu'il n'avait aucun appareil photo et que quand les gens arrivaient au musée avec leur appareil photo, il le leur confisquait. Il les rangeait dans une pièce au fond du couloir B et ne le leur redonnait seulement qu'à la fin de la visite.

Parfois, il y avait la lumière. Elle sortait comme le soleil en boîte d'une vitre blanche placée au-dessus des appareils et pouvait illuminer toute une pièce. Papa disait que ça pouvait endommager les toiles. Mais surtout, il croyait que ça pouvait voler l'âme des artistes et voler le sublime. Papa, sa plus grande peur, c'était qu'on lui vole son sublime et ses artistes. Il

disait : il faut que ça soit rare, le sublime, le plus rare possible, il faut que ça se démarque, pas de copies, seulement le vrai, l'original, pour que ça opère quelque chose, pour que le sublime puisse subsister. On ne recrée pas le sublime. Il n'arrive qu'une seule fois.

Papa détestait la contrefaçon, toutes les sortes de contrefaçon. Il détestait les cartes postales de la Mona Lisa, détestait les cadres du Souper à Emmaüs, détestait les copies couleur de Saint Sébastien (j'étais bien d'accord avec lui pour ça, les flèches dans la peau me faisaient terriblement peur, parfois le soir je rêvais que c'était la mienne qu'elles traversaient, et Papa m'avait dit que certains martyrs étaient des enfants, alors j'avais encore plus peur et me roulais en boule sous mes couvertures et ne me rendormais pas), il détestait les reproductions en miniature de David, détestait tout, sauf les photos dans ses magazines et ses revues, parce que c'était des reproductions officielles et que c'était différent.

Papa me demandait d'ouvrir les appareils photo qu'il confisquait, dans sa chambre, alors qu'il continuait ses rondes de conservateur. Il me demandait de les ouvrir une fois la porte refermée. C'était parce qu'il avait peur. Puis je devais fouiller à l'intérieur et arracher le ruban que je trouvais. Moi, je le faisais, je le faisais parce que j'étais une fille obéissante qui écoutait son papa. Je voyais toutes les âmes emprisonnées là-dedans. Les visages vert pâle, les dents tout à fait noires, les expressions me fixant quelques instants. Je pouvais voir l'âme d'une statue ou d'une peinture en arrière-plan, mais les couleurs étaient tout aussi bizarres. Elles me faisaient peur. Leurs yeux me faisaient peur. Puis tout ça disparaissait après quelques secondes. Et le ruban redevenait brun. Et c'en était fini. C'était parce que j'avais libéré les âmes, que Papa me disait. C'était pour ça que ça redevenait brun. C'est moi qui m'occupais de libérer toutes les âmes. C'était ma mission au musée. Papa disait que les âmes, une fois libérées, s'envolaient rapidement jusqu'à leur propriétaire. Puis elles entraient dans leur ventre. Avec un peu de chance, elles n'en ressortaient pas. Mais Papa ne croyait pas à la chance. Seulement au sublime.

Moi, j'aurais voulu que Papa me prenne en photo. Ou j'aurais aimé avoir un appareil et me prendre en photo. Mais c'était impossible. Papa ne m'aurait pas permis. Mais j'aurais aimé avoir trente-six photos, c'est le maximum sur un ruban, trente-six photos de moi. Pour voir ce que ça fait d'avoir l'âme fractionnée trente-six fois. Pour voir ce que ça fait quand l'âme vole jusqu'à ton estomac et rentre dedans. Mais surtout, pour voir mon âme. C'était la

chose qui me terrifiait le plus. De voir mon âme. Et si elle était pourrie? Avec les dents noires et les cheveux blancs? Comme toutes les autres? Je ne voulais pas avoir l'âme pourrie. Papa me mettait souvent en garde contre les âmes pourries. Je ne voulais pas avoir l'âme pourrie, alors je priais et je demandais pardon jusqu'à ce que je m'endorme.

II - LA PETITE JEANNE

Papa me parlait d'un jeu. Mais je connaissais la vérité. Elle sort de ma bouche. Les grands le disent. Ce n'était pas un jeu. Papa voulait que j'entre dans le hangar numéro trois pour trouver une petite boîte orange. Puis je devais la sortir du hangar numéro trois et ramener la boîte à Papa. Papa disait que c'était un jeu. Que c'était lui contre monsieur Pierre. Lequel trouverait la boîte orange en premier dans le hangar numéro trois. Il m'avait pris par les épaules et s'était agenouillé. C'était les seules fois où il me regardait dans les yeux. Pour Papa, les yeux étaient importants. Il les regardait seulement quand ça comptait. Quand il le faisait, Papa, j'en profitais pour lui regarder les yeux moi aussi, le plus longtemps possible. Ils étaient brun clair, avec une tache brun foncé en bas de l'œil gauche. Il me disait que les yeux étaient le miroir de l'âme. Comme j'avais peur pour l'âme de papa...

Un genou sur le sol, il me proposait un jeu. Moi, parfois, j'imaginai qu'un garçon se mettrait à genou comme ça pour demander ma main. Je rêvais souvent au mariage. Le mariage, c'est quand deux personnes décident de s'aimer pour un bout. J'avais déjà pensé me marier avec Papa. Mais je voulais aimer Papa tout le temps, alors je préférais qu'il reste juste mon Papa. Et Papa attend encore maman. Il ne me parle jamais de maman. Maman était belle. Quand il me parlait de maman, c'était quand il me parlait de sublime. Maman était sublime. C'est parce qu'elle dansait.

Non, Papa ne pouvait pas me mentir à moi. On ne propose jamais un jeu à genoux. La preuve, c'est le mariage. Les mariages sérieux se font à genoux. Les mariages ratés se font debout.

Et puis Papa me regardait dans les yeux. Ce n'était pas un jeu. Papa m'enseignait des choses, souvent. La première, c'était que pour avoir quelque chose, il fallait regarder dans les yeux. Mais il ne fallait pas le faire trop souvent. Sinon on siphonnait l'âme. Papa ne m'aurait jamais fait cela. C'est pour cela qu'il m'épargnait ses regards. Papa ne me regardait presque jamais. Trois fois, peut-être quatre depuis maman. Papa avait mon bonheur en tête. Toujours.

J'ai accepté le jeu, même si je savais. Les grands faisaient ça. Les petits acceptaient. Souvent, au musée, les grands disaient aux petits : « Nous allons jouer à un jeu. Nous allons être des espions. Nous allons être silencieux et ne pas faire de bruit. » Un espion, c'est quelqu'un qui est silencieux et qui marche sur la pointe des pieds. Les petits acceptaient. Pas parce qu'ils aimaient le jeu, c'était un jeu stupide. C'était une façon pour qu'ils ne parlent pas. Pour qu'ils ne dérangent pas les grosses madames qui regardaient des peintures de grosses madames. Toutes les madames, sur les peintures, elles étaient grosses. Les petits, ils acceptaient seulement parce que c'était un jeu. Ils devaient accepter. C'était ça, être un enfant, vouloir jouer tout le temps à n'importe quoi. Et être grand, c'était de proposer des jeux stupides aux petits dans des musées pour pouvoir regarder en paix des peintures écaillées de grosses madames. Moi, j'étais une enfant, alors j'agissais comme tel. Pas par plaisir. Par devoir.

Papa, ce soir, m'appelle son arme secrète. Une arme, c'est ce qui fait mal, et ça me rend triste.

S'il m'appelle comme ça, c'est que je suis petite et que monsieur Pierre est gros. C'est la nuit et je vais me faufiler dans le hangar numéro trois pour Papa. Je vais lui trouver une boîte orange et nous allons gagner le jeu contre monsieur Pierre qui est gros. Tellement gros qu'il n'entre pas par le petit trou que Papa connaît. C'est un trou sur un mur. Papa m'y glissait souvent, pour lui ramener des choses du hangar trois. Mais c'était la première fois qu'il se mettait à genoux avec ses yeux pour me le demander.

Le hangar trois servait à entreposer les babioles. Un musée comme le nôtre achète beaucoup de babioles. Une babiole, c'est quelque chose qui n'a pas d'utilité jusqu'à ce qu'on lui trouve une utilité. Il y avait un monsieur qui était un expert chercheur d'utilité. Il venait au musée, dans le hangar trois, et fouillait. Et quand il trouvait une utilité, il la donnait à un objet et avec sa nouvelle utilité l'objet souvent allait dans le musée. Dans la pièce des nouveautés, avec une plaque qui disait son utilité (à quoi ça sert d'avoir une utilité s'il faut une plaque pour l'expliquer?) et ensuite on lui faisait une place dans la collection où on ne le voyait plus jamais.

Papa, il m'envoyait par le trou dans le mur chercher des babioles bien précises. Un calice, qui est un mot original pour un verre (et Papa ne buvait jamais dans les calices, alors à quoi bon m'envoyer lui en chercher un?); une roche avec un pied de squelette dedans; des babioles sans utilité que j'allais lui chercher et que je ne voyais plus. Mais aujourd'hui, c'est une boîte orange, mon objectif.

Papa me donne une poussée et je grimpe dans le trou et je retombe sur mes pieds, de l'autre côté. Papa m'a fait enlever mes souliers pour que je sois un espion moi aussi. Les espions doivent toujours être nu-pieds ou avoir de très fins souliers.

J'entends ses pas s'éloigner, à Papa, et je me retourne dans le noir. Il faut une minute à mes yeux pour s'habituer. Je regarde autour de moi. Ce n'est pas que je me sente seule, c'est que je déteste le hangar trois. Il est trop grand. Ses boîtes empilées montent parfois jusqu'au plafond. J'ai toujours peur que l'une d'elles me tombe dessus. J'ai toujours peur parce qu'au hangar trois, on y empile toutes les choses qui n'ont pas encore d'utilité. Toutes ces choses sont laides. Derrière un paquet de boîtes, il y a une statue qui a six bras, ce qui est quatre de trop pour une statue normale représentant un humain normal.

Souvent, il y avait des arrivages comme ça, qui venaient d'ailleurs, où les humains avaient six bras. Où les femmes avaient des serpents sur la tête et des grimaces au visage. Où les bébés étaient toujours nus avec des ailes. Je ne voulais jamais aller là-bas où c'était comme ça. Je préférerais demeurer ici où c'était normal. Ce qui est normal, selon Papa, c'est ce qui vient d'ici et pas d'ailleurs. C'est une bonne façon de savoir le bien et le mal, selon lui. Moi j'écoute papa.

J'avance avec les yeux mi-clos parce que la statue avec son visage en quart de lune, c'est-à-dire sans les trois autres quarts, me fixe de son unique œil vide. Arrivée à sa hauteur, je prends pied sur ses genoux pliés et je me hisse jusqu'en haut. Sur la pointe des pieds, j'approche mon visage du sien. Je devine que les trois autres quarts de son visage doivent grimacer, parce que ce qui reste n'est pas bien beau. Je jette un coup d'œil à l'orbite vide. À l'intérieur, c'est creux et c'est noir. Si cette statue avait une âme, elle s'est échappée.

Je redescends. Le jeu doit commencer. Je dois trouver une petite boîte orange, pas plus grosse que ça, un peu plus grosse que ça, parmi les débris. Je dois devenir l'arme de Papa et lui trouver sa petite boîte. Une arme, c'est fait pour faire mal. Je me le répète toujours. Pour faire mal à quelqu'un ou faire du mal, il faut être méchant. J'ai toujours peur pour mon âme quand je deviens une arme. Tout le monde devrait avoir peur comme moi. Le plus difficile, alors que j'avance dans le noir en regardant à droite et à gauche, c'est de ne pas savoir. Quand tu es une arme et que tu as ton ennemi devant toi, c'est comme ça. Il est là, tu lui fais mal, il te fait mal, vous repartez. Mais là, ici, dans le hangar numéro trois... Ce n'est pas que je me sente seule, non. C'est que j'aimerais savoir à qui je vais faire mal. Non pas que je sois inquiète, non. Papa me protégera, je l'ai déjà vu faire. Il est plus fort que monsieur Pierre et monsieur Pierre est beaucoup plus gros que Papa. Non, pas que je sois inquiète. Mais tout à coup que je ferais mal à quelqu'un qui aurait pu être mon ami.

III – LE SERRURIER

Journal VI – Entrée I

La petite boîte est posée sur la table de la cuisine qui est également la table du salon et je la regarde depuis quelques instants avec le crayon dans une main et une clé dans l'autre.

Je suis rentré à la maison, ce n'est pas vraiment une maison, c'est un appartement sale et crade, c'est le mieux que je puisse faire, je suis serrurier, je ne suis pas homme d'affaires, je n'ai pas d'argent, tout juste assez pour aller au bordel au coin de la rue, c'est de là que je reviens, je sens le sexe, pas besoin d'avoir de sexe pour le sentir, c'est comme les chevaux, à l'écurie, même chose, pas besoin d'être jockey pour sentir le cheval, non, même, c'est le palefrenier, celui-là qui torche le cul du cheval mais qui ne le monte jamais qui sent le plus, il sent mauvais, la bouse et le poil, mais tout ce qu'il a fait, c'est frotter les fers, frotter le poil, frotter le cul, rien de plus, il n'est pas jockey, les jockeys sentent la victoire et le parfum pour hommes.

Je suis allé au bordel, ce n'est pas vraiment un bordel, c'est un endroit où les gens se rencontrent pour avoir des relations sexuelles, c'est la définition même du bordel, mais ce n'est pas un bordel, c'est un endroit aux lumières tamisées où des gens peu vêtus engagent des comportements sexuels manifestes avec d'autres gens qu'ils ne connaissent parfois que très peu, la lumière est rouge, c'est un bordel, d'accord, mais c'est plus que ça, ce n'est pas seulement un bordel, pour moi, c'est un endroit silencieux, avant tout.

Les endroits silencieux sont de plus en plus rares, aujourd'hui, surtout en ville, mais les gens habitent la ville parce que les emplois se trouvent en ville, des emplois minables, les gens sont pauvres ensemble, épaule à épaule dans la crasse et la misère, il y a de la pauvreté à la campagne, aussi, c'est une pauvreté calme et silencieuse, parfaite pour moi, mais il coûte cher d'habiter la campagne ou la banlieue, il faut une voiture et de l'essence et une maison et un terrain et moi je n'ai assez d'argent que pour cet appartement bruyant et une visite quotidienne au bordel où c'est silencieux sauf pour les gémissements, mais ils ne me

dérangent pas les gémissements, ils sont bons les gémissements, c'est pour eux que j'y vais, tout ne pourrait être que ça que je serais heureux, silence et gémissements partout.

Les endroits silencieux se font rares et c'est la prolifération du bruit qui règne, oui, seulement le bruit des voitures et des camions, l'horreur de ce qu'ils appellent le bruit de la ville, ce bourdonnement, dans les oreilles, inidentifiable, même derrière les arbres, même derrière les murs de plâtre, même la tête sous l'oreiller, des bouchons dans les oreilles, les oreilles retournées vers l'intérieur, vers le cerveau, le bruit du sang qui déferle goutte à goutte dans les veines, ce bourdonnement incessant qui ne cesse sauf lorsqu'il est remplacé par les cris du bébé, à l'étage, et de sa mère qui hurle pendant qu'elle se fait mettre par un homme, un autre, qui lui aussi crie et parfois je me demande si dans cet immeuble je suis le seul être civilisé à ne pas crier ou à ne pas faire de bruit, je marche sur la pointe des pieds.

Il n'y avait rien d'intéressant au bordel, je suis rentré plus tôt, ça sent l'alcool, les murs sont imbibés d'alcool, ici, comme ils sont imbibés de sexe et d'yeux voyeurs comme les miens, là-bas, d'yeux qui ne veulent pas toucher, qui ne veulent pas être vus, qui ne veulent pas participer à l'action, mais d'yeux qui veulent voir, c'est tout, d'yeux qui veulent être là, respirer les choses et partir sans avoir tout gâché par le toucher, le goûter, l'ouïe, les sens inférieurs, l'odorat et la vue sont assez, bien assez pour profiter de cette jeune femme et de son monstre d'amant qui la pénètre devant nous quatre qui regardons, voilà, mais je suis parti parce qu'elle criait fort et les décibels, c'était trop.

Quand je suis rentré, ma voisine du dessus s'était trompée d'un étage et enfonçait une clé difforme dans ma serrure parfaite, je l'ai poussée de devant ma porte et elle est tombée en hurlant, les autres voisins ne sont pas sortis parce que ces choses arrivent et si on ne veut pas qu'elles nous arrivent à nous aussi on n'intervient pas, on reste chez soi, on se bouche les oreilles, mais même avec les mains et les doigts profondément enfoncés dans les canaux auditifs, ça ne change rien, le hurlement perçant d'une sirène de police transperce toutes les défenses comme le cri de ma voisine qui est tombée sur le cul, et sa jupe si petite ne cache rien de sa culotte souillée par le vice.

Je l'ai aidée à se relever, je ne la juge pas, son vice n'est pas pire que le mien, nous nous comprenons, elle ne me comprend pas tout à fait, mais moi je la comprends, je pourrais

l'apprécier plus si elle n'avait pas des poumons et des cordes vocales à m'écorcher vif, les vitres qui cassent et la peau qui s'arrache de mes muscles, ça me fait mal à la tête, comme si mon crâne s'effondrait sur mon cerveau, je l'ai aidée à se relever pour la coucher le plus rapidement possible, j'espérais seulement qu'aucun homme ne l'attendait dans son lit et n'interprète comme un affront ma présence, ce qui n'était que l'espoir d'un silence rapide, d'un sommeil profond, d'un ronflement léger, peut-être, mais muet.

J'ai déverrouillé sa porte avec mon passe-partout, je suis serrurier, j'ouvre toutes les portes, c'est illégal, je rentre partout, je m'en fous, au bordel, parfois, j'entre dans les endroits privés, dans les salles VIP, qui veut dire VERY IMPORTANT PERSON, je ne suis pas quelqu'un d'important, encore moins quelqu'un de très important, mais personne ne m'a jamais mis à la porte, et dans les salles VIP (VERY IMPORTANT PERSON), je regarde des femmes qui portent des talons qui valent plus cher que ma vie en argent comptant (1250 dollars).

J'ai couché ma voisine sans la déshabiller, je n'aurais pas pu, je n'ai pas ce genre de force en moi, son bébé dormait, il devait dormir depuis déjà plusieurs heures, je ne l'ai pas déshabillée, j'ai bien essayé de lui enlever ses souliers mais incapable, je figeais, elle ronflait déjà fort, mes mains étaient paralysées, je ne peux rien faire, je ne peux qu'assister, si peut-être elle avait été complètement silencieuse, oui, j'aurais pu la coucher et la déshabiller sans problème, mais à tout moment j'avais peur qu'elle ne se réveille en hurlant, j'avais peur, dans la vie, d'avoir fait le mauvais choix en étant serrurier, si j'avais eu de l'argent j'aurais été thanatologue parce que les morts ne se réveillent jamais en hurlant, ou j'aurais été le Prince Charmant et je n'aurais pas embrassé la belle, je l'aurais laissée dormir, qu'elle reste dans sa forêt silencieuse, j'y aurais construit une cabane et j'aurais tué des animaux pour manger.

De retour chez moi, j'ai entendu frapper à la porte, doucement, comme si on ne voulait réveiller personne, personne ne frappe jamais à ma porte sauf ma voisine du haut lorsqu'elle veut pleurer parce que sa vie est pathétique ou le propriétaire qui veut son loyer ou des gens qui se trompent, on ne frappe jamais à ma porte d'une façon si douce, comme un code secret, pour ne pas alerter, les gens qui frappent ici le font pour montrer à quelqu'un, n'importe qui, qu'eux aussi peuvent faire du bruit, c'est une façon de s'assurer qu'on existe bel et bien, qu'on a une existence physique, que quand on frappe, ça fait du bruit, les oreilles

l'entendent et comme les sens ne sont pas trompeurs, on existe, mais pour être bien certain, il faut que quelqu'un d'autre entende, réagisse, le son fait son chemin dans l'oreille de quelqu'un d'autre, le son créé par notre poing qui frappe sur une structure de bois et l'autre vient confirmer l'hypothèse de notre existence en criant bien fort d'arrêter de faire du bruit, et le cercle continue, tout le monde existe grâce au bruit.

Je suis allé répondre à la porte, c'était un homme et une femme, ils sont entrés rapidement et j'ai refermé sans rien dire.

Ils me fixaient sans rien dire et j'ai haussé les épaules, l'homme était petit et un peu gras, la femme grande avec des cheveux bruns, des jeans qui ne la laissaient pas respirer et des talons hauts comme ceux de la section VIP (VERY IMPORTANT PERSON), ils ne parlaient pas et je me demandais si l'un d'eux n'allait pas sortir une arme pour me descendre vite fait bien fait et ajouter un autre coup de feu dans la nuit, peut-être qu'ils réalisaient que je n'avais rien à offrir et que ma vie valait moins cher que des talons, je me suis demandé, à ce moment-là, si la mort était silencieuse ou si l'enfer était plein de gens qui criaient, une autre de mes peurs les plus fécondes était qu'il ne s'adapte à chacun.

Vous êtes serrurier?

J'ai hoché la tête, c'était exact, j'étais bel et bien serrurier, mais pourquoi venir me déranger chez moi quand ils auraient très bien pu passer demain à la boutique, ou après-demain, le matin, le midi, l'après-midi, mais pas maintenant chez moi pendant que le bébé d'en haut pleure.

Nous avons un travail pour vous.

Il a ouvert son sac noir et je me suis gratté l'arrière de la tête, c'était vraiment beaucoup de travail et de noirceur et de mots chuchotés pour m'offrir du boulot, il aurait pu me téléphoner, un simple petit appel à la boutique, il n'y a pas qu'un seul serrurier en ville, je n'ai pas de téléphone chez moi parce que la sonnerie m'agresse, je ne veux pas qu'elle retentisse comme un cuivre désaccordé au milieu de l'orchestre déjà assez débilitant des bruits ambiants, pleurs et ronflements et agressions armées, non-armées, hold-up, pneus qui crissent, fesses qui claquent, talons hauts dans la rue, tiens, c'est drôle, pourquoi n'avais-je

pas entendu ses talons hauts claquer dans le corridor, peut-être les avait-elle enlevés pour marcher jusqu'ici, avait attendu d'être devant la porte pour les mettre, c'était beaucoup de travail pour rien, c'était un travail exemplaire pour ne pas faire de bruit, c'était une attention que je remarquais et qui me faisait énormément plaisir.

J'aimerais que vous nous ouvriez ceci, c'est une petite boîte que nous n'arrivons pas à ouvrir.

Il a sorti une petite boîte orange aux motifs étranges, une petite boîte orange qui faisait des cliquetis, il me l'a tendue, elle était étrangement lourde, je l'ai brassée un peu, un peu plus de cliquetis, ce qui était à l'intérieur avait été mal fixé, j'ai jeté un coup d'œil à la serrure, c'était du vieux, je n'avais jamais vraiment rien vu de tel, j'ai fermé un œil pour mieux voir, mon diagnostic, c'était qu'il y avait plusieurs systèmes et plusieurs serrures et que ce serait un travail de longue haleine pour ouvrir tout ça, je leur ai redonné la boîte et j'ai haussé les épaules, je voulais savoir comment ils avaient entendu parler de moi, ce que c'était que cette boîte et combien ils payaient.

C'est un homme qui s'appelle Ludomir qui vous a recommandé.

J'avais travaillé pour un homme qui s'appelle Ludomir du temps où j'habitais encore ailleurs, j'avais ouvert des coffre-fort pour lui, toutes sortes de choses strictement illégales, de tous les points de vue, de toutes les façons inimaginables, j'avais une bonne situation auprès de lui, auprès de son clan, mais j'avais fui le bruit des sirènes, des alertes, des bombes, j'avais fui la journée où un obus était tombé près de chez moi, où j'avais eu la peur de ma vie, l'acouphène, terrible son strident et intuable dans l'oreille, j'avais failli en devenir fou, je le serais devenu s'il n'était pas disparu par lui-même après quelque jours, depuis, la perspective de son retour me hante comme un secret.

J'avais émigré ici et avais trouvé un travail dans une boutique mal famée, où personne ne regarde ni votre casier judiciaire, ni votre passé, j'étais content que Ludomir se souvienne de moi, en quelque sorte, et que ce ne soit pas parce que je lui devais de l'argent.

Nous ne savons pas ce que contient la boîte, mais nous savons qu'elle est le premier élément qui pourrait nous mener à un trésor d'une valeur inestimable pour des

collectionneurs comme nous. Cinq mille dollars si vous nous l'ouvrez dans les trois prochains jours. Puis on enlève cinq cents par journée. Pas de temps à perdre.

C'est la femme qui avait parlé, sa voix était douce mais ferme, je ne savais pas trop comment la décrire au moment où ça se produisait, et maintenant non plus, maintenant qu'elle est partie, je ne sais pas trop comment la décrire, mais je sais que l'homme et elle étaient venus vers moi parce qu'ils savaient que j'avais une moralité douteuse, du moins un sens moral très peu prononcé, ils étaient venus vers moi dans la nuit parce qu'ils voulaient que personne ne le sache, après avoir été recommandé par un des plus grands braqueurs de banque de mon pays natal, ils avaient pris la peine de frapper doucement à ma porte, d'enlever leurs souliers, leurs talons hauts, pris la peine de parler lentement parce qu'ils savaient pertinemment que leur langue ne m'était que très peu familière, ils avaient pris la peine de faire tout ça, alors je ne pouvais leur refuser mes services, j'ai hoché la tête, je me souviens de les avoir vus pousser un soupir de soulagement, et j'ai pris la boîte orange.

Je leur ai dit de passer dans trois jours, mais ils ont secoué la tête, ils sauraient, à la minute près, quand j'aurais ouvert la boîte, et ils passeraient me voir, ils passeraient me voir et étaient sérieux, ils me faisaient confiance, demandaient ma discrétion, l'homme, pour prouver son sérieux, a cru bon me montrer la crosse d'une arme à feu qu'il dissimulait dans son pantalon comme un complément à sa virilité, j'ai haussé les épaules et les ai accompagnés jusqu'à la porte, la femme a enlevé ses talons, ses pieds étaient grands et blancs, j'ai fermé la porte et je suis allé dans l'autre pièce.

Il y avait un fusil à pompe, dans l'autre pièce, quelque chose pour vous arracher la moitié du corps, j'ai jeté un coup d'œil dans le viseur, il pointait là où ils s'étaient tenus, j'ai rajusté le mécanisme, j'ai vérifié le signal du déclencheur, tout était bon, tout était parfait, une petite pression et ça aurait été fini, tout à l'heure, mais ça aurait fait du bruit, du bruit, tellement de bruit, ça n'aurait pas été trop grave, tout le monde était tellement saoul autour que personne n'aurait entendu, mais ça aurait été pire, bien pire, à cause de ça, justement, tellement pire, tellement de bruit, de décibels qui se seraient perdus exclusivement dans mes oreilles, personne pour m'aider à supporter le poids, personne pour diviser la tâche, seulement le bruit, les cadavres, les gens saouls, et, seul dans la nuit, moi pour encaisser tout ce bruit, j'aurais pu mourir de bruit.

Étonnamment, mon appartement n'avait jamais été aussi bruyant avec toutes ces voix, tous ces cliquetis, toutes ces menaces voilées, mais c'est maintenant que c'est le pire, alors que je suis à nouveau seul avec le bourdonnement renouvelé d'une ville qui s'éveille.

Je me concentre sur le bruit de mon crayon, c'est la chose la plus silencieuse qui soit, maintenant, je ne veux pas arrêter d'écrire, c'est la dernière chose entre le bourdonnement et moi, entre le bruit et moi, le vrai, un crayon c'est silencieux au bout du compte, la voix sur le papier chuchote, j'anticipe le moment où je vais déposer mon crayon, prendre la boîte et me mettre au travail, me concentrer, peut-être que le cliquetis des serrures pourra me faire oublier les gémissements du bébé, en haut, les vulgarités et autres blasphèmes proférées par sa mère et les gens qui commencent à frapper sur les portes, facteurs, livreurs de drogue et prostituées, autant d'individus qui tapent des pieds et des mains dans les oreilles des autres pour confirmer quelque chose qui ressemblerait à leur propre existence, mais moi je ne dis rien, je ne confirme rien, je reste de glace à tous leurs appels.

IV – LA PETITE JEANNE

Je sors du hangar par le trou dans le mur en m'aidant d'une boîte remplie de poupées de porcelaine. Je crois bien en avoir cassé une ou deux avec mes pieds. Mais à quoi bon garder des poupées intactes dans un hangar? Les poupées sont toutes faites pour être cassées. Ça, ce n'est pas Papa qui le dit, c'est moi. J'avais une jolie poupée, quand j'étais jeune, puis je l'ai cassée et je l'ai gardée. Papa voulait m'en acheter une autre, mais je préférais la poupée cassée. Les poupées sont toutes trop fragiles. Elles sont faites pour être cassées. La porcelaine se casse si facilement que c'est comme si celui ou celle qui l'avait inventée l'avait fait pour qu'on la casse. Sauf que la porcelaine coupe. Je le sais, je me suis déjà coupée sur de la porcelaine. Les poupées de porcelaine sont des poupées qui n'acceptent pas d'être cassées, qui se vengent. Les choses les plus fragiles sont les plus dangereuses. Ça aussi, c'est moi qui le dis. Mais je le dis grâce à Papa, qui est celui qui m'a appris à réfléchir.

Je sors du hangar avec dans une main la petite boîte orange, dans l'autre, une poupée de porcelaine intacte. La petite boîte orange est rugueuse, elle est recouverte de symboles que je ne comprends pas, comme un rond traversé d'une barre. J'ai bien beau fouiller dans ma mémoire, je ne trouve rien ni dans l'alphabet ni dans les chiffres que je connais qui pourrait m'indiquer le sens d'un rond traversé d'une barre. Alors je ferme ma mémoire et range le symbole dans la catégorie des choses que je demanderai à Papa. C'est un tiroir bien rempli, celui-là. Parce que Papa n'a pas souvent le temps de répondre à mes questions. Papa, il n'aime pas beaucoup les questions. Il préfère les réponses. Quand il lit ses gros livres et que je l'interromps, souvent, il me dit de me taire parce qu'il cherche des réponses. Moi, je hausse les épaules.

La lettre préférée de Papa est le T. Elle orne son livre préféré. C'est celui où il y a le plus de réponses. C'est le seul que je suis autorisée à lire pour l'instant. Il est au bas de l'étagère.

Papa est parti avec mes souliers. Le sol est froid et humide, derrière le hangar trois. La nuit est plus claire qu'en dedans. La chambre de Papa est loin. Il faut passer par le hangar deux où il y a des voitures et des camions. Tout plein de camions. Il faut passer par le hangar

un. Je ne suis jamais entrée à l'intérieur alors je ne sais pas ce qu'il y a à l'intérieur. Papa veut que je l'attende. Alors je vais l'attendre. Je m'assois.

La poupée que j'ai prise n'a pas de vrais cheveux. C'est une poupée complètement peinte, avec des pommettes rouges, la peau blanche, les cheveux noirs. Quand on la penche un peu, ses yeux se ferment. C'est une poupée normale, mais une poupée fragile. Quand je la tiens, je sens qu'il n'y a rien à l'intérieur. Quand je cogne dessus avec mon ongle, ça sonne vide. Même ses yeux n'expriment rien. Je la tiens en équilibre entre le sommeil et l'éveil, position diagonale dans mes bras, ses pieds reposent sur la boîte orange, et ses yeux mi-clos ne veulent rien dire. Je sens que je n'aimerai pas beaucoup cette poupée. Je sens que je ne la garderai pas longtemps.

Parfois, Papa me parle de la mort et j'ai l'impression que la poupée, avec sa peau blanche et ses yeux fatigués, ressemble à ce que les gens deviennent quand ils sont morts. Absents. Je ne sais pas pourquoi quelqu'un aurait fabriqué une poupée absente avec des yeux de morts. Ma poupée favorite n'a plus d'yeux. Ils sont tombés par eux-mêmes. Papa dit que la poupée a été mal fabriquée. S'il n'insiste pas pour la remplacer, c'est parce que ce sont les yeux qui sont tombés. Papa ne comprend pas pourquoi on installerait des yeux à quelque chose qui n'en mérite pas comme une poupée. Moi, je l'aime ma poupée sans yeux. Quand je la quitte pour autre chose, elle ne me regarde pas. Elle n'est pas déçue.

Je laisse tomber cette poupée de porcelaine que j'ai dans les mains. Son petit torse éclate. Ni sa tête ni ses membres ne roulent. Ils restent là, par terre, sans bruit. C'est une fin sans spectacle. Si j'avais eu mes souliers, j'aurais écrasé son visage pour qu'elle arrête tout.

Silence. J'entends quelque chose. Des bruits de pas et des rires. Ça provient du hangar numéro un. Ce n'est pas Papa parce que Papa ne rit jamais. Vite. Il faut faire quelque chose. Pas de cachette le long d'un mur. Il doit faire des kilomètres. Seulement des jeux d'ombres avec la lune pour disparaître. Je me couche au loin, dans le noir. Ma robe blanche est toute sale. C'est tant mieux comme ça. Elle est presque noire, complètement tachée. Ils ne me verront pas. Une vraie espionne n'aurait jamais mis une robe blanche. Idiote. Idiote. Idiote.

Ce sont quatre garçons. Je crois les avoir déjà vus au musée. Ils ont des bas horribles remontés jusqu'aux genoux et des culottes courtes. Ils courent et rient de plus en plus fort en s'approchant de l'endroit où j'étais. Ils se taquent. Ils se poussent.

Ils arrêtent net quand ils voient la poupée brisée sur le sol.

Puis il y en a un qui tente de faire peur à l'autre en criant et ils recommencent comme si rien ne s'était passé, ils rient, ils se poussent, ils se chamaillent. Il y en a un qui est blond. Il a trop de dents. Pas assez de lèvres pour les couvrir. Il écrase la tête de la poupée. Sec, d'un coup du talon. Un autre, brun, petit, gras. Il lève le pied et écrase les autres membres. Les deux autres ne font rien. Ils rient comme des cochons, mais c'est moi qui me roule dans la boue. Ça ne change rien, ils ne sont pas sublimes.

Je ne sais pas ce qu'ils cherchaient, mais ils s'en vont. Toujours en riant si lourdement. Je me lève doucement. Une fois, j'avais demandé à Papa si c'était un péché, la lourdeur. Tout ce qui est lourd ne peut être sublime, parce que le sublime est léger. Je regarde vers le sol, mes pieds sont sales. Il m'avait pris dans ses bras, Papa. Il m'avait dit que j'avais compris. Que Maman serait fière. Le sublime ne peut être que léger, bien sûr. Les enfants s'éloignent, infiniment pesants, unis par la plus banale des gravités.

C'est inévitable, parfois, je me mets à parler comme Papa.

Je n'ai pas été assez prudente, le plus gras des quatre se retourne pour jeter un dernier coup d'œil au spectacle et il m'aperçoit. Il avertit ses copains et, comme une seule masse de chair, ils traversent les ombres jusqu'à moi, mais ils sont devenus sérieux. Je baisse les yeux immédiatement. Papa m'a avertie. Je sais à quoi m'en tenir. Je les sens écarter les ombres de leurs pas malhabiles, écraser la boue et les roches et tout déplacer. Je les sens s'approcher parce que la porcelaine craque sous leurs pas. Puis je sens leur regard me traverser. Ils ne parlent pas, moi non plus. Je tiens la boîte orange derrière mon dos. Le premier qui parle, j'essaie de ne pas l'écouter. Un deuxième parle. Je ne l'écoute pas. Je fixe le sol. J'ai honte. Ma robe est sale. Mes jambes sont sales. Mon visage, que je ne vois pas, est probablement sale. Pour en être sûre, je passe une main dessus. Vaut mieux une certitude que l'inconnu.

Le troisième ne parle pas, il veut m'approcher. Ça suffit. Je lève la tête et, rapidement, je cherche ses yeux. Je les trouve. Ils sont petits et bruns. Petits parce que la chair prend trop de place dans son visage. Il se fige. Je le fixe. Papa m'a toujours avertie. Ne regarde personne dans les yeux. Que personne ne te regarde jamais dans les yeux. Mais Papa n'est pas là et je rêve de voir un morceau de l'âme épaisse qui se tient devant moi.

Le premier parle à nouveau. Il me demande de lui donner ce que je cache. Le quatrième, le plus grand, lui dit de me laisser tranquille. Moi je ne parle pas. Je les regarde dans les yeux les uns à la suite des autres. Le premier répète son ordre, sur un ton plus méchant qu'avant.

Je lève mon bras d'un geste élégant. Le premier regarde la boîte que je tiens. Je lève mon bras de plus en plus haut. Trois des enfants devant moi regardent la boîte. Mais le gros me fixe moi, parce que je ne détache plus mon regard de lui. Son âme, je l'aspire, je la sens prête à s'échapper pour venir rejoindre la mienne. Je suis sur la pointe des pieds et ma petite boîte pourrait toucher Vénus qu'on voit dans le ciel. Je prends une grande respiration, je bombe le torse. Je suis une danseuse et c'est mon spectacle au clair de lune qui s'achève. Je pourrais lever la jambe ou faire une pointe, mais la situation appelle plutôt un cri. Tellement strident que tous se bouchent les oreilles. Leurs membres sont tellement pleins de plomb que je suis déjà à bonne distance quand ils réalisent que je ne suis plus devant eux. Tellement pleins de graisse que je m'élance depuis longtemps alors qu'ils se mettent à peine en marche.

Je sautille, je gambade entre le hangar trois et le hangar deux, il y a une série de gros conteneurs fermés que je m'amuse à grimper. Je bondis d'un à l'autre, par-dessus leurs têtes abasourdies et tellement lourdes. Ils me jettent des regards, me courent après. C'est un jeu. Ils le font parce que je suis une proie. Ils ne veulent pas ma boîte. C'est l'instinct. Papa parle parfois de l'instinct. Il dit que c'est ce qu'il y a de plus bas en l'homme. Je suis d'accord, puisque c'est moi qui flotte d'une grosse boîte en métal à l'autre pendant qu'eux se bousculent dans la boue plus bas. Ils trébuchent et crient et je les regarde se perdre dans le labyrinthe de parois bleues et vertes.

Au loin, je vois Papa qui arrive en courant avec sa lampe de poche. Au son d'un adulte qui leur crie de s'en aller, mes assaillants s'enfuient. Sauf le plus gras, qui continue à

me fixer, bêtement, lui au sol, moi dans le ciel. Je me retourne et m'en vais alors que Papa lui donne un bon coup sur la tête qui le fait déguerpir. Le soleil va bientôt se lever. Papa est content que j'aie réussi à trouver la boîte orange, qu'il me prend immédiatement. Il l'observe et la met dans son sac. Il s'en va et me fait signe de le suivre. J'obéis parce que c'est Papa. Je ne suis pas essoufflée. Je me sens légère malgré ma robe sale et mon visage sale et mes pieds sales. La légèreté est quelque chose qui se joue dans le regard. Je l'ai appris aujourd'hui.

V – ED ET HARRY

Ça commençait à peu près toujours comme ça. Ed et moi on s'asseyait à la table et on regardait ce qu'il y avait comme boulot. Quand on avait un contrat ou un contact, c'était toujours plus facile. Quand on n'avait personne à embêter, comme aujourd'hui, on s'asseyait avec tous les journaux du samedi et quelques-uns du dimanche, pour ceux qui existaient encore, parce que je suis pas éditeur ou éditorialiste, enfin, je suis pas quelqu'un d'important dans le monde du journal papier, mais ça prenait pas un Nobel en technologies de l'information, ou quelque chose du genre, pour savoir que c'est difficile de justifier ça à ses patrons, un journal du dimanche. Les gens, le dimanche, ils vont à l'église ou ils se reposent ou ils s'envoient madame par en avant et par en arrière, mais il en ont rien à foutre du journal du dimanche. Faut vraiment être une espèce de vaniteux fini, une sous-merde, un lèche-couille, un énergumène de première pour croire que quelqu'un va s'intéresser à ce qui se passe, le dimanche. Prends-nous, Ed et moi, on fait tous nos plus gros coups le dimanche parce qu'on sait que tout le monde prend un petit repos ce jour-là, et que les policiers se font pas chier, ni les journalistes, le dimanche. Les connards, ceux qui veulent voir leur tronche au bulletin du soir et émouvoir la population et ce petit reporter avec sa petite histoire géniale pleine de réconfort ou d'horreur et qui veut remplir son petit ego, ceux-là ils braquent une banque un lundi soir ou bien ils tabassent quelqu'un le mardi soir, pas le dimanche. Pourquoi vous pensez qu'on qualifie quelqu'un de truc du dimanche quand on veut le dénigrer? Comme, je sais pas moi, « t'es qu'un vendeur du dimanche » ou bien, « t'es qu'un conducteur du dimanche » et là tous les gents rient parce qu'ils ont compris que c'était une insulte. Ils rient parce que personne travaille pour vrai, le dimanche, c'est toujours faux, sauf que nous on sait comment tourner ça à notre avantage. Vraiment, y'a que les escrocs qui triment dur, le dimanche, pour profiter de l'inertie des autres et, faut être honnête, Ed et moi on est des escrocs de première classe, des escrocs du dimanche mais avec tout ce que ça implique de bon.

Enfin.

Ed et moi on avait cette pile de journaux, ceux du samedi et du dimanche, je le répète, même si je sais que ceux du dimanche sont appelés à disparaître, ça me fera pas

beaucoup de peine, je vous l'assure, et on regardait les annonces classées. Bon, faut faire attention ici. L'œil pas trop expert, j'irais même jusqu'à employer le terme débutant, il saura pas trop quoi faire de toutes ces petites maisons à vendre, ces diseuses de bonne aventure et les autres idiots qui veulent vous vendre des SCHNAUZERS, qui est probablement le nom de chien le plus laid. L'œil débutant, il saura pas où regarder et il va appeler un peu au hasard. Mais le truc, c'est de corroborer les informations. Faut trouver où est le fric. Et comme ni Ed ni moi on n'a un bâton de sourcier à fric à la place de la queue, il faut corroborer. Sans ça, on se retrouve à appeler des lignes à trois dollars quatre-vingt dix-neuf la minute pour se faire dire qu'on va finir chauve avec dix enfants, ça fera quarante dollars, Ducon.

« Eh, Ed? que j'ai fait, t'as déjà appelé là, toi? Chez une diseuse de bonne aventure?

- Bah non, qu'il a répondu en levant le nez du journal qu'il lisait, j'ai jamais vraiment fait ça. Une fois, y'a un gars qui a lu les lignes de ma main, mais c'était pas la même chose.

- Ah ouais? Ça a donné quoi?

- Un nez cassé jusqu'à son cerveau, Harry, c'est qu'il les a lues de vraiment très près! HÉHÉ. »

Ed et moi on a bien rigolé parce qu'on est des bons vivants, puis on s'est remis à lire. J'en étais à la corroboration, voilà, il faut corroborer pour trouver le fric, le magot, les pièces, tout ce tralala. Quand madame Tartempion elle veut que tu trouves son cabot, elle met une petite annonce dans le journal qu'elle lit. Ça veut pas dire qu'elle est mal intentionnée, madame Tartempion, elle veut vraiment le retrouver, son foutu SCHNAUZER, elle le veut, elle l'aime, et moi aussi je l'aimerais si son nom me donnait pas le goût d'éternuer, mais comme elle place une annonce que dans un journal, on sait qu'elle est pas pleine aux as. On sait que c'est pas du gros sérieux. Quand monsieur Tartempion, il met une annonce pour qu'on retrouve son frère dans deux journaux, alors là, faut pas s'emporter. C'est de la chance. Il a mis une annonce, et là sa belle-sœur elle lui a dit qu'elle lisait cet autre journal et que c'était pas mal et qu'elle mettrait une annonce elle aussi. Neuf fois sur dix, monsieur Tartempion, il aura pas plus d'argent que Madame Tartempion. Le chiffre magique qu'il faut viser, c'est trois. Quand t'es du genre à laisser ton numéro et ta petite requête dans trois

journaux différents, c'est que t'as pas mal d'argent à dépenser (au moins 250\$ par petite annonce, sinon plus) et que t'es sérieux dans ton désir, quel qu'il soit. Alors dans ces cas-là, Ed et moi on se métamorphose, tu saisis, en genre de génie. Hop! Faut frotter la lampe avec trois journaux différents et on se manifeste, aussi simple que ça, on apparaît sur ton balcon et on frappe et on est plutôt sérieux, et on retrouve tout le temps, on est des professionnels, du haut calibre, et on est les moins chers et on livre à domicile, parole de brigands.

« Ah, regarde ça, Ed, que j'ai fait à mon partenaire en lui désignant trois petites annonces dans trois journaux différents, ils ont besoin de quelques gars pour faire du nettoyage rapide et efficace, gros salaire, argent comptant. C'est dans un musée à quelques minutes d'ici. Moi je crois qu'on a notre boulot pour le week-end.

- De quoi tu parles, Harry? J'irai certainement pas asticoter des vieilles statues de filles rondettes sans bras avec des seins minuscules, ça non, Harry, et le balai ça m'intéresse pas non plus. Je passe.

- Merde, Ed, quand ils disent NETTOYAGE, ils disent pas vraiment NETTOYAGE.

- Ah non? Pourquoi ils emploient ce mot-là, alors?

- Parce que ça paraîtrait pas très bien de dire, « BESOIN DE BRAS POUR PÊTER DES GUEULES », qu'est-ce que t'en penses? Ah, tiens, encore! La même annonce dans le journal des intellos. C'est le plus cher, celui-là. Je te dis, Ed, ça c'est un bon boulot bien payant.

- Si tu le dis... mais s'il faut que je passe l'après-midi entier à torcher des toilettes, alors là je te jure que je te mets mon pied au cul juste assez profond pour pas que ça soit homo. »

J'ai hoché la tête, on a découpé la petite annonce et on est partis en direction du musée.

La partie musée était pas si grande, quelques pavillons. Ce qui était impressionnant, c'était les trois énormes hangars dans la cour arrière. Probablement de nouveaux arrivages ou toutes les ex-femmes mortes du conservateur. On a zigzagué un peu avant de trouver un stationnement, c'est fou comme ça peut être bondé un musée, par un jour de pluie, et on est entrés. En dedans, il y avait pas mal de peintures de grosses femmes. Ed il regardait pas parce

qu'il avait une aversion des grosses depuis que sa plus récente conquête, pas mal enrobée elle aussi, l'avait largué pour un petit gars plus jeune et surtout beaucoup plus dodu. On n'entendait plus parler que de ça, de la part du pauvre Ed, qu'est-ce qu'ils ont de plus que moi, ces salopards de gras, hein? C'est parce qu'ils sentent le bacon à longueur de journée, hein? C'est parce que quand elle lui suce ses gros doigts en forme de saucisse ça goûte le poulet, hein? Il y a des gens racistes, des gens sexistes, des antisémites et des misogynes, mais pour Ed, c'était pas assez, non, lui, aujourd'hui, il était anti-gros. Faut dire qu'Ed, il est pas beaucoup plus lourd que les chances de l'amour courtois de reprendre du galon dans notre société corrompue par le sexe et l'argent, qu'on se le tienne pour dit, c'est pas demain que Lancelot du Lac va passer une nuit au complet à regarder sa petite bonne femme dans les yeux en récitant des poèmes et en pleurant en alternance, non monsieur.

On est entré dans le local du conservateur et, pour faire de l'effet, on a jeté le journal sur son bureau avant de s'asseoir sur les deux chaises inoccupées de la pièce. Le conservateur, c'était un homme maigre et plutôt grand, avec des yeux exorbités et l'attitude nerveuse, ils nous regardait sans trop savoir qui on était, alors on lui a gentiment pointé le journal et l'annonce encadrée en rouge. Il s'est penché sur son bureau, a enfilé une paire de lunettes qui grossissaient tellement ses yeux qu'on avait l'impression qu'ils allaient nous gober tout ronds, et pas comme quand on dit à une fille, « J'te dévore des yeux. » Le conservateur nous a jeté un regard circonspect.

« Euhh... grosse maman cherche petit gringalet? »

J'ai sursauté, mais moins qu'Ed qui a failli tomber en bas de sa chaise en se dépêchant de ramasser le journal et de le fourrer sous son imperméable noir, celui qu'il met tout le temps pour rencontrer des clients parce qu'il dit que ça lui fait de plus grosses épaules et que c'est plus impressionnant comme ça.

« Merde, Harry, merde! qu'il a commencé, t'as chopé les mauvais journaux avec les mauvaises annonces, merde que t'es con! Ah j'ai honte, ah là, j'ai honte, ah merde, ça y est, j'ai vraiment honte. »

Le conservateur nous regardait avec un petit sourire nerveux. On pouvait encore sauver la mise : « Nous sommes là pour l'annonce dans le journal, pas celle-là, ça c'est Ed, il est en peine d'amour, vous comprenez? Non, nous on est là pour le NETTOYAGE, hein? Nous on est des NETTOYEURS et on peut faire disparaître n'importe quelle tache, hein, héhé. »

Je mettais pas mal d'accent sur le mot nettoyage et toutes ses déclinaisons pour être certain que le conservateur et nous, on était sur la même longueur d'onde, pour pas qu'on se retrouve à laver le plancher des toilettes, il y avait toujours une possibilité, mais le conservateur il comprenait, il levait le menton comme les gens qui comprennent, il savait de quoi on parlait, ici, et il a hoché la tête parce qu'il réalisait ce qui était en train de se passer. Ed, lui, il dérougissait pas et il parlait pas non plus et il serrait le journal froissé contre sa poitrine.

On nous a expliqué le boulot, c'était pas compliqué. Depuis quelque temps, des jeunes qui se la jouaient école buissonnière rôdaient autour du musée et faisaient peur aux clients, ils peignaient toutes sortes de codes sur les hangars et étaient généralement déplaisants envers le noble établissement que le conservateur tentait de diriger. Mais la proverbiale goutte qui avait fait déborder le vase était tombée hier par un soir sans nuage, quand les petits vilains avaient volé quelque chose de très important dans un des hangars avant d'être pourchassés par les gardiens de sécurité qui n'avaient pas pu les rattraper. En gros, donc, le boulot se déclinait en deux étapes :

- 1) Retrouver les petits garnements et l'objet qu'ils avaient volé.
- 2) Leur filer une raclée dont ils se souviendraient.

J'ai jeté un coup d'œil à Ed qui ne me regardait toujours pas tellement il était rouge, il regardait par la fenêtre, mais je savais très bien que tout ce qu'il voulait, c'était de foutre le camp au plus vite et aller se défouler sur ces petits gars qu'on devait battre. Notre réponse s'est déclinée en deux points :

- 1) Pour mille dollars, on pouvait retrouver le groupe et lui donner une correction. Le forfait de base incluait trois bras cassés, une jambe aussi, dix yeux au beurre noir et des nez cassés à volonté.
- 2) Pour l'objet, c'était trois mille dollars supplémentaires parce qu'il se pouvait qu'ils aient déjà vendu leur magot et, dans ce cas, il faudrait faire des recherches qui coûteraient plus cher, jusqu'à concurrence de sept mille cinq cents dollars.

Les gens, ils sont toujours surpris quand on leur arrive avec des forfaits si avantageux. Ils pensent tous que les gars comme Ed et moi qui sont dans la business des gros bras et des coups de feu, n'ont pas de flair pour le marketing, ce qui est souvent vrai. Mais la différence, c'est que nous savons qu'en réalité, on est vraiment une entreprise, une PME, avec des profits, des marges, des bénéfices, on est pas encore cotés en bourse, mais faut se souvenir qu'on est comme n'importe quel entrepreneur, on a des clients et le client il veut avoir l'impression que son argent travaille autant qu'il peut pour lui. C'est pour ça qu'on a un département de marketing et des forfaits. Celui qu'on propose, à deux bras une jambe dix yeux, nez à volonté, bon, c'est la base, mais les gens, quand on leur propose, ils se disent, merde, s'ils ont fait un forfait avec ça et qu'ils l'appellent leur forfait de base, ça doit fonctionner, il doit y avoir d'autres gens qui l'ont utilisé et qui ont été contents du service reçu, et c'est pourquoi c'est le forfait de base. Et là quand ils nous donnent mille dollars, ils sont heureux parce qu'ils sentent qu'ils font une bonne affaire, ils sentent la satisfactions de dizaines d'autres clients appuyer leur choix et ça c'est réconfortant, c'est la base de tout marketing.

Le conservateur a acquiescé, on s'est levé pour se serrer la main, et quand Ed s'est levé à son tour, il a pris la parole rapidement : « Ouais, et j'aimerais avoir deux laissez-passer pour le musée, gratuit à vie, hein? Ça doit se faire, ça, non? »

Lentement, je me suis retourné vers Ed. Il avait toujours les demandes les plus extravagantes, comme la fois où il avait demandé à une jeune femme massothérapeute (elle voulait qu'on espionne son mari et qu'on réarrange le portrait de sa maîtresse) de lui faire à prix réduit un traitement contre ses douleurs chroniques au cou. C'est que, Ed, il voit toujours un avantage à pas se faire payer exclusivement en argent sonnante et trébuchant. Non, Ed, lui,

il voit des opportunités, c'est un rêveur. Il préfère les souvenirs aux billets, les avantages sociaux aux comptant.

Le conservateur a haussé les épaules : « Bien sûr. Monsieur est un amateur d'art ?

- Pas particulièrement, monsieur, mais je connais deux trois poules qui le sont. Héhé! »

Ed, il était en train de reprendre du poil de la bête et le conservateur, bien éduqué qu'il fût, riait d'un rire malaisé devant une telle vulgarité, chose à laquelle il n'était pas habitué, quand une cloche s'est mise à retentir assez fort dans nos oreilles. Un gardien de sécurité, petit et avec un ventre gros comme la foi catholique, a fait irruption dans la pièce. C'est qu'il y avait du grabuge dans le secteur C, qu'il disait. Le conservateur s'excusa et quitta à la suite de son balourd qui peinait à marcher et à remonter ses pantalons en même temps. Je me suis tourné vers Ed.

« Si c'est pas une occasion de faire monter les enchères, ça, Ed.

- Ouais mon gars! On investigue, on trouve le problème et on le règle avant eux et, hop! De la publicité gratuite.

- C'est pas l'art de la guerre, mais même Napoléon aurait pas trouvé meilleur plan. »

VI – LE SERRURIER

Journal VI – Entrée 2

J'ai passé toute la journée à essayer de trouver la réponse à l'énigme que posait cette petite boîte orange qui sentait l'ancien, qui puait la vieillesse, l'autre époque, l'Égypte ou la Grèce, peut-être même la Mésopotamie, ça se pourrait, les serrures datent de longtemps, depuis le moment où les gens ont voulu enfermer des choses, des objets, précieux ou pas, des artefacts, des fiertés, des hontes, des personnes, même, quand ils ont voulu cacher ou enfermer des personnes ils ont utilisé des verrous, avec un garde posté devant, quand ils ont voulu cacher des biens, des choses de valeur, ils ont recouvert le verrou d'une cheville de bois, ils ont inventé la clé, primitive, désuète, géniale, mais c'est quand ils ont voulu cacher des hontes, des secrets, des drames, des crimes, des indices, c'est là, oui, c'est la honte qui les a motivés à tout changer, à tout repenser, c'est ainsi que sont apparues les serrures à pompe, les serrures à garniture, les serrures à gorges et toutes les clés nécessaires, oui, il faut le croire, c'est la honte et la peur, la haine et l'incompréhension, l'aversion mutuelle des hommes et leur méfiance absolue qui a fait avancer, plus que tout autre chose, les technologies, dont celle qui m'intéresse, la serrurerie, celle qui intéresse mes clients qui veulent ouvrir cette boîte orange QUI NE VEUT PAS S'OUVRIR.

J'ai passé toute la journée à l'atelier, oui, les lunettes sur le bout du nez, la lumière braquée sur la boîte, à ne pas répondre aux clients, à prétexter quelque chose de lourd, de difficile, de payant (pour mon patron), alors que je n'arrivais pas à bien comprendre, je ne comprenais rien, l'essence m'échappait et tout le bruit des clients qui riaient, tout le bruit des mouettes dehors, des enfants qui reniflaient et qui appelaient leur mère, l'atelier est un endroit silencieux, certes, la nuit, personne ne s'y aventure sauf moi, la nuit, non, les gangs, peut-être, ceux avec des armes et des insultes, mais personne de respectable, c'est tout de même trop bruyant, même la nuit, le bourdonnement incessant, je voulais m'arracher les yeux, les rapetisser, tout petit, tout petit, les insérer tout doucement à l'intérieur du mécanisme pour avoir une meilleure vue, voir quoi activer, quel petit levier pousser, quel

petit bouton enfoncer, je ne pouvais pas, non, c'est impossible, mais la nanotechnologie sera la fin de toute serrurerie.

Je suis rentré à l'appartement avec la petite boîte orange dans les mains, sous mon manteau, j'ai tourné la clé de ma serrure parfaite, bien parfaite, et j'ai vu ma voisine du dessus, sa jupe courte arrachée, les jambes longues, les veines bleues, le teint pâle de vampire et les cheveux sales de salope, monter les escaliers à reculons en embrassant un homme sur la bouche, lui caressant le dos, il lui tapotait les fesses, les seins, le cou, elle était rouge, dans le cou, mordue, mordillée, et je ne pouvais qu'admirer la prouesse, tous les mouvements, précis, l'œil du tigre, même fermé, sans perdre l'équilibre, amener la proie jusqu'à la chambre et le faire jouir, puis de lui faire cracher sa semence puis son argent et espérer, espérer qu'il crache, qu'il ne s'en aille pas sans rien, sans quoi ça serait la bagarre et le bruit, les hurlements, oui, les pleurs et le bébé, j'ai fermé les yeux, c'était déjà comme si j'entendais tout, comme si j'entendais dans ma tête chaque décibel et je suis parti au bordel pour la nuit, pour ne pas que ça arrive, je n'aurais pas pu endurer, je ne suis pas un surhomme, seulement un pauvre serrurier qui n'arrive pas à percer le mystère d'une serrure, qui n'arrive pas à supporter les sons que Dieu a placés sur son chemin, qui rêve d'un peu de silence.

Au bordel, je me suis installé sur une chaise et j'ai croisé les jambes, j'avais la petite boîte orange sur moi, je la regardais et j'essayais de comprendre quand deux hommes se sont installés devant moi, sur des coussins, et ils ont entamé une relation sexuelle, commençant par une fellation, quelques personnes sont venues me rejoindre pour regarder, un couple s'embrassait en les regardant, ils étaient beaux et musclés, une autre, plus vieille, les regardait en se touchant d'une main et en caressant mes cheveux de l'autre, je me laissais faire, je ne repousse pas les avances physiques, non, je ne suis pas homme à s'enfuir à la moindre caresse, non, mais je ne réponds pas, je ne caresse pas, je suis passif, oui, voilà, silencieux, c'est ainsi que je suis en mon âme et en mon corps aussi.

Le premier homme avait terminé la fellation de l'autre, elle ne s'était pas terminée dans une explosion, non, mais dans la promesse de quelque chose d'autre, et j'étais là avec la boîte orange dans les mains et je pensais à Louis XVI, roi de France, car la boîte orange était munie d'une serrure à secret, ce qui me faisait penser aux rois de France, plus particulièrement à Louis XVI.

Tous les Louis étaient amateurs de serrurerie, c'était chic, leur côté ouvrier, en quelque sorte, mais Louis XVI aimait particulièrement cette forme d'artisanat, il le pratiquait, et les compagnons serruriers de Paris savaient, ils savaient qu'ils pouvaient en tirer avantage, ils lui construisirent une serrure à secret, similaire, tout à fait similaire, oui, à celle qui était appliquée à ma boîte orange, c'est simple, toutes les serrures à secret possèdent la même fonction, la même utilité, chacune est une œuvre d'art parce que chacune est différente, il est là, le secret, sous mes yeux, mais c'est le secret de quelqu'un d'autre et je dois le trouver, c'est l'origine du nom, la serrure à secret, les compagnons serruriers étaient des maîtres, ils construisirent une serrure à secret et l'offrirent à Louis XVI pour qu'il puisse s'exercer, une serrure de maître pour un amateur royal.

L'homme plus petit, qui s'était fait faire une fellation, commença à mettre le second, dont le visage se courbait un peu de douleur, il fermait les yeux, les mains jointes au sol comme une prière au démon, la grosse femme qui me flattait les cheveux redoublait d'ardeur à m'en étirer les paupières jusqu'au front.

Le plaisir de la serrure à secret, qui la différencie de toutes les autres, qui justifie qu'elle soit offerte à un roi pour la naissance de son fils, même si le roi allait être guillotiné, le fils oublié, la mère aussi guillotinée malgré ses goûts pour les talons et les coiffures, la différence suprême, le plaisir, la folie de la serrure à secret est que ce n'est pas une serrure, non, c'est un guet-apens, un attrape-nigauds, une succession de mécanismes mensongers, de fausses pistes, de boutons inutiles et de leviers arrogants qui ne bougent pas, qui font des cliquetis tout à fait inutiles, la beauté de la serrure à secret est que le secret est double, tout à fait, le premier secret, c'est la façon de l'ouvrir, quel bouton presser, dans quel ordre activer ceci, dans quel ordre activer cela, c'est le premier secret, tout le mystère de la serrure, oui, mais le second, le meilleur, le secret, c'est que tout ce mécanisme complexe sert surtout à cacher la véritable serrure, oui, un mensonge pour cacher la vérité, une serrure pour en cacher une autre, et une fois la serrure à secret déjouée, voilà! un autre défi vous attend, bien souriant, bien difficile, oh, à juger par l'âge de ma boîte orange, le défi de la seconde serrure serait bien facile, ici, une serrure à garniture, rien de plus simple à résoudre, mais pas tant que je ne trouverais pas le secret.

Le plus grand des deux hommes devant nous commençait à prendre plaisir à la situation et le petit se déchaînait, la femme qui me caressait les cheveux avait arrêté pour se joindre au couple, probablement parce que je ne réagissais pas, elle léchait goulument le dos de l'homme qui était par-dessus une femme qui devait être sa copine, sa concubine ou quelqu'un qu'il avait rencontré le soir même, nous sommes au bordel.

Une femme m'avait déjà amené un coffre-fort, à l'atelier, il était carré et métallique et large avec une simple serrure à pompe bien facile à ouvrir, c'était là le drame, car le coffre-fort avait été donné à la femme par son grand-père qui lui-même l'avait reçu de son père qui lui-même avait été serrurier et c'était là le drame, oui, le hic, car la femme que j'avais devant moi ne voulait pas se débarrasser du coffre-fort qui lui rappelait son grand-père et ses épaules et sa carrure large et par toute sorte de projections et de transpositions elle voyait le visage aimant du grand-père apparaître dans l'objet et elle me demandait, les yeux pleins d'eau, de renforcer le coffre pour qu'il soit encore utilisable et même si je lui proposais un autre coffre plus solide, pas cher, elle refusait, elle s'obstinait, c'était ce coffre chanceux qui devait contenir ses biens les plus précieux et j'avais accepté, je lui avais demandé une semaine.

La fille du couple à côté de moi gémissait fort et je crois qu'elle avait déjà joui une fois.

L'objectif, quand on construit une serrure à secret, est d'être plus astucieux que celui qui la regardera, le prochain, dans le but avoué de l'ouvrir, c'est simple, il faut la semer de pièges et travailler contre la logique, dans le chaos, certainement, l'anarchie, la serrure à secret est une ode au désordre et chaque attaque contre le système doit avoir une conséquence inattendue, la serrure que j'avais faite suivait ce modèle parfaitement, et grâce à l'électronique, deux mauvais mouvements en successions envoyaient directement un signal à la centrale d'alarme, c'était compliqué à outrance, une serrure à secret, pour celui qui n'avait aucune idée de ce qu'il faisait, assez compliqué pour acheter du temps, assez de temps pour que l'opérateur rejoigne ma cliente, pour qu'il rejoigne la police, pour qu'un policier se rende sur les lieux, qu'il mette le bandit en prison, voilà, j'avais inséré une puce GPS à l'intérieur de la serrure et Ludomir se serait probablement mouillé de rire s'il avait su ce que je faisais de mes talents, ces jours-ci, et la petite dame m'avait remercié, oui, d'avoir sauvé la

deuxième vie de son grand-père et il est rare que le métier de serrurier vous permette de sauver ou de racheter des vies déjà terminées depuis fort longtemps.

Le couple homosexuel ne se fatiguait pas et les participants s'échangeaient les places, pendant que l'autre couple s'attaquait à nouveau et que la grosse femme me réinvitait dans la danse, cette fois en tentant maladroitement d'agripper mes parties génitales, et elle se découragea après quelques secondes sans réponse de ma part, jamais je ne répondais, surtout lorsque je pensais, certaines femmes trouvaient ça bizarre et s'en allaient, d'autres en profitaient pour me faire tout ce qu'elles voulaient, c'était la règle, jamais je ne répondais à aucune avance, aucun mouvement, rien, j'étais passif, soumis, peut-être, selon leur jargon.

Bien évidemment, la serrure à secret des compagnons de Paris était beaucoup moins compliquée que celle que j'avais fabriquée pour cette dame, du moins, je l'espère, le roi Louis XVI était tout de même roi et sa patience avait des limites, alors les compagnons lui donnaient des indications subtiles, même si le souverain ne voulait aucune aide, ils le guidaient, souriaient lorsqu'il était sur la bonne piste, restaient silencieux lorsqu'il s'éloignait, et Louis réussit à faire jouer le ressort de la serrure, au grand plaisir de la cour, au grand soulagement des compagnons qui suaient peut-être un peu de voir leur admirateur peiner à ouvrir leur cadeau qui, une fois activé, révéla un joli petit dauphin doré que Louis XVI trouva admirable, l'attention était délicate, merveilleuse, les compagnons avaient vu juste et repartirent avec des bourses remplies d'or, certainement, il fut un temps où les serruriers étaient maîtres à la cour du roi, du monde des artisans ils étaient les héros, les favoris, puis la révolution vint tout gâcher et Louis XVI perdit la tête et, avec elle, tout son pouvoir de donner des bourses pleine d'or et d'activer des serrures à secret qui révèlent des mammifères marins, tous ces pouvoirs-là s'étaient évaporés avec sa tête tombée dans un panier de sang et de visages maquillés en blanc.

Je suis parti du bordel après avoir cédé à la grosse dame, c'est-à-dire en faisant le mouvement le plus subtil qui soit pour lui indiquer que j'étais prêt à la recevoir, elle avait compris, elle s'en léchait les lèvres et j'étais parti avec une odeur de sexe dans les narines, dans les cheveux, sur la peau, que je ne voulais pas laver, que je ne voulais pas faire partir, une odeur plaisante, non, plus agréable que celle de vomi et d'urine qui hante la bâtisse que j'habite, une odeur de jouissance tout à fait délectable et je me suis souvenu des petits

gémissements que cette grosse dame poussait, infiniment plus agréables que ceux de ma voisine qui pleure, en haut, encore, qui pleurera toute la nuit durant, je ne sais pas pourquoi, je pourrais aller la rejoindre, lui demander pourquoi, lui demander de m'expliquer, profiter de la situation, un peu, peut-être coucher avec elle, sentir son odeur à elle, rance, lui mettre une main sur la bouche pour qu'elle ne crie pas, l'empêcher de crier.

Mais non, la petite boîte orange occupera toutes mes nuits jusqu'à ce que je l'aie ouverte, comme une amante frigide et je ne suis pas Louis XVI, je n'ai pas de maîtres serruriers pour me donner le plus subtil des indices, je ne peux faire trancher de tête si ça devient trop difficile et aucune Marie-Antoinette ne saurait me détendre, les femmes ici ne portent pas de collier de perles, elles sont grosses et perverses ou chétives comme des squelettes jaunis par la décadence.

VII – LA PETITE JEANNE

Ça fait longtemps que je sais ce qu'est un labyrinthe, à cause de Thésée. C'est mon histoire préférée et Papa le sait. Il me la raconte souvent, même encore aujourd'hui. Avant, c'était au moins une fois par semaine, avec les autres histoires. Maintenant, il faut que je le lui demande. Il a arrêté de me raconter des histoires quand maman est morte. C'est comme s'il avait perdu le goût des histoires. Maintenant, Papa était toujours préoccupé. Avant, c'était par le sublime. Je crois qu'il est encore préoccupé par le sublime. Ça ne se perd pas comme ça, l'amour du sublime. Mais maintenant, Papa, il a une nouvelle préoccupation, c'est celle de la boîte orange. Depuis que je la lui ai ramenée du hangar trois, il la regarde toutes les nuits quand je vais me coucher. Je le sais parce que je ne peux plus lui emprunter de magazines, vu qu'il ne dort plus. Non, il regarde sa boîte orange. Il la regarde longuement. Quand je me lève le matin et que je mange des céréales, c'est comme s'il n'avait pas dormi, Papa, il regarde encore sa boîte orange. Je m'inquiète pour Papa. J'ai peur de la boîte orange, qu'il m'abandonne pour toujours à cause d'elle. Il ne me regarde presque plus, Papa. J'ai peur de ne pas être assez importante. C'est possible. Papa, il a déjà changé ses intérêts par le passé. Avant, c'était maman et moi, ses intérêts. Puis, quand maman est partie, c'est devenu le sublime et moi. Mais maintenant que ça pourrait devenir la boîte orange et le sublime, j'ai peur de ne plus avoir de place.

L'intérieur de la boîte orange est comme un labyrinthe, mais pas un labyrinthe pour adultes, non, même pas pour enfants, même pas pour le petit doigt, c'est trop petit. C'est un labyrinthe pour fourmis, avec des murs et des boutons, des trappes et des leviers minuscules pour les petites fourmis. Quand je demande à Papa s'il y a un minotaure à fourmis à l'intérieur de la boîte, il me dit que non, que c'est le sublime qu'il y a dans la boîte. Peut-être qu'il y a des chances que la boîte soit le sublime et que je ne sois pas remplacée. Je l'espère très très fort. Mais je comprendrais Papa de m'oublier, c'est beaucoup de préoccupation juste pour moi qui suis toute seule alors que le sublime est partout. Je me demande comment maman avait fait pour être la première aux yeux de Papa pendant tout ce temps, même avant le sublime.

Aujourd'hui, je joue à suivre Papa sans qu'il me voie. C'est la seule façon de jouer avec Papa, qui n'a pas le jeu dans ses intérêts principaux. Parfois, je trouve difficile que Papa n'ait plus que deux préoccupations. Il pourrait en avoir trois. Moi, j'en ai plusieurs et je les aime toutes également. Comme de jouer à suivre Papa sans qu'il ne me voie. Aujourd'hui, c'est trop facile parce qu'il est distrait, Papa, il doit penser à sa boîte. Il ne s'arrête plus pour regarder derrière lui, il n'attend pas que les gens aient terminé de regarder Platon qui pointe vers le ciel pour leur expliquer que c'est Diogène, là, dans son tonneau, et que c'est Aristote qui pointe vers la terre. Il a la tête ailleurs, Papa, et je n'ai pas beaucoup d'amis, c'est vrai, mais c'est encore pire de jouer avec quelqu'un qui n'a pas le goût de jouer. Maman voulait tout le temps jouer, avant. Maman riait beaucoup. Elle ensoleillait le visage de Papa. Papa jouait avec moi en souvenir d'elle, avant. Maintenant, il ne pense plus qu'à la boîte orange et nous oublie, Maman et moi.

Mais très soudainement, quelque chose change dans le visage de Papa, quelque chose qui me fait peur. Je suis la trajectoire de ses yeux et au bout de son regard, il y a deux hommes qui marchent lentement. Le premier, le plus grand, se promène en marmonnant, en jetant des regards haineux à certaines toiles avant de fixer un point invisible devant lui comme un cheval fou avec des œillères, puis il recommence. C'est comme s'il avait quelque chose à cacher à tous ces portraits, les mains dans les poches, les yeux en feu. Je n'ai jamais vu d'yeux comme ça. Le second, plus petit, un peu plus gros, a aussi les mains dans les poches, il a l'air moins méchant, plus concentré. Ils ne prêtent pas attention à Papa. Papa devient nerveux. Personne ne le sait sauf moi, parce que Papa est quelqu'un de très calme, tout le temps, il ne parle jamais trop fort, il fait attention, Papa. Mais quand il est nerveux, ses joues se pincent et son regard s'allume. C'est un des seuls moments où il n'a pas l'air vide à l'intérieur, quand il est nerveux. Il me remarque immédiatement et ça ne me dérange pas d'avoir perdu dix points parce que je sens quelque chose. C'est l'instinct, que je sens. Papa m'avait mise en garde contre l'instinct.

Il s'approche de moi et me demande ce que je fais là. Je ne réponds pas et il regarde autour de lui. Qu'est-ce qu'il y a, Papa? J'ai le goût de crier parce que je n'aime pas ça et, à mon âge, on peut crier quand on n'aime pas ça, c'est considéré comme normal même si les adultes n'approuvent pas ce comportement. Certains enfants le font encore, au musée, et leurs

parents n'aiment jamais, mais ils ne crient pas parce que les adultes ne crient pas sans raison, et un adulte qui crie n'est plus en contrôle. Il n'est plus un adulte. On devrait l'envoyer dans sa chambre pour qu'il réfléchisse à ce que c'est d'être adulte. Les adultes ne crient pas pour les mêmes raisons que les enfants. C'est la différence principale entre les deux. Je ne crie pas parce que je ne veux pas déplaire à Papa.

Il sort la petite boîte orange d'un des nombreux étuis de sa ceinture de conservateur, celle juste à côté de sa matraque de conservateur. Il me la confie et je le regarde. Je ne sais pas quoi faire avec elle. Je suis prise par surprise. Papa me confie sa préoccupation principale. Papa me fait confiance et mes yeux se mouillent. Je ne vais pas pleurer parce que je suis heureuse, ce serait idiot et je ne suis pas une idiote. Mais maintenant je comprends pourquoi Papa devient triste quand on parle de Maman, même si je n'avais jamais compris avant. Moi, maman me fait sourire. Lui, elle le fait pleurer. Mais c'est en fait la même réaction.

Je dois prendre la boîte orange et la sortir du musée le plus rapidement possible. Je ne dois la donner à personne. Je ne dois parler à personne. Je ne dois avoir confiance en personne, sauf en Papa. Je dois aller attendre Papa dans notre arbre secret, encore plus loin que le hangar trois et l'attendre jusqu'à la tombée du soleil. Si Papa n'est pas là à ce moment-là ou avant, je dois aller replacer la petite boîte orange n'importe où dans le hangar numéro trois sauf où je l'ai trouvée et ensuite revenir à ma chambre et me coucher. Je hoche la tête rapidement. Papa parle lentement, mais je sais qu'il est pressé. Je lui demande qui sont les deux hommes que nous avons vus. Il me répond que ce sont des policiers. Mais les policiers sont gentils, Papa, avec des badges et des fusils. Ces monsieurs là n'ont pas de badge ni de fusil, Papa, tu te trompes. Il secoue la tête. Ceux-là sont différents. Ceux-là lui en veulent parce qu'ils ne comprennent pas le sublime comme lui le comprend. Ils en veulent au sublime. Ils ne sauraient pas quoi faire avec le sublime. Ils ne doivent pas lui voler le sublime. Je dois écouter Papa si je veux sauver le sublime. Je suis d'accord, je serre la boîte orange, qui est le sublime, contre mon cœur et je pars.

Je me retourne après quelques pas et Papa a déjà disparu. Je regarde au-dessus de ma tête et j'aperçois les indications pour sortir du musée. C'est un réflexe inutile. Je connais le musée par cœur, mais tout mon intérieur se serre. Autour de moi, les gens passent sans

vraiment faire attention et les grosses bonnes femmes sont toujours souriantes sur les tableaux, mais moi, mon intérieur se serre fort et moi je serre la boîte orange pour évacuer la pression. C'est l'instinct. Je le sens qui monte sur mes jambes et qui essaie d'entrer en moi de toutes les façons possibles. Il me dit que quelque chose cloche, que Papa veut m'emmener hors du musée, j'ai chaud. Je n'ai jamais pensé à ça, partir du musée. Pour moi, j'allais toujours y rester. Les yeux fermés, j'essaie de penser au dernier souvenir que j'ai, hors du musée. Pas dehors, non, souvent je vais dehors. Dans la ville, même, parfois. Avec Papa. Avec Maman, avant qu'elle ne parte. Mais vraiment hors du musée, c'est-à-dire avec le musée à l'extérieur de moi, je ne m'en souviens pas. Sortir de quelque part, c'est facile, mais sortir quelque part de soi, c'est impossible, presque. Il faut se l'arracher, et encore-là, c'est difficile. Mon cœur me fait mal parce que, au fond de moi, je préfère Papa au musée. Papa, c'est un peu le musée et je n'aurai jamais peur tant que je serai avec Papa.

La boîte orange me brûle la poitrine. J'ai une mission. J'ouvre les yeux et je me remets à avancer, ce n'est pas le temps de penser à moi. Papa me fait confiance.

Alors que je traverse la salle avec l'exposition permanente des statues, l'alarme d'incendie se met à sonner dans tout le musée. Je n'y fais pas attention parce que je sais que c'est Papa qui l'a activée pour m'aider à m'échapper. Personne n'y fait attention non plus. Ça me rappelle l'histoire du petit garçon qui criait au loup. Souvent, Papa me la racontait avant que je ne m'endorme. Il disait que c'était une histoire pleine de vérité et, pour lui, la vérité était presque aussi importante que le sublime. Je me faufile entre les jambes des gens qui continuent à regarder les œuvres malgré le bruit strident de la cloche. La cloche est comme ce petit garçon. Elle sonne tellement souvent que personne ne lui fait plus attention. Elle sonne au musée, elle sonne à l'épicerie, elle sonne à l'école aussi, et personne ne fait plus attention jusqu'à ce que le feu vienne leur chatouiller les orteils et leur brûler le visage. Papa finissait toujours son histoire en disant que le petit garçon n'aurait pas dû crier au loup à tous les soirs. Il disait que le petit garçon était vaniteux, qu'il voulait l'attention des autres sur lui et que c'était péché. J'étais d'accord avec Papa, parce qu'il ne faut pas crier au loup trop souvent. Mais Papa condamnait aussi les gens qui n'écoutaient pas le petit garçon et, selon lui, le petit garçon était mort mangé par le loup à cause d'eux, parce qu'ils n'avaient rien fait. Selon Papa, les adultes ont le devoir d'éduquer leurs enfants et de les protéger. C'est la faute des

adultes du village si le petit garçon était devenu pécheur et, par phénomène de transposition, tous les adultes du village étaient pécheurs et ils brûleraient tous en enfer. L'enfer, c'est un endroit où les gens méchants se rendent à un moment donné dans leur vie pour brûler.

J'entends la grosse voix de Monsieur Pierre qui me tire de mes rêveries et, quand je me retourne, il est en train de fendre la foule pour se rendre jusqu'à moi. Monsieur Pierre n'a aucune difficulté à tasser les gens. J'aperçois son gros visage et je vois ses grosses lèvres prononcer des mots que je ne comprends pas. Il me pointe et dit aux gens de s'écarter. Papa m'a dit de ne faire confiance à personne, et surtout pas à monsieur Pierre. Je prends la poudre d'escampette, et même si cette expression m'a toujours fait rire, je n'ai pas le cœur à la rigolade, j'ai une mission. Les gens commencent à s'écarter du chemin de monsieur Pierre, ce monstre qui est plus gros que la plus grande des statues et plus noir que l'âme des pécheurs. Monsieur Pierre peut faire peur, quand il est choqué, avec ses cheveux comme des cordes à danser et ses petits yeux comme des cailloux. Au tournant d'un coin, je me cache derrière le mur et les lumières s'éteignent d'un coup. Une femme crie et tout le monde répond à cet appel au loup. La foule devient une masse compacte, une masse qui ne pense pas, qui ne cherche plus qu'à sortir et s'enfuir de peur d'être mangée par le loup. Mais personne ne peut sortir parce que le musée est vieux, il est construit comme un labyrinthe et les sorties sont peu nombreuses. En jetant un œil de l'autre côté de mon coin de mur, je me demande qui est qui, cet après-midi. Monsieur Pierre pense probablement qu'il est le loup, mais je crois plutôt qu'il est le Minotaure sans hache et sans cornes mais avec la peau brune et beaucoup de poil. Le loup, c'est l'homme à l'imperméable, aux yeux méchants. Et le renard, même s'il n'apparaît ni dans l'histoire de Thésée, ni dans l'histoire du petit garçon, c'est Papa. C'est lui encore qui a éteint les lumières. Papa est un renard, oui. Il est rusé. Il n'a pas besoin de tasser les gens pour se faire un chemin. Il les fait partir par eux-mêmes.

La sortie la plus proche est encore deux salles plus loin, au bout d'un corridor. Le musée n'est pas silencieux comme d'habitude. Les gens parlent à voix haute et, tout d'un coup, je réalise que tout le sublime qui me baigne confortablement, d'habitude, est parti. Complètement disparu. Le sublime a laissé la place à l'étrangeté. Comme dans le hangar numéro trois. Sans l'éclairage approprié, toutes ces œuvres deviennent inquiétantes. Dans un coin de la pièce, j'aperçois la statue sans visage et avec trop de bras et je cours rapidement

jusque dans la salle suivante, heurtant quelques jambes et quelques sacoches au passage. Puis je me laisse porter par la foule qui a finalement compris où se trouvait la sortie. Une petite dame souffle fort et rapidement, par terre, pendant que son mari lui tient la main. Elle est rouge et je soupçonne que c'est son âme qui essaie de la quitter par la bouche et qui s'agglutine dans sa tête écarlate. Il la traîne hors du chemin pour qu'elle ne soit pas piétinée comme une poupée grasse.

Une main sort de l'ombre pour agripper mon poignet, brusquement, et elle me tire vers l'arrière. Surprise, je n'ai le temps de rien faire. Je me retourne. C'est monsieur Pierre. Sa grosse main me serre fort. Il me fait mal. Il approche son visage du mien et parle. Il regarde la petite boîte orange que je tiens dans mon autre main. Son haleine est chaude et pue le café. Papa ne boit pas de café. Il dit que ça déforme le système. Monsieur Pierre serre encore plus fort et il me parle. Il veut la boîte. Il me dit des choses que je ne comprends pas. Ses dents sont trop blanches. Ses yeux sont durs. J'essaie de me défaire de lui. Sa main est trop forte. Si Papa est plus fort que monsieur Pierre, Papa doit être très fort. J'essaie de donner un coup de pied à monsieur Pierre. Ça ne lui fait rien. Il grogne et me dit de lui donner la boîte sinon il me fera mal. Les gens ne s'arrêtent pas autour de nous. Il fait peur et personne ne veut s'en mêler. Un homme me jette un coup d'œil et il continue. Je laisse tomber la boîte mais monsieur Pierre ne lâche pas mon poignet. Il est trop grand et trop gros. Il se penche pour ramasser la boîte en souriant.

Ce que monsieur Pierre ne sait pas, c'est que si Papa est un renard, ça veut dire que moi aussi je suis un renard.

Je porte une robe bleue pâle, aujourd'hui. Une robe d'été parce que c'est toujours l'été, ici. Avec ma main libre j'en agrippe le bas et donne un coup. Je l'arrache. Je serai plus rusée que monsieur Pierre. Je recule la tête, je prends un élan et je me frappe le front et le nez directement sur le coude aride de monsieur Pierre et le choc me fait tomber. J'ai les yeux qui mouillent et le nez qui coule et je pousse un hurlement qui n'est pas un chant mais un cri plus fort que l'alarme. Monsieur Pierre est surpris et lâche la petite boîte pour me regarder. Les gens forment un cercle autour de nous. Ils ne s'éloignent pas par réflexe. Je crie encore plus fort que le Minotaure qui reçoit le dernier coup d'épée de Thésée. Sur le sol, le poignet meurtri dans la grosse main de monsieur Pierre, je me mets à pleurer. Oui, Papa, je suis ta

filles, et je veux que tu sois fière de moi. Je crie une ultime fois, plus fort que le petit garçon alors que le loup lui arrachait sa première jambe pour la manger. Hormis mes cris, c'est le silence. L'alarme ne sonne plus. Même dans le noir, les gens peuvent voir ce qui se passe. C'est comme si le musée s'était arrêté de vivre. C'est comme si, d'un seul coup, tout le sublime était revenu étouffer tout le monde. Monsieur Pierre tient encore mon poignet, mais il ne le serre plus. Monsieur Pierre, dans sa tête d'idiot, réalise qu'il vient de perdre le jeu.

VIII – ED ET HARRY

À peine quelques minutes après être sorti du bureau du chef, on s'était déjà perdus trois fois dans ce musée qui avait été dessiné par une enfant de six ans, paraplégique et sans bras. Parce que, faut le souligner, c'était vraiment pas un modèle d'architecture moderne, ce musée, ils l'ont pas construit en pensant ergonomie ou pragmatisme. Les corridors se coupaient, les ronds-points abondaient, les directions avaient pas vraiment de sens quand tu regardais les pancartes et tu montais des escaliers mais t'étais pas vraiment plus haut et t'en redescendais jamais mais t'étais de retour à la case départ devant les mêmes escaliers après quelques minutes. Je veux dire, ni Ed ni moi on n'était vraiment des architectes, mais on avait une bonne tête sur les épaules, si on nous demandait demain de dessiner un musée, on saurait à peu près quoi faire, il y aurait une pièce pour la peinture, une pièce pour la sculpture et une pièce pour le reste qui fait bander les amateurs d'art. On relierait tout ça par trois portes, on aurait des sorties de secours dans chacune des pièces et s'il le fallait, on ajouterait un étage mais merde, on n'essaierait pas de capturer les visiteurs dans un dédale incompréhensible, ça c'est pas être bon joueur.

« Si t'étais architecte, toi, Ed, que j'ai commencé à faire alors qu'on tournait pour la troisième fois un coin où il y avait un petit vase bleu pas très beau, comment tu construirais ça, un musée?

- Je sais pas trop. Probablement que je ferais une grosse pièce et que je mettrais tous mes trucs dedans et que quand j'aurais du nouveau stock je construirais une autre pièce par-dessus jusqu'au douzième étage et ensuite j'arrêtera.

- T'arrêtera à douze parce que t'aurais peur d'avoir un treizième étage, hein, fillette?

- Non. Il faut vraiment être stupide pour croire que des gens pourraient être intéressés par treize étages de foutues babioles. Et treize, ça rentre pas bien dans la journée. Disons qu'en moyenne, tu fais une heure par étage, hein? Bon, si t'arrives à neuf heures du matin à mon musée, t'es pas parti avant neuf heures du soir. Et là-dedans il faut que tu manges, alors tu t'arrêtes au p'tit resto du quatrième étage (parce qu'il est à peu près midi quand t'arrives au

quatrième alors, supposant que t'aies pris un p'tit déjeuner, tu commences à avoir faim, hein? Alors là tu perds quoi, une demi-heure à manger? Faut que le reste du quatrième ait pour 30 minutes de trucs à voir, pas plus. Et là t'arrives au dixième et t'as encore faim parce qu'il est, quoi, six heures? Alors vlan! Un autre restaurant. Et puis là il te reste deux étages à faire, c'est pas si mal. S'il t'en restait trois, ah ben là, t'abandonnerais et tu prendrais l'ascenseur vers le rez-de-chaussée direct. Mais deux? Deux c'est bien, deux étages, tu te dis, merde, j'en ai monté dix, j'veis bien en faire deux autres. Deux c'est bien, mais trois c'est trop. »

Ça sera pas une surprise si je vous dis que c'est Ed qui s'occupe de l'aspect marketing de notre business. C'est un petit génie dans son genre.

Bref, quelques minutes après avoir pris congé du conservateur et de son gros gardien de sécurité, toutes les lumières s'étaient éteintes d'un seul coup et là, la panique avait vraiment commencé. Les gens, ils sont restés figés comme mille idiots et Ed et moi on s'est regardés dans les yeux, enfin, on croyait bien se regarder dans les yeux, mais on voyait rien, alors peut-être qu'on se regardait dans le nez ou les couilles dans l'éventualité improbable qu'Ed se soit mis à marcher sur les mains, c'est pas ça l'important, l'important c'est que, Ed et moi, on connectait dans ces situations-là. Quand la chance nous souriait ainsi, on avait toujours la même idée, la même chose qui guidait nos destinées et qui faisait en sorte qu'on s'aimait bien, lui et moi : le profit.

C'est simple, je vous dresse un portrait de la situation. D'un côté il y a une bande de gens qui ont peur parce qu'il fait noir et qui se bousculent pour atteindre les sorties qui sont franchement introuvables. Ils ont peur pour leur sécurité, je sais pas pourquoi, je suis pas psychologue, mais avec les lumières éteintes, ils pensent que le plafond va tomber, que des dragons vont leur bouffer leur petite femme, que les choses sont bien pires, alors que, bon, faut pas se raconter de sornettes, ce sont que les foutues lumières qui sont éteintes, voilà. De l'autre côté, il y a nous, et nous, on est des bandits, ça non plus faut pas se le cacher. Bien sûr, on a un code d'honneur, on a un protocole, on a des règles, mais en dehors de tout ça, notre amour du profit fait en sorte qu'on n'avait qu'une seule carrière à envisager dans nos vies quand on était enfants, c'était celle de bandit, c'est une situation comme celle-là qui le prouve parce que là, Ed et moi, tout ce qu'on avait en tête c'était de vider les poches de tous ces pauvres gens.

On a choisi d'y aller avec une tactique simple, Ed passait devant et faisait le pickpocket, moi j'étais derrière, je ramassais les objets et je les foutais dans un sac et hop! au suivant. Fallait pas être trop capricieux quant aux objets qu'on ramassait, parce qu'on avait beaucoup de victimes potentielles à se faire dans un court laps de temps. L'objectif, c'était de rentabiliser tout ça, la quantité avant la qualité. C'était le mot d'ordre. On a commencé par une pendentif en or, ensuite un portefeuille, une petite poche pleine de sous, un flacon d'alcool (j'en ai pris une gorgée, c'était du scotch), des bagues, des billets verts, un godemiché (aaaaahhh merde, pas propre, pas propre, pas propre), des petites culottes (odeur de lavande), des boucles d'oreilles, des bracelets, un passeport, et toutes sortes de trucs. Ed, il avait pas perdu la main. Moi aussi je peux détrousser quelqu'un, mais jamais aussi bien qu'Ed, parce que lui il a de longs doigts minces et moi j'ai de petits doigts potelés, remarquez, y'a jamais aucune femme qui s'est plainte de la largeur de mes jointures, mais c'est pas la même chose quand t'essaies d'être subtil, hein?

Après un moment, les gens sont devenus un peu moins nombreux et on a décidé d'arrêter l'opération et de planquer notre sac dans les toilettes pour hommes, directement sous le lavabo, bien tenu en place par du fidèle ruban adhésif gris. C'est là qu'on a entendu gueuler comme on avait jamais entendu gueuler avant, et pas une mégère qui se fait marcher sur un pied, non, un cri d'enfant terrorisé. On est sortis de la toilette et on a suivi les cris qui se répétaient et on a abouti dans une pièce faiblement éclairée par un panneau de sortie rouge. La scène était magistrale : des dizaines de visages comme un chœur antique, en cercle, des corps qui ne bougent plus et tous les yeux fixés sur le centre de la pièce comme une foutue école de mime en répétition. C'était le silence presque total. On se serait cru à l'église ou dans une messe noire. Au milieu de tout le monde, il y avait un mastodonte, c'était le curé, il était gros, énorme, avec des bras comme des pneus d'hiver et des cheveux comme ceux de la Méduse, sauf qu'ils étaient bruns et sales et sa peau, noire comme le fin fond de mon trou du cul, luisait de sueur et baignait dans le rouge comme la peau de tout le monde ici, c'était Satan qui se tenait devant nous, dans son incarnation humaine, et s'il avait eu une dague dans la main droite on aurait cru qu'il allait sacrifier la petite fille qu'il tenait de force de sa main gauche. Et la petite, c'était elle qui avait crié, elle gémissait encore, le visage en larmes, la robe en lambeaux, la peau blanche, du sang sous le nez et à la commissure des lèvres. Tout ça

me faisait penser à quelque chose, alors j'en ai fait part à Ed : « Tu te souviens de l'histoire de Kitty Genovese, Ed? que j'ai chuchoté.

- Ouais, cette pauvre fille qui s'est fait violer et buter dans le jardin de son immeuble pendant que les voisins regardaient? »

Doucement, il y a quelques visages qui se sont retournés vers nous. Des visages boursoufflés, des visages apeurés, des visages vides aussi.

« Ouais, en plein celle-là, Ed. Tu sais pourquoi aucun connard ne l'a aidée pendant qu'elle se faisait violer? Pourquoi personne n'a appelé la police pendant qu'elle se traînait jusqu'à sa porte d'entrée? Pourquoi personne n'est intervenu quand le salopard s'est pointé à nouveau pour finir le boulot, hein, tu sais pourquoi?

- Ça a quelque chose à voir avec la psychologie, non? Tu vois quelque chose de pas bien qui arrive, il y a plusieurs personnes sur les lieux, tu figes parce que tu penses que quelqu'un d'autre va agir ou que quelqu'un d'autre est mieux équipé que toi pour agir, hein? C'est normal, c'est de la psychologie de base. N'importe quel psychologue va te dire ça. C'est pour ça que toi et moi on s'en tire si souvent dans les lieux publics. Parce que les gens ont peur de ne pas être à la hauteur, ils pensent que quelqu'un d'autre va se mouiller à leur place. »

Tout le monde nous écoutait chuchoter. Même le mastodonte et la petite s'étaient retournés pour nous dévisager. La petite en pleurant. Le gros avec une expression confuse sur son visage. Les gens n'ont jamais vraiment compris notre amour pour la conversation.

« Ouais, Ed, c'est exactement ça. Sauf que toi et moi, est-ce que tu crois qu'on est équipé pour finir le boulot? »

Ed a tourné la tête vers moi en souriant et tout le monde retenait sa respiration dans la pièce. Le géant s'est levé, il devait faire deux mètres de haut. Il a lâché la petite qui a ramassé quelque chose par terre avant de partir en courant. On a bondi en même temps, moi vers le haut, Ed vers le bas. En quelques secondes, je me suis fait projeter dans les airs dos au mur et j'ai défoncé une toile représentant une tache avec de l'ambition et Ed s'est retrouvé sur le cul en gueulant que MERDE IL A DES ABDOMINAUX D'ACIER, CE CON. On est repassé à

l'attaque à poing nus, la tactique, ici, c'était d'être plus rapides que le mammoth, mais il était d'une agilité surprenante. À chaque droite que je lui filais en plein visage, il ne reculait pas et il me poussait avec un bras. Ed a reçu une bonne gauche dans le ventre et moi j'ai sauté dans le dos du géant, prise de l'ours et il se démenait et j'ai décroché quand il s'est flanqué à toute vitesse dans un mur, un dix roues qui recule en faisant bip bip, m'écrasant le corps et les parties. C'était pas du gâteau, ce salaud. Et les gens autour de nous, rien, néant, ils bougeaient pas, et encore pire, ils tapaient même pas du pied, ils lançaient pas d'insultes comme les gens normaux le font, dans les bars. Les clients de musée, ce sont tous des ratés trop sensibles pour apprécier une bonne bagarre. Ed a frappé le gros dans la gorge et ensuite combo sur le nez, mais il s'est ramassé un coup de genou au menton. C'était pas la catastrophe, mais on était deux et lui il était un et c'était pas mal cinquante cinquante au plan de la répartition des claques et personne n'aimait ça. Mais quand notre ennemi commun s'est emparé d'une statue grosse comme la dernière copine d'Ed pour nous massacrer, on a décidé, d'un commun accord toujours, Ed et moi, de passer aux choses sérieuses. On pouvait pas dégainer les revolvers parce qu'il y avait trop de gens et on voulait pas les éclabousser de sang et qu'ils nous dénoncent à la police. Mais nous aussi on pouvait très bien jouer dur, si c'était ce qu'il voulait, notre balourd d'ébène. Ed a commencé par éviter de la gauche ce qui arrivait par la droite avant d'envoyer un coup de pistolet électrique en plein torse du mammoth unicolore et merde, il a pas bronché. Rien, zéro, le pire spectateur qu'on avait jamais eu : « Merde! C'est supposé assommer un cheval, ça, Harry! »

J'ai bondi à nouveau et essayé une autre prise de l'ours à mon adversaire, sauf que cette fois-ci, je lui ai enfoncé ma bouteille de poivre de Cayenne dans l'œil gauche et j'ai appuyé. Lui et moi, on a joué un peu au rodéo sauf que j'avais pas de chapeau de cowboy et qu'il avait pas de cornes. Ed a saisi l'occasion et cette fois, le coup de pistolet électrique est allé directement dans le front, avec beaucoup plus d'effet que la première fois, et le gros est tombé sur le dos, en plein milieu de la pièce, et c'était maintenant Ed et moi, les officiants de ce culte religieux, et notre brebis à sacrifier elle était là, sous nos yeux, même si c'était pas autant une brebis qu'un énorme cochon avec un énorme cul. Pour être certain qu'il reste par terre, Ed et moi on a fait basculer une horrible statue avec plusieurs bras comme une araignée, en plein sur son torse, et il était bien pris au piège, notre dinosaure.

Trois nouvelles personnes ont fait irruption dans la pièce et les lumières se sont rallumées d'un coup, sans prévenir, comme belle-maman qui débarque avec son ragoût un samedi soir alors qu'il y a un tournoi de dards à la télévision. Le conservateur, le gardien avec ses pantalons tombants et un autre homme, chauve et gras avec des bagues grosses comme les yeux d'une bonne sœur dans un magasin érotique. Ils parlaient tous en même temps.

Le gardien : « Monsieur Pierre, Monsieur Pierre, qu'est-ce qui vous est arrivé? »

Le conservateur : « Philippe! Philippe! Philippe a disparu! Est-il ici? »

Le chauve : « QUELQU'UN VA PAYER POUR TOUT CECI. »

Le gardien est allé aider celui qu'il appelait Monsieur Pierre à se dégager de sa fâcheuse position sous la statue de femme araignée.

Le gardien : « Monsieur Pierre, Monsieur Pierre, mon Dieu, vos yeux! »

Le conservateur : « Monsieur Pierre! Dites-moi que Philippe est avec vous! »

Le chauve : « Je veux mon bien! VOUS ALLEZ ME RETROUVER MON BIEN. »

Monsieur Pierre : « Ce sont ces deux imbéciles! Ces deux imbéciles! »

Le conservateur : « Qu'est-ce que vous faites ici?! »

Le chauve : « AVEZ-VOUS MON BIEN? DONNEZ-MOI MON BIEN OU JE VOUS TUE. »

Un homme dans la salle : « MA FEMME HYPERVENTILE, ELLE VA MOURIR. »

Sa femme : « AOUH! AOUH! AOUHRRFF! »

Monsieur Pierre : « ILS SONT DE MÈCHE! ILS SONT DE MÈCHE! »

Le conservateur et le chauve : « EXPLIQUEZ-VOUS! / QUI EST DE MÈCHE? »

Monsieur Pierre, un homme dans la salle, sa femme : « CES DEUX IMBÉCILES! / MA FEMME SE MEURT! / AOUH! AOUH! »

Ah voilà, ça y était, ça y était, avec tout ce bruit et tous ces gens qui criaient et qui couraient et cette grosse qui hyperventilait et le chauve qui devenait rouge comme les rubis à ses doigts au fur et à mesure qu'il criait et qu'il cherchait son souffle, j'aurais dû savoir que tout ça taperait fortement sur les nerfs d'Ed qui avait des tics nerveux dans la main droite, c'était que le début, les tics nerveux dans la main droite, ça voulait dire que quelque chose tournait pas rond. Et aussi rapidement qu'il le faut pour crier « FERMEZ TOUS VOS GUEULES! » il avait dégainé son Anaconda troisième édition et tiré un coup de feu dans les airs, une chance qu'il y avait pas d'étage, et tout le monde est redevenu silencieux tout d'un coup.

Ed : « Là, vous allez tous la boucler, la fermer, je m'en fous, arrêtez de parler tous en même temps, on a tous reçu une éducation de maman ou de papa ou si vous êtes orphelin de votre nounou ou je sais pas, mais LÀ, MAINTENANT, vous allez, PHYSIQUEMENT, fermer votre gueule et on va passer à l'autre pièce pour s'expliquer ET MERDE, FAITES LE BOUCHE À BOUCHE À CETTE SALOPE QUI SIFFLE DANS MES OREILLES. »

En disant ça il a pointé la femme en crise d'épilepsie ou quelque chose du genre et elle s'est évanouie comme un poisson moustachu à qui on a foutu un coup de massue, visqueuse et molle dans les bras de son mari pêcheur et, faut pas s'en cacher, c'était un problème de réglé.

Personne ne parlait parce que la main d'Ed tremblait et que tout le monde avait peur qu'une deuxième balle ne parte sans crier gare. Ça a pris quelques minutes pour que la salle se vide et quelques autres minutes pour que le musée soit fermé au public. Ed, fallait lui donner ça : quand il décidait de passer aux choses sérieuses et que tout le monde devait y passer avec lui, ça prenait pas de temps. Mais bon, Ed, il avait six arguments de taille qu'il fallait toujours considérer. Cinq d'entre eux étaient encore dans le barillet de son revolver, alors valait mieux l'écouter.

IX – ED ET HARRY

C'était pas comme si Ed et moi on pouvait savoir que cet énorme mastodonte qui s'appelait en réalité Monsieur Pierre, ben c'était pas lui qu'on cherchait mais la petite avec la robe fleurie et le visage comme une marguerite. Ouais, ouais, je sais, Ed me le dit souvent, j'aurais dû être poète. J'ai une facilité avec les images, c'est pour ça que je fais des métaphores filées à propos de fleurs. Qui a dit qu'une huitième année servait à rien? Passons.

C'était pas vraiment notre faute, tout ça. Nous, on avait vu une petite fille en sang et en lambeaux se faire tordre le bras par un gros pervers. On se posait pas de question dans ces situations-là, parce qu'on avait un code, Ed et moi. Tu touches pas aux enfants. Jamais. Même s'ils sont vraiment dans le chemin. Si entre toi et les policiers qui te tirent dessus, il y a des enfants, tu t'écarter des enfants, tu leur demande où sont leur parents et tu les reconduis au commissariat le plus près. Ed et moi, on affichait notre petite pancarte rouge et blanche « Parent secours » au repère mais personne venait sauf des junkies qui pissaient dessus par inadvertance.

« Alors vous allez me réexpliquer la situation depuis le début, qu'a fait Ed en pointant le conservateur avec son Colt Anaconda plaqué argent.

- Ça fait deux fois que je vous le dis. Un agent de sécurité qui s'appelle Philippe a déclenché l'alarme au secteur C, alors la plupart des autres agents s'y sont rendus en pensant qu'il était en danger.

- Comment vous savez que c'est ce bougre qui l'a déclenchée?

- Pawqu'iw a pawwé suw son *wawki-tawwkie*, connaw. (Ouais, monsieur Pierre il avait un accent de merde et il lui manquait quelques dents, alors il parlait avec beaucoup de W et une élocution qui était pas digne de grand-chose)

- Ok, alors il vous appelle sur son appareil, tout le monde se ramène dans le secteur C. Tout le monde sauf monsieur Pierre. Qu'est-ce qui se passe pour que monsieur Pierre veuille pas faire comme tout le monde? » qu'a enchaîné Ed.

C'est là qu'il nous a déballé le sac. Il faisait pas confiance à Philippe, il lui faisait pas confiance depuis son arrivée au musée. Parce que le Philippe, qu'il disait, il avait des idées de grandeur, il se prenait pas pour de la merde et ça faisait chier pas mal de gens. En privé, il l'avait déjà entendu se faire appeler le conservateur par sa fille et, sur ses quarts de travail, il passait plus de temps à expliquer les tableaux et les sculptures aux clients qu'à surveiller. Mais ça faisait un bout qu'il le voyait rôder autour d'un des hangars du musée. Au début, tout le monde pensait que c'était simplement parce qu'il faisait du zèle, qu'il voulait se rattraper, parce que personne aimait faire les rondes autour des hangars. Alors les gens posaient pas de questions et, éventuellement, Philippe s'était accaparé toutes les rondes de nuit et il rôdait. Mais quand une petite boîte orange a disparu du hangar numéro trois, Monsieur Pierre a recommencé à épier Philippe (à la mention de la boîte, Gélato, notre vieux gras avec le visage rouge, s'est époumoné qu'on devait lui retrouver sa boîte, sa boîte, sa boîte! Honnêtement, il était toujours si près de la crise de cœur, le bonhomme, qu'Ed et moi on se regardait nerveusement chaque fois qu'il criait, c'est que ça fait au moins six mois qu'on a pas de cadavres sur les bras, et c'est pas très glorieux d'avoir tué quelqu'un à coup d'apoplexie).

Alors quand ce dernier a sonné l'alarme, Monsieur Pierre a tout de suite trouvé que quelque chose ne tournait pas rond : Philippe n'avait jamais fait sonner l'alarme dans toute sa carrière. Le monstre, il avait peut-être pas beaucoup de dents, mais il avait beaucoup d'instinct. Il s'est précipité dans la direction opposée et il a vu la petite marcher en direction d'une des sorties avec la boîte orange dans les mains, et c'est là que la panne d'électricité s'est produite. Le reste, on connaissait déjà l'histoire. Il avait pourchassé la petite dans les corridors sombres, il l'avait trouvée, nous on lui a réglé son compte à lui et elle s'est poussée entre-temps (le Gélato respirait tellement fort qu'on aurait pu faire venir un météorologue juste pour savoir ça montait à combien sur l'échelle de Beaufort, ce souffle-là) avec la petite boîte. Et là, Philippe était introuvable. Ed a haussé les épaules. « C'est quoi, au juste, cette foutue petite boîte?

- CETTE FOUTUE PETITE BOÎTE EST UN OBJET DE COLLECTION D'UNE VALEUR INESTIMABLE POUR UN COLLECTIONNEUR (notez la redondance, ici) ET JE VAIS LA RETROUVER. APPELEZ LA POLICE! APPELEZ LA POLICE! »

Le problème avec monsieur Gélato, c'était pas nécessairement le fait qu'il criait beaucoup, même si ça tapait déjà pas mal sur les nerfs, ça, mais c'était qu'il crachait énormément. Depuis le début de notre petite rencontre familiale, il était assis sur un bureau tout juste derrière le gardien de sécurité avec le gros cul qu'ils appelaient Balourd et il avait tellement enduit sa chevelure de crachats, particules blanches et autres trucs dégueulasses que le Balourd, il aurait pu se faire un shampoing à la bave de crapaud, tout ce qu'il lui fallait c'était de se frotter les cheveux un tout petit peu. L'autre problème, c'est qu'avec monsieur Gélato, ça revenait toujours à une seule chose : police, police, police. Alors Ed et moi, on lui a refait le portrait de la situation.

« Bon, là vous allez m'écouter, monsieur Gélato, que j'ai commencé en me penchant vers lui. Vous allez pas appeler la police. Vous allez pas appeler la police, pourquoi? Parce que c'est pas légal, tout ça. La petite boîte orange, votre monsieur Pierre il vous l'a fait voler et il vous l'a fait amener ici style clandestin, vous comprenez? C'est pas clair, votre truc, et la dernière chose que vous voulez, c'est d'avoir un gros policier derrière un bureau qui vous pose des questions en se grattant le cul, ok?

Gélato a demandé, en agitant les bras de haut en bas, ce qu'on allait faire alors.

« Ce qu'on fait, c'est simple. Ce qu'on fait c'est qu'on prend un peu d'argent de son portefeuille de vieux couillon riche, ce qu'on fait c'est qu'on le donne aux amis Ed et Harry et on les laisse s'occuper de tout. C'est pas compliqué. Rien à faire. On s'occupe de tout. On retrouve la petite boîte, Philippe et sa petite et on vous ramène tout ça. On est propre, on n'est pas chers et on pose pas de questions.

- CE SONT QUI CES CONNARDS, DÉJÀ? »

Là, il a fallu que le conservateur leur explique à nouveau qui on était et ça nous a fait perdre deux minutes. Gélato a accepté notre petit marché, monsieur Pierre a pété un plomb et a claqué la porte et on s'est retrouvé seuls avec le conservateur et Balourd qui nous guidaient jusqu'à la chambre de Philippe.

« Bon, il était comment, ce type?

- Silencieux, très silencieux. Comme on vous l'a dit, c'est un des seuls gardiens de sécurité que je connaisse qui appréciait vraiment l'art à sa juste valeur. C'était un fanatique. Il avait des opinions très tranchées.

- Très tranchées, m'sieur le conservateur? qu'est intervenu Balourd, il a déjà donné de fausses indications à des déménageurs pour qu'ils affichent le dernier Antonio dans les oubliettes tellement il le détestait. »

Alors c'était ça, Philippe. Un obsédé de l'art qui avait raté l'appel de sa vie et qui essayait de se reprendre en faisant la morale aux visiteurs qui avaient le malheur de trop s'attarder à une peinture plutôt qu'à une autre. Un timide qui vivait dans un monde un peu fantastique où sa fille l'appelait le conservateur. Beau portrait.

Vous avez déjà remarqué qu'ils sont tous timides, ceux qui ratent le coche et pètent un plomb? Quand ils interviewent les gens à la télé et que tout le monde pleure, le voisin, il le dit tout le temps : « Ah ouais, c'était un bon gars, un timide, disait jamais un mot plus fort que l'autre. » Vous entendrez jamais : « C'était une foutue grande gueule, un fêtard et il était vraiment bruyant avant de faire brûler la cervelle de ses collègues de travail. » Non, c'est toujours un renfermé. Moi, je le dis, un renfermé c'est toujours le danger du retour du refoulé qui guette n'importe où. Alors les renfermés, s'ils achètent un fusil ou un couteau, prenez vos jambes à votre cou parce que l'hécatombe s'en vient.

« Et la petite? »

Renfermée, elle aussi. Elle ne regardait jamais personne dans les yeux. Elle ne parlait à presque personne. Parfois, elle dansait, seule dans le musée, entre les œuvres. Mystérieuse, la petite. La seule personne avec qui elle interagissait vraiment, c'était son père. Elle s'appelait Jeanne. La mère était morte l'année d'avant.

« Maladie, qu'a fait Balourd en nous ouvrant la porte de la chambre du père. C'est vraiment dommage. C'était une belle femme, ça. Une belle femme. Ballerine. Quand elle est morte, Philippe a tout vendu et il s'est fait une chambre dans le débarras numéro quatre. On est allés la voir, à l'hôpital. J'ai jamais vu quelqu'un dépérir aussi rapidement. On n'est pas restés parce que ça donnait mal à la tête, juste de la regarder. »

Ed et moi on a hoché la tête.

La chambre était petite et minable. Une énorme bibliothèque encombrait la moitié de l'espace, une table occupait le reste et il y avait un matelas en dessous. C'était propre, mais c'était merdique. Une série de bibles sur le premier rayon du bas de la bibliothèque, dont une en foutu latin. Deuxième rayon, c'était des contes pour enfants, tout plein de contes pour enfants. Pierre et les loup, les Fables de La Fontaine, le Petit Prince, au troisième rayon c'était juste de la mythologie, des encyclopédies, des dictionnaires, des livres de référence, et le reste c'était des livres d'art, des revues d'art, des magazines sur l'art, des livres de photo d'art. Ed en a pris un et a feuilleté puis il me l'a montré.

« Obsédé, le gars, hein? »

À l'intérieur, la moitié des œuvres était barbouillée avec véhémence, le quart était encerclé et quelques unes, ici et là, étaient annotées d'un mot, un seul, toujours le même : SUBLIME, et parfois c'était souligné à grand trait. Ed et moi on s'est regardé, pas de doute, c'était un foutu obsédé le gars.

« Ouais, qu'a dit Balourd alors qu'on entrait dans la seconde pièce, encore plus petite que la première, Philippe il avait ses idées et il lâchait pas. Il parlait pas beaucoup, mais quand il vous parlait de sublime, ça, il pouvait vous en parler pendant dix minutes. Vous allez me dire que dix minutes c'est pas beaucoup, mais avec Philippe, c'est une éternité. Il est intense, Philippe, quand il vous parle de sublime. »

La seconde pièce c'était la chambre de la petite. Pas beaucoup de décorations. Quelques poupées en porcelaine, cassées, sur une table de chevet. Il y en a une qui me regardait avec son seul œil et je l'ai retournée vers le mur. Un lit avec des couvertures roses et une petite poupée dessus. Ed a pris la poupée et a joué avec un peu. La poupée avait pas d'yeux. Merde, qu'il disait, Ed, qui est-ce qui donner une poupée pas d'yeux à une enfant comme ça, hein? Moi j'ai pas regardé parce que, vous l'aurez peut-être deviné, j'ai comme une phobie des poupées mutilées. Pas d'histoire extravagante qui remonte à mon enfance. Je trouve juste ça une touche trop bizarre.

Je regardais autour et il y avait quelque chose qui clochait, j'avais ce sentiment là depuis que j'étais entré. Parce qu'à chaque fois que j'entre sur une scène de crime ou que je m'introduis par effraction, quand je vais dans un endroit où je dois investiguer, j'ai toujours un rituel. Je commence par m'essuyer les pieds, parce que c'est pas vrai que quand je vole une télé ou que je vire une maison à l'envers pour trouver la preuve que monsieur Tartempion trompe madame, qu'en plus je vais lui salir ses planchers de bois ou son tapis neuf. Ensuite, je fais le tour des photos dans les cadres, sur les tables, les comptoirs et les bureaux et je regarde si Madame Tartempion est baisable ou si elle a une fille en âge de l'être, et parfois, quand c'est vraiment un canon, je pique la photo. Je suis comme ça, appelez ça ma signature. Mais ici, rien, nyet, le néant. Aucune photo à piquer. Aucune photo à regarder. Je me suis tourné vers le conservateur et Balourd pendant qu'Ed se penchait pour regarder sous le lit.

« Pourquoi est-ce qu'il y a aucune photo de ce mec, Philippe, ni de sa jolie petite fille? Une raison en particulier? Il était pas beau? »

Nos deux hôtes se sont regardés et ils ont regardé autour d'eux. Ils étaient clairement impressionnés par mon sens aigu de l'observation. J'étais pas Sherlock Holmes, mais j'étais certainement aussi fort que Watson, sans la moustache de morse des mers. Balourd a pris la parole.

« Euhhh, c'est que Philippe avait un rapport très strict avec la photographie. C'est un art qu'il détestait. La moitié des œuvres photographiques qu'on reçoit passent par les oubliettes au moins trois semaines parce qu'il soupçonne que ce sont des faux. Et quand ils en ressortent un autre musée les a déjà louées.

- Philippe nous a convaincus de durcir notre politique concernant les appareils photo, que le conservateur a enchaîné. Aucune photo, aucun appareil. Rien. Il confisquait tout et le rendait à la sortie. Il est vrai que le flash d'un appareil peut abîmer les toiles plus anciennes. Des clients se sont plaints qu'il avait ruiné leur pellicule et il a été en comité disciplinaire quelquefois, pour ça. On a eu un ou deux rapports de vol, mais Philippe est au-dessus de tout soupçon.

- Hé, Harry, c'est drôle que vous parliez de ça parce que (là il a fait un bruit qu'on fait quand on devient vieux et qu'on se lève quand on est resté longtemps penché, genre « uunngh ») regarde ce que j'ai trouvé sous une pile de crayons à colorier. »

Et en se relevant (uunngh) il a exhibé un appareil photo tout neuf d'une grande marque, le tenant au bout de son bras comme si c'était le Saint-Graal, c'est qu'Ed, il avait le sens du spectacle, souvent. Je l'ai pris et j'ai appuyé sur le bouton pour visionner les photos. On était quatre à se coller pour regarder sur l'écran de deux pouces par un pouce. J'ai jamais compris la rapidité avec laquelle les gens abandonnent toute notion de bulle ou d'espace intime quand vient le temps de s'agglutiner pour regarder des photos sur un appareil.

« Ahh la coquine. » qu'Ed a murmuré en souriant.

Une cinquantaine de photos couleur de la petite Jeanne qui se cadrerait un peu n'importe où, au musée, dans sa chambre, dans la salle de bain, sur son lit, qui regardait dans l'objectif avec ses yeux bleus. C'est qu'elle était jolie, la petite, et si la mère était canon comme le racontait Balourd, alors la petite avait de quoi tenir, elle était croquable, avec une peau parfaite, une chevelure fine et brune, et, surtout, un goût pour la pose. Dans toutes sortes de position, avec des moues différentes, de petits sourires discrets, parfois des grands yeux tristes, on avait là le portfolio d'un mannequin et si on n'avait pas été des criminels, on lui aurait fait signer un contrat et on aurait été ses agents parce qu'elle avait du talent pour se mettre en valeur. Mais, le plus beau dans l'histoire, c'était pas ça. C'était la cinquante-quatrième photo. Déposée sur une table, une petite boîte orange. Toute jolie. Minuscule. La boîte orange que l'on cherchait. On avait deux pistes. C'est certain qu'Ed était fier de son coup, c'était lui qui avait trouvé tout ça, et on avait impressionné le conservateur.

Avec tout ça en main, il ne nous restait qu'un seul endroit à visiter. Enfin, je dis endroit, mais c'est à quelqu'un qu'on rend visite. Notre indicateur favori, celui qui, si cette boîte orange avait vraiment un tant soit peu d'importance, le saurait. On allait se rendre chez Raton.

X- LE SERRURIER

Journal VI – Entrée 3

C'est arrivé, je suis rentré du bordel, je n'avais rien fait au bordel, j'étais simplement passé, absent, pour sentir les odeurs, mais je n'avais rien perçu, tout m'avait glissé sur le corps comme autant de vices incapables de s'agripper à mon esprit, j'avais l'esprit ailleurs, je suis rentré chez moi et je me suis attardé à la boîte orange à nouveau, je n'étais plus certain, les femmes du bordel ne m'avaient été d'aucune utilité, dans ma tête alors que j'aurais aimé avoir le silence réconfortant des gémissements et des cris légers, des jouissances passagères, je n'avais que le bruit horrible de mes échecs, de cette boîte qui trônait sur ma table et de ma voisine qui hurlait de plaisir ou de douleur, les deux se mélangeaient parfois, non pas la douleur physique, je ne crois pas qu'elle puisse encore en éprouver, son corps est embrumé de drogues et d'alcools et son sexe comme elle, fade, gelé, élargi, mort, en fait, à cause du bruit et elle ne crie aucun plaisir, mais le son est pareil, c'est une professionnelle, un oiseau qui chante triste, mais qui chante juste.

Je me suis attardé à la boîte orange avec cette toile de fond, ça faisait quelques dizaines d'heures que je ne faisais plus rien, que le cliquetis de l'objet s'ajoutait à tout le reste, aux bruits de la ville, pour me hanter, j'étais assis sur mon fauteuil et j'attendais, je ne sais plus quoi, j'avais essayé ceci, j'avais essayé cela, le secret m'échappait et à chaque fois que je croyais refermer les doigts dessus, il s'esquivait et je devais recommencer, j'avais mal à la tête, mal au sexe moi aussi, comme ma voisine, de ne plus pouvoir bander, de n'avoir plus qu'une seule préoccupation, petite, métallique, orange, narquoise, qui me toisait et je la regardais en retour sans pouvoir rien exprimer.

Dehors il ventait et j'avais toujours aimé les soirées où le vent soufflait fort sur ma fenêtre et faisait craquer l'immeuble, j'avais toujours apprécié que les bourrasques viennent, l'espace d'un instant, étouffer les bruits de la ville, ne me laissant plus qu'avec les bruits quotidiens, les éclairant d'une nouvelle lumière, me les présentant d'une nouvelle façon, car l'oreille est apte à capter beaucoup plus de variations lorsqu'elle ne se concentre que sur un son, et le retrait temporaire de la ville me faisait découvrir des intonations aux cris de ma

voisine que je ne connaissais pas, des grincements de son lit qui m'étaient inconnus et j'étais heureux de la distraction, mais malheureux car ces bruits ne me quitteraient plus, ils étaient gravés, chacun des plaisirs nouveaux allait devenir un martyr de répétition, c'est toujours la même chose avec les plaisirs, ils deviennent routine et j'ai secoué la tête car je trouvais les choses si ennuyantes.

Puis l'électricité s'est coupée, timidement d'abord, envoyant tous les appareils électriques dans la valse bien connue des clignotements, et brusquement, avec un éclair dehors, une boule de feu et un coup comme du tonnerre, ma voisine s'est mise à crier, le bébé s'est mis à pleurer puis la voisine s'est arrêtée de crier, pour ensuite recommencer mais le son était en sourdine, j'imaginai la main de l'homme sur la bouche, les yeux exorbités de ma voisine, le bébé qui pleurait, la violence dans le noir et j'ai étendu la main pour toucher la boîte orange et je l'ai saisie entre mes doigts, je l'ai caressée comme ma voisine rêve parfois de se faire caresser, tendrement, sans mesquinerie, comme on aime le corps d'une femme et ma voisine qui ne crie plus, qui gémit, ne connaîtra jamais autre chose et la vie, oui, est si ennuyante parfois.

Puis je me suis trouvé tout à fait idiot, de ne jamais m'être prêté à l'exercice du noir, car s'il était impossible de faire silence dans ma tête, si le bruit me suivait partout où j'allais depuis la première explosion, il était tout à fait possible de faire silence dans mes yeux, mes yeux éteints par la panne de courant, mes doigts me révélaient des choses qui étaient là depuis le début, dont j'aurais dû me rendre compte, j'ai joué avec la boîte comme un enfant tâte la poitrine de sa mère qu'il ne voit pas et j'ai entendu des déclics qui ne m'étaient pas familiers, j'ai senti des courbes que je n'avais pas imaginées et en quelques minutes j'avais ouvert la boîte et je le jure, j'ai senti comme une frisson m'envahir le corps et dans l'air ambiant tout s'est fait silence et j'ai entendu, comme j'entendais si clairement la tête du lit, à l'étage, frapper contre le mur, j'entendais un rire amer, un rire sec, froid, cynique, un rire qui grattait et qui retournait l'esprit et je me suis levé, j'ai tourné sur moi-même et j'ai regardé autour de moi, le rire avait disparu de mon esprit mais je l'avais entendu, entendu comme j'entends actuellement mon crayon pousser la note sur le papier, dans cette chambre de motel minable, j'ai entendu rire et je me suis précipité vers la cuisine, fouillant, jetant par terre les produits nettoyeurs et autres éponges, assiettes, pour trouver ma lampe de poche, j'ai allumé

et je suis retourné au salon, je tremblais à cause du rire, je tremblais à cause de l'excitation, j'ai braqué le faisceau lumineux sur la boîte, elle était ouverte, la bouche béante, à l'intérieur se trouvait une petite clé, minuscule, pleine d'émeraudes, les pierres précieuses se jouaient de la lumière et me la renvoyaient dans les yeux, j'ai pris la clé et je l'ai approchée de mes yeux.

Moi aussi, je me suis mis à rire.

Je me suis mis à rire parce que je n'avais jamais rencontré de blague si géniale et j'ai déposé la lampe sur la table, faisceau pointant vers le haut, j'ai pris la boîte et je l'ai immédiatement refermée, j'ai inséré la clé dans la serrure, la vraie, celle dénudée de tout secret, celle qui avait été construite avec un seul but, qui n'avait pas été faite pour jouer avec les esprits, et je l'ai déverrouillée, et j'ai continué à rire car, d'un serrurier à un autre, la chose possédait un humour délicieux, enfermer la clé du coffre que l'on tente d'ouvrir dans le coffre, c'était génial, et dans un coffre si ancien, c'était sublime, tout à fait, que l'humour soit si vieux mais encore d'actualité, qu'il puisse faire rire un vieux solitaire comme moi, qu'il puisse me faire oublier, l'espace d'un instant, tout le bruit qui trotte à l'infini dans ma tête, avec ses lourds sabots.

Il devait être environ trois ou quatre heures du matin, heure où il fait encore noir, où le soleil ne se lève pas et où les gens sains dorment, ce qui en dit long sur ma position, celle de ma voisine, celle de son client qui est parti alors que je riais, tremblant, seul, debout dans mon salon, et qui en dit également beaucoup sur la personne qui frappe à ma porte à cette heure, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour réfléchir, je suis allé dans la cuisine, sur son socle reposait mon fusil à pompe avec les fils, les branchements et les mécanismes qui me permettaient de l'utiliser à distance, j'ai tout arraché d'un seul coup et je me suis collé contre le mur, on frappait à nouveau, avec insistance, puis on a défoncé ma porte d'un seul coup de pied, ma serrure, ma magnifique serrure avait tenu le coup, ce n'était pas ça le problème, le problème se situait au plan ma porte qui avait été construite à partir de merde et de désespoir, deux matériaux n'étant pas reconnus pour leur résistance.

Il faisait aussi noir dans le corridor que dans mon appartement, et j'ai entendu des pas entrer, doucement, et deux faisceaux lumineux illuminer la pièce, ajoutant leur faible lueur à celle, déjà présente, de la lampe de poche déjà allumée et plantée au milieu de la table, près

de la boîte orange que j'avais laissée là, la clé toujours à l'intérieur, une femme s'en est approchée, je la reconnaissais, c'était la femme qui était venue me confier la boîte, j'ai fait trois pas et j'ai braqué le canon de mon arme contre l'arrière de sa tête, appuyant le métal froid contre sa chevelure, elle a crié et lâché sa lampe de poche, le deuxième faisceau m'a pointé, j'ai reconnu l'homme qui l'avait accompagnée, il doit y avoir soixante ou soixante-douze heures, il pointait un pistolet en ma direction et nous nous sommes tous mis à crier en même temps.

Elle m'ordonnait de ne pas tirer, lui m'ordonnait de poser son arme, moi je leur demandais ce qu'ils faisaient chez moi à cette heure, puis je criais à l'homme de déposer son arme et à la femme de fermer sa gueule, la femme criait à l'homme de ne pas tirer, l'homme criait de ne pas s'inquiéter, en haut ma voisine nous criait tous de se la fermer et le bébé pleurait à nouveau et c'est lui qui hurlait le plus fort, ses petits poumons étaient neufs, ils n'avaient pas passé toute une vie à crier, ils ne faisaient que commencer, ils étaient en forme, ils criaient fort, trente décibels de plus que tout le monde ici, nous avons continué à nous engueuler comme ça pendant quelques minutes jusqu'à ce que je leur dise que j'avais ouvert leur satanée boîte, l'homme a baissé son arme pour aller vers la table et maintenant je tenais mes deux employeurs en joue, ils m'ont dit qu'ils ne voulaient pas me faire de mal, qu'ils voulaient simplement s'assurer que je ne leur avais pas fait faux bon et non, pourquoi leur aurais-je fait faux bon, et comment l'aurais-je fait considérant qu'il leur avait fallu exactement huit minutes pour cogner à ma porte une fois la boîte ouverte.

Nous nous sommes assis autour de ma table de travail et nous avons convenu de ranger nos armes dans une autre pièce, ils ont fouillé un peu partout pour s'assurer que je n'avais rien caché, mais étant donné la taille de mon appartement, qui était tout à fait petit, ils se sont vite rendus à l'évidence, je n'avais rien caché et il n'y avait dans la boîte orange que cette petite clé ainsi qu'un peu de poussière, ils se sont regardés, déçus, puis m'ont donné mon argent, que j'ai accepté, mais, en tapant les doigts sur la table, j'ai décidé de leur proposer quelque chose, je proposais de les suivre, ils m'ont regardé avec un petit sourire en coin, pourquoi un serrurier comme moi s'intéresserait-il à l'archéologie, pourquoi un être minable d'une ville pourrie voudrait-il offrir ses services, et à quoi bon étaient mes services, je ne serais qu'un poids pour eux et ils se sont levés pour partir et moi aussi je me suis levé,

non, non, vous ne comprenez pas, disais-je, vous ne comprenez pas, vous m'avez parlé d'un temple, que la boîte était la seule façon d'accéder à ce temple, vous m'avez dit que vous aviez déjà demandé à plusieurs serruriers, qu'aucun n'avait été capable d'ouvrir la boîte sans vous proposer de la détruire, que vous ne vouliez pas détruire la boîte, j'ai été capable de l'ouvrir, moi, seul, ai été capable de l'ouvrir et je connais bien le type de personne qui enferme la clé menant au coffre dans le coffre, je riais intérieurement, je me souvenais du rire qui avait remplacé le bruit, j'ai secoué la tête avec force, je pouvais les aider, je pouvais déjouer les pièges du temple, je pouvais leur ouvrir la porte du temple, j'étais leur meilleur espoir, ils se sont regardés, c'est lorsque j'ai dit le mot « piège » qu'ils ont réagi, ils se sont regardés et ils ont accepté avec circonspection, ils voulaient connaître mon prix, j'ai haussé les épaules, la même chose, ils ont eu l'air soulagé, nous sommes partis le matin même.

Alors que j'écris ces lignes je suis dans un motel trois étoiles qui longe l'autoroute, nous avons déjà traversé trois états, nous nous approchons du sud, nous nous approchons de la frontière, nous nous approchons du temple et si j'ai raison, si je peux leur être utile, si je peux déjouer des pièges pour eux, si je peux leur ouvrir la voie, je m'en fous, j'ai une idée, une toute nouvelle idée, je veux entendre à nouveau ce rire sardonique, je veux l'entendre résonner dans mes oreilles et dans ma tête car le bruit qui m'envahit à nouveau alors que je suis incapable de m'endormir à côté d'eux qui dorment déjà à poing fermés, alors que je suis incapable de fermer les yeux, ce bruit infernal a disparu quelques secondes, quelques secondes jouissives où il a été remplacé par un rire et je ferais tout et n'importe quoi, y compris m'embarquer dans une quête inconnue, pour l'entendre au moins une autre fois dans ma vie et si le créateur de la boîte s'est trouvé, à un moment ou à un autre, à proximité du temple vers lequel nous roulons quatorze heures par jour, alors je sais, je sens que j'entendrai à nouveau son rire.

XI – LA PETITE JEANNE

C'est fou comme les gens oublient le ciel. Ils ne regardent jamais en haut. Sauf si le ciel les appelle. Et le ciel ne les appelle que très rarement. Et lorsqu'il le fait, tout le monde regarde vers le haut. Il est très rare que le ciel s'adresse à quelqu'un en particulier. Tout le monde a accès au ciel, c'est une ressource inépuisable, mais personne ne s'en sert. Moi, quand je ne suis pas à l'intérieur du musée, je regarde le ciel. C'est la plus grande source gratuite de sublime pour ceux qui n'ont pas l'argent pour aller au musée et qui doivent attendre les journées d'accès à la culture, durant lesquelles tout le monde peut venir au musée pour pas un sou. Personne ne regarde vers le ciel et je suis perchée dans un arbre. Tous les gens passent, et personne ne se doute de ma présence.

Monsieur Balourd arrive en courant, j'ai peur qu'il me regarde, mais son âme est tellement lourde qu'il ne regarde tout le temps que vers le bas. Je n'ai jamais vu une âme aussi lourde que celle de monsieur Balourd. Comme d'habitude, ses pantalons sont trop grands, malgré ses énormes fesses. Il les tient et court. Il ne me voit pas. Deux visiteurs du musée passent aussi en courant, je ne sais pas pourquoi tout le monde court. Papa le dit toujours. Quand quelque chose va mal, commence par observer pour ensuite agir. Ceux qui agissent sans observer sont des idiots et ils finissent piétinés, morts ou blessés. C'est ce que Papa dit. C'est ce qui m'avait sauvée.

J'attends Papa et je repasse la scène devant mes yeux. Monsieur Pierre me tient le poignet et j'arrache ma jupe, je me frappe la tête contre son coude. Puis tout devient silencieux. C'est à ce moment que les deux hommes qui cherchent Papa arrivent. Celui comme un cheval fou et l'autre. J'ai peur qu'ils aient trouvé Papa, qu'ils viennent me chercher pour me ramener à Papa qu'ils auraient enchaîné et battu. Ils discutent en chuchotant. Au début, je pense qu'ils parlent de moi. Tout le monde les écoute. Le plus petit demande quelque chose au plus grand. Je n'ai jamais vu des yeux si malcommodes. Le plus grand me fait peur. Il répond au plus petit. Mes oreilles bourdonnent tellement que je n'entends presque rien. Je suis étourdie. Je me suis frappée trop fort contre monsieur Pierre. Monsieur Pierre me lâche et je tombe, je saisis la boîte orange et je m'enfuis en essayant de

ne pas trop tanguer comme le petit navire. Je jette un dernier coup d'œil derrière. Les deux hommes en imperméable deviennent fous. Ils sautent sur Monsieur Pierre. La dernière image que j'aperçois me fait penser au tableau que je déteste le plus. Monsieur Pierre tient le petit avec son bras droit et la gorge du plus grand avec son bras gauche et j'ai cette image effrayante de Saturne qui mange ses fils. Je suis étourdie, je cours vers la sortie et mords ma langue pour ne pas crier à nouveau, je me mords jusqu'à en saigner.

Je savais que Monsieur Pierre était fort, mais jamais à ce point-là. Il y avait déjà eu, au musée, un tableau d'un énorme animal avec des cornes et des muscles gros comme ça, qui se battait contre un homme en pantalons serrés. Monsieur Pierre était exactement comme cet animal mais sans les cornes. Et les deux hommes étaient comme deux hyènes. Une hyène, c'est un chien fou qui rit à la place de japper. J'en ai déjà vu une, dans un film. C'est l'animal que j'aime le moins.

Un homme avec de grosses lunettes noires passe sous l'arbre avec un chien qu'il tient avec une laisse spéciale qui lui entoure le corps. Le chien me regarde parce que les chiens, contrairement aux humains, regardent encore le ciel, parfois. Probablement parce que le ciel les impressionne encore. Les humains, eux, ils croient avoir compris le ciel à cause des avions et des fusées mais, la vérité, c'est qu'ils n'ont jamais rien compris. Les chiens le savent qu'ils ne comprendront jamais. L'homme avec les grosses lunettes a levé la tête et il est passé tout droit. Il me fait penser à Papa, un peu, quand il me regarde sans vraiment voir. Pour Papa, à part les œuvres d'art, il n'y a pas grand-chose qui vaille la peine d'être regardé et vu en même temps. Il y a une différence entre les deux, mais elle est si petite et si compliquée que je me trompe tout le temps.

Je vois Papa arriver, au loin. Il a troqué sa chemise de conservateur pour des habits normaux et, si je ne savais pas que c'était Papa, je le confondrais avec n'importe quel visiteur du musée. Il ne porte plus de cravate, plus de souliers propres, mais des pantalons un peu sales et une chemise ouverte sur son torse avec une camisole. Il a même des lunettes. Il arrive en bas de mon arbre et me regarde, me tend les bras. Je saute dedans. Son odeur n'a pas changé. C'est ce qui est le plus important, l'odeur. Papa garde toujours une bouteille du parfum que maman mettait, et, quand je m'ennuie, je vais le sentir. Papa dit que l'odeur, c'est un peu de l'âme, un peu du corps qui s'évapore tranquillement, tout le temps, jusqu'à la fin

de la vie. Et à la fin, quand il ne reste plus rien, on disparaît. Le dictionnaire dit que quand un solide devient un liquide, il se liquéfie, mais quand il devient léger comme l'air tout d'un coup, il se sublime. Au début je pensais que c'était l'incinération, parce que quand je demandais aux gens où était maman, ils me disaient qu'elle était partie, quelqu'un m'avait même dit qu'elle avait été incinérée et ça avait choqué Papa. Il avait dit qu'elle s'était sublimée. Dans un cas comme dans l'autre, elle était dans son lit un jour puis, hop! le suivant, elle n'y était plus. Peut-être que sublimer et incinérer c'était des synonymes. Un synonyme, c'est quand deux mots veulent dire la même chose.

Parfois, je pense que ceux qui inventent la langue font des mots pour rien.

J'aurais voulu faire remarquer à Papa qu'il avait changé de vêtements et blaguer un peu sur sa nouvelle ressemblance avec les gens qu'il sort du musée de force, parfois, mais Papa n'a pas la tête à rire. Je ne dis rien, mais je le serre dans mes bras quelques secondes de plus que ce que je devrais. Il me dépose par terre et, quand je lui donne la boîte orange, il me caresse les cheveux. Papa ne le sait pas, mais j'aime quand il me caresse les cheveux.

Papa me dit de le suivre et je le suis, il met la boîte dans sa poche et nous allons jusqu'à la voiture qui est dans le stationnement numéro quatre. Je dis, nous allons jusqu'à la voiture, comme si c'était normal, mais ce ne l'est pas. À chaque seconde, je dois me battre contre moi-même, contre l'instinct, contre cette pression dans mon estomac, pour ne pas me retourner. Je monte dans la voiture, à l'avant. Papa ne dit rien à propos de ça, même si d'habitude, je ne peux monter à l'avant. Il ne dit rien parce que nous sommes pressés. Je boucle ma ceinture. L'instinct gagne, je regarde derrière moi, le musée, les trois hangars et les fenêtres. Je sais que tout ça restera là quand je serai partie. Il n'est pas en train de brûler, le musée, les peintures et les statues sont en sécurité. Les clients vont expérimenter, ou faire semblant d'expérimenter le sublime, demain, après-demain encore. Mais sans Papa et moi, ce sera différent. Bien sûr, puisque nous n'y serons pas. Nous arrivons à la route et, plutôt que d'aller vers la ville, nous allons vers la campagne. Je touche mes yeux et je trouve une larme. J'espère que les gens vont bien s'occuper du musée.

À mesure que nous avançons, Papa se courbe de plus en plus sur son volant et il jette des regards exaspérés au ciel et je sais ce qui l'agace. Plus nous nous éloignons du musée,

plus la carrosserie de la voiture vibre souvent au son des moteurs d'avions. Ils sont plusieurs, dans le ciel, à tourner, à partir en flèche, à passer, à tourner, à faire des manœuvres simples ou complexes. Quand je lève les yeux, ils me cachent mon ciel et laissent des traces imperceptibles de pollution derrière eux. Je me bouche le nez par réflexe. C'est pour ça que Papa est mécontent, à cause des avions.

Mais Papa n'a pas beaucoup de suite dans les idées, parfois. Parce que quand je lui demande où nous allons, il me répond que nous allons à l'aéroport. Je regarde devant nous. Je vois un gros bâtiment en métal et des dizaines d'avions, certains qui décollent, d'autres qui atterrissent. Surtout de petits avions, mais quelques-uns sont très gros. Papa dit souvent que les humains ne sont pas faits pour voler. Je suis d'accord avec lui, même si ça me rend triste, un peu. Parce que si j'avais des plumes sur les bras et un bec aérodynamique, alors j'aimerais voler, être la plus légère de toutes, peut-être même aller dans le ciel. Ça serait naturel. Pas comme les avions qui barbouillent le ciel de taches. Mais il faut faire attention, quand on a des ailes, sinon on les brûle comme Icare, qui voulait aller trop près du soleil, et on tombe, on s'écrase et on meurt et il n'y a pas de pire mort que celle d'Icare parce qu'il s'est aplati, empêchant son âme de remonter jusqu'au paradis. Papa me racontait l'histoire d'Icare chaque fois qu'un accident d'avion survenait dans le monde et il me disait qu'Icare était le premier à avoir été puni pour avoir voulu être un ange avant son temps. Papa ne parle pas souvent des anges, mais quand un client du musée appelait son enfant mon ange, Papa piquait des colères bleues. C'était un affront au sublime que d'appeler un enfant qui morve, un ange.

Nous arrivons à l'aéroport et nous descendons de la voiture. Je sens mon corps qui commence à trembler à l'approche du bâtiment principal. Pas parce que j'ai peur, pas parce que j'ai froid, mais parce que les vibrations me transpercent le corps et les os. Je donne la main à Papa et il la prend. Ça me réconforte. Je repense à Icare en marchant et je le comprends. Même s'il était vaniteux, que Dédale l'avait bien averti de faire attention, de ne pas trop s'approcher du soleil, il l'avait fait. À bien y penser, probablement que je l'aurais fait aussi. Oui, si Papa m'avait dit de ne pas le faire, j'aurais écouté. Mais il faut comprendre que, dans le ciel, peu de choses sont aussi sublimes que le soleil. Icare ne voulait pas mal faire. Il ne pensait pas vraiment que la chaleur lui brûlerait les ailes. Il ne désirait pas vraiment s'écraser. Je ne sais pas exactement ce qu'il voulait. Peut-être être brûlé par le soleil, être

absorbé par lui, devenir une petite partie du soleil lui-même. Parce que si on met des bûches dans le feu pour l'alimenter, qui est-ce qui alimente le soleil? Personne n'a jamais été si près de le savoir qu'Icare, au bout du compte.

Nous prenons place à l'intérieur d'un des avions. C'est moi qui ai le siège près du hublot et, même si je ne le dirai pas à Papa pour ne pas le contrarier, je suis très contente. Papa, lui, je le sens, est très nerveux. Quand je lui demande pourquoi nous prenons l'avion, il me dit que c'est par nécessité. Ça, la nécessité, c'est un autre mot inutile pour dire que c'est très important. C'est fou comme il y a beaucoup de mots qui ne servent à rien.

Nous décollons doucement et le sol s'éloigne de plus en plus, les gens, les voitures, tout est petit et, pendant un court moment, je peux apercevoir le musée, en bas. Il y a tout plein de voitures, dans le stationnement, les gens sortent encore. Le hangar numéro trois, plein de babioles et de vieilleries, est minuscule alors qu'en réalité c'est un géant qui sort de la terre. Nous passons au-dessus d'une ville, puis d'une autre, mais je ne vois plus les êtres humains, je ne vois que les bâtiments et les terrains de jeu, les parcs, le stade et je réalise que le réflexe de regarder en bas est profondément ancré dans tout le monde. Je lève les yeux vers le haut. C'est le ciel. Je me demande à quel moment les avions sont officiellement dans le ciel. En même temps, les avions ne peuvent pas être dans le ciel, puisque le ciel est le sublime et le sublime absorberait l'avion dans toute sa splendeur si l'avion atteignait le ciel. Même en volant, l'avion n'atteint pas le ciel, il reste sur la terre. C'est la condamnation de l'être humain qui est tombé du ciel de ne jamais pouvoir y retourner. S'il y retournait de son vivant, ça ne serait plus le ciel, ça ne serait plus sublime parce que tout ce que l'on touche perd de son sublime, sauf si on est un artiste, et encore là, attention. J'ai vu des peintures grotesques et horribles, sans aucune goutte de sublime, des horreurs.

C'est un sentiment étrange, je crois, que d'être dans le ciel sans vraiment l'être. Nous transperçons des nuages, mais est-ce vraiment une indication du ciel? Les gens me disent souvent que les nuages, c'est comme de la ouate. Ils ont tort, les nuages, c'est comme du brouillard. C'est ennuyant. Je ferme les yeux parce que j'aime mieux mon image des nuages comme de la ouate. Peut-être qu'en redescendant sur le sol j'oublierai que les nuages sont ennuyants comme le brouillard. Il est dommage que quelque chose d'aussi idiot qu'une

balade en avion ait gâché toute une existence de nuages en ouate. Je sens que ça va me mettre de mauvaise humeur.

Papa ouvre les yeux et se tourne vers moi. Il est très blanc. Il me tend la petite boîte orange en jetant un coup d'œil dans l'allée. Sa main tremble beaucoup. C'est que Papa, ses convictions à propos de tout, des avions, du sublime, de tout ça, il les ressent physiquement. Ça lui fait mal, à l'intérieur, quand il est obligé de les contredire. Ça ne lui arrive pas souvent. Mais quand ça lui arrive, ça lui fait l'effet d'une bombe dans son organisme. Il me pointe la boîte et me dit d'ouvrir une petite porte, dans le labyrinthe, que mes doigts sont plus menus et ne tremblent pas. J'ouvre la porte. Puis il me chuchote d'actionner un levier, derrière la porte, et d'appuyer sur un bouton. Un cliquetis, inaudible, dans la boîte. Je sens qu'elle s'ouvre. Une pression du pouce et elle serait ouverte. Je regarde Papa et il hoche la tête. Ce qu'il y a dans la boîte doit être très important. J'ouvre.

En ouvrant, j'aurais cru être submergée par quelque chose de grand et de beau. J'aurais cru voir le sublime se déchaîner sur nous, incinérer l'avion et tous les passagers, pour faire en sorte que nous devenions le ciel. Je croyais que quelque chose de magique se produirait, que Papa avait préparé un tour. Mais non, je suis une enfant et j'ai trop d'imagination. Il n'y avait qu'un petit pendentif au bout d'une chaîne, petit pendentif doré, oh, il était joli, je ne dis pas le contraire, mais j'étais un peu déçue. Papa parle toujours du sublime comme de quelque chose de magique et j'aurais cru avoir droit à quelques feux d'artifice, quelques frissons dans l'échine, comme quand l'aventurier ouvre la tombe du roi momie, dans le film. Mais non, rien. Sous nos pieds, l'eau remplace la terre et Papa ne tremble plus alors qu'il manipule le médaillon. Son visage reprend des couleurs, aussi. Papa ne s'en fait plus, pour l'avion. Je crois qu'il ne s'était jamais fait de mauvais sang, pour l'avion. Ce qui l'avait inquiété, c'était le contenu de la boîte. Il me tend le petit trésor de la boîte en me disant de le placer autour de mon cou. Je n'ai jamais vraiment eu de bijoux, avant. Papa disait que c'était la vanité, les bijoux. Pourtant, il m'en offrait un et je n'étais même pas adulte, j'étais une enfant et mon âme était plus faible vis-à-vis la corruption de la vanité. Mais Papa, aujourd'hui, n'en est pas à une contradiction près.

Nous passons à travers un autre nuage et la mauvaise humeur me prend pour de bon. Un peu à cause de Papa qui ne respecte plus ses principes. Un peu à cause des nuages

imbéciles qui ne ressemblent pas à l'image que je m'en faisais. Un peu à cause du ciel qui n'est jamais atteignable, même en avion, et à cause des humains qui ne le comprennent pas.

Un peu à cause d'Icare, aussi, qui avait fait dans la terre un trou gros comme le hangar numéro trois. Plus j'y pense, moins je crois qu'Icare s'était rendu jusqu'au soleil. C'est presque impossible. Il aurait été sublimé bien avant et il ne serait pas tombé. La vraie histoire, selon moi, c'est qu'en passant à travers les nuages, Icare avait été tellement déçu par eux qu'il avait préféré abandonner ses ailes et retourner vers la terre pour oublier cette texture banale et informe et peut-être renouer avec ses fausses idées du ciel. Un nuage, ça devrait être l'apogée du sublime avant le soleil. Ce n'est qu'un peu de brouillard. Icare avait pris une décision extrême, certes, en se rendant compte de tout cela. Il avait fait de la peine à Dédale en préférant disparaître plutôt que de renoncer à l'idée qu'il se faisait des nuages. Il était dans le même état d'esprit que moi. Sauf que moi, je ne sauterai pas en bas de l'avion. Mais je te comprends, Icare. Moi, je ne suis qu'un être humain alors que toi, tu es un personnage de légende et, après tout, on ne construit pas les légendes avec des demi-mesures.

XII – LE SERRURIER

Journal VI – Entrée 4

Il y a de ces bruits qui, une fois qu'il vous ont pénétré, ne sortent plus de votre corps, ils y restent, tapis à l'embouchure des oreilles, pervertissant tous les autres sons comme une vigile noire.

Je croyais que la solution était simple, que pour éliminer le bruit, il fallait s'éloigner du bruit, je croyais que ce voyage vers le sud était une bénédiction, je croyais entendre s'estomper, doucement, vaguement, les bruits de la ville à mesure que nous approchions de la frontière sud du pays, que nous nous enfoncions dans la campagne, nous avions évité toutes les grandes agglomérations, tous les vices des villes, tous leurs bruits leurs fanfares quotidiennes, nous roulions sur des chemins de terre, de campagne, nous roulions en plein désert, parfois, en plein milieu de nulle part, je n'aurais pas pu me situer sur une carte mais je voyais, oui, j'avais espoir de me sauver du bruit mais non.

Le désert était orange et jaune, sable et poussière et je ne me suis jamais rendu compte du moment où nous avons dépassé la frontière, je ne m'en étais pas rendu compte parce que nous l'avions fait illégalement et, contrairement aux cartes et à ce que les gens éduqués tentent de nous faire croire, il n'y a pas de véritables délimitation entre les pays et les traces d'encre sur les cartes sont irréfutables, leur contrepartie n'existe pas sur les territoires.

Le désert aurait dû être silencieux alors qu'ils ont immobilisé la voiture au milieu des dunes et du vent, je n'aurais dû entendre que le souffle aride, je n'aurais dû entendre que ma propre respiration mais le bruit est une gangrène, tout près de mon tympan, je les entendais encore, les bruits affreux, bourdonnement, sirènes, cris de prostituée, tous les bruits de la ville en puissance, dans mon oreille, dans mon crâne, qui se cognaient les uns aux autres, plus de place, jamais de place dans ma tête, trop de sons qui m'accompagnent partout, c'est là la triste évidence, la vérité, la seule, je traînerai ce foutu bagage partout, même dans un autre pays, même entouré de sable et de néant et sans humains, aucun humain à des kilomètres à la

ronde, ce pleur de bébé qui me hante ne me quitte pas, même devant ce temple enfoui devant nous, cette porte aux caractères incompréhensibles, je n'arrivais pas à faire le vide.

Ils m'ont expliqué que c'était la porte du temple, à mes pieds, que seulement pour trouver cette porte ils avaient dû chercher pendant une année complète et je n'ai rien dit, leurs voix se mélangeaient à l'intérieur de ma tête à celles de toutes les joueuses solitaires du bordel, et ma concentration était près de zéro, je secouais la tête pour tout faire disparaître et ça fonctionnait quelques secondes, le temps de saisir un mot, une brique de phrase et il fallait recommencer, je ne suivais pas la conversation, je demeurais affreusement silencieux et le soleil frappait mon crâne trop plein, je secouais la tête vigoureusement, je devais ressembler à ces prostituées qui overdosent sur le trottoir, qui s'accrochent aux jambes de leur client, et l'homme m'a demandé si tout allait bien et j'ai ouvert la porte du temple, la trappe, pour me réfugier à l'intérieur et j'ai refermé derrière moi et je me suis accroupi parce que c'était serré, à l'intérieur.

Il faisait noir, c'était un peu mieux, mes yeux ne sont pas conçus pour le soleil du désert, pur, inaliénable, on ne peut se cacher de ce soleil-là, il vous suit partout et parle, parle, gueule dans votre tête avec sa lumière rouge quand vous fermez les yeux avec tout le reste alors que la lune, elle, est silencieuse, et c'est quand elle réussit à percer le nuage de merde atmosphérique de la ville, oui, la lune est douce pour moi, mais le soleil est un criard dont je me passerais comme à l'intérieur de ce temple, j'ai ouvert les yeux, je sentais la pression du bruit dans ma tête contre l'intérieur de mes yeux, le corps humain est une merveille lorsqu'il ne cède pas sous la pression, je suis toujours surpris quand je me souviens que la mort est un affaissement et non une explosion.

Il faisait noir, dans le temple, mais mes yeux s'habituèrent très rapidement et je discernais presque tout, question d'habitude, je n'étais pas encore un chat mais je voyais assez bien pour remarquer un corps transpercé par une dizaine de flèches, corps effondré, retourné sur lui-même, sec mais encore humain, et je me suis mis à rire et on m'a à nouveau demandé si tout allait bien et j'entendais le rire de celui ou de celle qui avait construit la boîte, cette même personne qui avait mis au point tous les pièges, j'en étais certain, c'est la signature que je reconnaissais, j'ai ri parce que mes employeurs ne m'avaient pas menti, ils auraient besoin de moi, beaucoup plus que prévu, ils auraient besoin de moi comme moi je

n'aurais jamais besoin d'eux, ils ont ouvert la trappe parce que je ne répondais pas et je n'étais pas un chat, mais si j'avais pu cracher comme les chats, je l'aurais fait, j'ai recouvert mes yeux d'une main et je leur ai hurlé de refermer, ils m'ont obéi, c'était la surprise, ils ne m'obéissaient pas, je les avais pris au dépourvu, j'avais crié et ils avaient refermé la trappe par réflexe, ils ont ouvert encore, déterminés à ne plus être surpris, m'ont demandé ce que je faisais là, je leur ai demandé ce qu'il faisait là, lui, en pointant le corps, si c'était leur partenaire, du moins leur ancien partenaire, un peu trop téméraire, qui avait sonné leur première défaite, transpercé ainsi par les flèches anciennes d'une civilisation disparue et je trouvais superbe, oui, tout à fait génial, que les tuyaux n'aient pas lancé des amas de poussière puante mais bien des flèches assez solides pour accomplir leur tâche si longtemps après leur conception, oui, j'étais admiratif d'une civilisation capable de tuer à retardement.

J'ai dit que j'allais devoir travailler à désamorcer les pièges, qu'il n'y avait pas qu'un seul piège, je leur ai dit de me donner la boîte orange, ils ont hésité, ils ne voulaient pas, j'ai dit qu'elle me serait utile, elle ne me serait pas utile, c'était un mensonge, je n'avais pas besoin de la boîte orange ni de la clé à l'intérieur, la clé servait probablement à ouvrir le dernier piège, la dernière embuscade, mais je voulais tout de même la boîte comme source d'inspiration, pour l'ouvrir et la refermer, la laisser me guider, avoir avec moi l'esprit de son concepteur.

Ils ont refermé la trappe et je me suis mis au travail.

Oh, au moment où j'écris ces lignes dans le sable froid et que l'homme et la femme dorment dans une petite tente, au moment où j'écris ces lignes, nous serions déjà repartis, j'aurais déjà terminé si je n'avais pas à gérer une garderie en plus de mon travail de désarmela-mort, c'est que mes deux employeurs sont pires que des enfants et je déteste, je déteste les enfants, tous les enfants.

L'homme est un enthousiaste, il vient me voir à toutes les minutes, presque, veut savoir où j'en suis rendu, il pose plein de questions, comme ces enfants qui veulent tout savoir et si jamais j'avais un enfant je lui dirais, non, non, tu ne peux pas tout savoir, tu ne sauras jamais rien et c'est la seule chose, vraiment, qui devrait t'importer, tu ne devrais te souvenir que de ceci, tu ne sauras pas, tu ne sauras jamais, et parfois des gens te diront qu'ils

savent mais ne les crois pas, ne les écoute pas, tu devras rire d'eux et de leur lumière et continuer à voir les jeux d'ombres partout, il n'y a pas de lumière, pas de vérité et toutes les questions que tu poses seront parées par des mensonges, alors habitue-toi à leurs caresses sur ton esprit, oui, c'est exactement ce que je dirais à un enfant et c'est pourquoi je serais un mauvais père, pourquoi l'homme me quitte toujours, déçu, lorsque je lui marmonne quelque chose, n'importe quoi, à propos de l'ombre et de la lumière alors que je m'apprête à enlever un fil qui, arraché par un pied inconscient, tirerait sur un sac rempli de briques qui casserait certainement le plus large des cous.

Puis il y a la femme qui, elle, semble être en plein dans sa phase du non, c'est qu'elle me contredit, elle me dit non, elle veut n'en faire qu'à sa tête, c'est pire que les questions de l'homme parce que si lui veut savoir, la femme croit posséder quelque chose comme la connaissance, risible, à l'image de ces enfants qui crient lourdement non, qui désobéissent à leurs parents et tombent dans les escaliers, ils n'auraient besoin que d'être laissés là, à se morfondre sur un genou écorché et le problème serait réglé, laissez les enfants s'éliminer eux-mêmes, ne gardez que ceux qui sont prudents, le monde a trop connu de têtes fortes prêtes à sauter dans le vide, mais je m'éloigne, la femme, elle, ne m'écoute pas quand je lui dis de ne pas avancer et, si elle n'était pas la source principale de l'argent qui me reviendrait à la fin de ce périple, je ne lui aurais probablement pas tendu la main lorsqu'une dalle vide a cédé sous son pied trop pressé, je ne l'aurais pas remontée et je ne lui aurais pas dit d'aller se reposer plutôt que de me déranger, non, je l'aurais laissée crever dans son trou de dix mètres, c'est la loi de la nature, l'élimination automatique des entêtés.

Et chacune de leurs questions, chacune de leur contradictions vient s'empiler inlassablement, ajouter une pierre à l'édifice du bruit qui galope dans ma tête, mais j'avance, j'avance, et leur artefact sera bientôt à ma portée et l'argent sera bientôt dans mes poches, le secret du serrurier de la boîte orange m'appartiendra et je pourrai retourner chez moi, à la ville, retrouver le bruit réel qui hante, absent, mon esprit depuis que nous sommes ici, depuis que je passe des heures entières à m'assurer que les pièges soient bien désarmés et que ceux qui s'avèrent impossibles à enrayer soient bien marqués à la peinture orange, je ne suis pas archéologue même si je trouve dommage de salir une pièce si importante de l'histoire d'une

civilisation disparue, mais c'est mieux que de mourir écrasé entre deux murs qui se referment sur vous.

Oh, ça ne me dérangerait pas s'ils écrasaient mes deux idiots entre leurs parois, j'en ai assez d'eux, si le temple les avalait dans un de ses pièges, eux, leurs questions stupides, leur ingérence, la présente situation ne concerne plus que moi, que le maître et moi, son rire et le mien, ça se joue entre nous deux et le bruit dans mes oreilles, tous les coups qui martèlent ma boîte crânienne.

La nuit, alors que tout, le ciel, les étoiles, le vent froid du désert, tout ce qui devrait mener au silence réparateur ne me fait aucun bien quand bien même que j'appuierais sur la mauvaise dalle « par accident », qu'un rocher devait m'écraser ou le temple s'effondrer sur moi, je ne suis pas certain que ça ferait cesser la cacophonie qui m'habite, car j'angoisse souvent à propos de la mort, de l'enfer, et je l'imagine comme un gueuloir où tout le monde s'en donne à cœur joie.

XIII – ED ET HARRY

Raton, il s'est pas toujours appelé Raton. Avant, il avait un nom normal comme n'importe qui dont la mère n'est pas sur le LSD quand le docteur lui demande de donner un nom à l'enfant et là elle est saoule en plus et elle répond Étoile et ouais, moi j'aime bien l'astronomie, mon meilleur pote ça pourrait être ce gars sur son fauteuil qui parle avec un ordinateur ou l'autre qui est poète et astrophysicien mais merde, vous allez être d'accord que Étoile et Soleil, ce sont pas de foutus noms, ce sont de foutus astres. Que tu regardes ça de n'importe quelle façon. Faut pas me faire chier avec l'originalité ou l'importance d'innover. Innove avec ton chien, si tu veux, au pire innove avec le nom que tu donnes à ta connexion internet sans-fil, mais merde, on parle bien d'un enfant ici. Quand ses copains vont apprendre que ton petit gars s'appelle Mercure, il vont bien s'en foutre que ce soit la première planète du système solaire quand il vont lui défoncer le nez à coup de poings et de « C'EST QUOI CE NOM DE MERDE » dans la cour d'école, qu'on se le tienne pour dit.

« Toi, Ed, si jamais j'avais un petit gars ou une petite fille et que je l'appelais, je sais pas, moi, Galaxie, t'en dirais quoi?

- Euh, avec qui t'aurais un petit gars, Harry? T'as pas engrossé Trudy, quand même, hein? Pas cette pute. Il lui manque une dent, Harry, merde, une DENT, et c'est pas une molaire.
- Non, non, c'est hypothétique, tout ça, disons si je me rangeais et que j'avais une belle petite femme, qu'elle me donnait un beau petit gars et que je l'appelais Galaxie.
- Est-ce que je serais le parrain?
- Mais t'es con, Ed, c'est hypothétique, tout ça.
- Ok. Alors. Dans ton hypothèse, je suis le parrain oui ou non?
- Ouais, ouais t'es le parrain, Ed, tes le foutu parrain d'un petit gars que je vais appeler Galaxie.
- Alors ça non, Harry, ça irait à l'encontre de mon devoir sacré de parrain que de te laisser foutre en l'air la vie de ce petit gars en l'appelant Galaxie. Probablement

que je consulterais la marraine et que je te proposerais trois choix plus convenables comme Paul, Raoul ou Bertrand, et si jamais tu refusais encore, alors là quand le curé demanderait si quelqu'un dans la salle s'oppose ou qu'il se taise à jamais, alors je me lèverais et je crierais haut et fort que t'es un foutu taré.

- Ahhh, merde, Ed, tu confonds là, ça c'est dans les mariages. »

Ed a haussé les épaules et on a frappé à la porte. Fallait faire attention de pas rire de Raton. C'est certain que la plupart des bandits et autres ratés comme nous riaient beaucoup de lui parce qu'ils avaient besoin de ça pour remonter leur estime d'eux-mêmes et tout ça, pour être bien certain d'être supérieurs à au moins une personne, même si cette personne-là c'était Raton et que tout le monde était plutôt supérieur à lui. Il habitait dans la forêt, Raton, pour que ça aille avec son nom. Il a jamais été avantage par la nature, le pauvre, c'était peut-être un peu pour ça qu'il se cachait. Il a entrouvert la porte, a vu que c'était nous et a ouvert complètement après avoir tout déverrouillé. Il devait faire un mètre vingt, trente, pas plus, avec un ventre énorme mais pas de seins, comme ces petits gars tout noirs avec des ventre rempli de gaz. Ses deux énormes incisives et ses deux canines lui mordaient la lèvre inférieure en permanence et, quand il respirait fort ou qu'il s'énervait, il faisait des bruits comme TSK TSK et TSS TSS, comme un rongeur et on l'appelait Raton pour tout ça. Le pauvre, avant, c'était un criminel à peu près respectable comme nous. Il se spécialisait dans le vol de voitures et, un jour, il a volé la voiture de quelqu'un d'un peu trop important pour lui et ça a pris qu'une seule nuit pour que les sbires du gars retrouvent la voiture et Raton, qu'ils attachent le petit voleur sur une chaise et qu'ils lui tatouent une ligne épaisse et noire lui traversant le visage horizontalement à la hauteur des yeux. Après, Raton s'était retiré du vol de voiture, honteux et déshonoré (y'a rien de pire dans le milieu qu'un tatouage de déshonneur fait contre ton gré), il s'était mis au commerce d'information et il avait surtout commencé à porter un horrible chapeau de poil, complet avec la queue et les odeurs. Y avait pas à dire, Raton, son personnage avait pris le dessus. Mais bon, que voulez-vous, il était bon dans ce qu'il faisait, maintenant. Alors les gens venaient le voir pour lui glâner toutes sortes d'informations, qui est-ce qui a tué qui, qui est-ce qui a volé quoi, est-ce qu'il y a une vie après avoir poignardé monsieur untel dans le dos, etc., etc.

Faut dire qu'Ed et moi, on a souvent recours aux services de Raton, on s'entend bien avec lui, on l'aime bien, au fond, parce qu'Ed et moi on n'est pas des bandits de grands chemins, on n'a pas d'attitude, hein, tout ce qu'on veut c'est gagner notre vie, mettre un peu d'argent de côté et avoir une jolie retraite un peu plus au sud, peut-être à Queen's Head, on sait pas. On se fout bien que Raton fasse souvent rire de lui par les haut-placés. Nous aussi, on fait rire de nous, parfois. La différence, c'est que nous on peut péter des visages comme Picasso et les gens rient plus quand ils réalisent qu'on est cubistes.

Raton, lui, il peut péter et ça pue et c'est tout.

« Salut les gars, TSK TSK, qu'est-ce que je peux faire pour vous? »

On s'est assis autour d'une table. Ed et moi d'un côté, sur un canapé, Raton de l'autre, dans un fauteuil inclinable. Sur la table, il y avait une horreur, un animal empaillé comme le cul des caissières de n'importe quel fastfood local, (c'est vrai, elles sont énormes ces filles), qu'Ed a déplacé pour déposer deux photos, une de la boîte orange, une de la petite fille blanche. Raton a pris la deuxième en reniflant et il a haussé les épaules, il connaissait pas.

« C'est qui, la mignonne? Elle est pas un peu jeune pour jouer dans le crime et tout ça? Ah non, les mecs, TSS, TSS, TSK, dites moi pas que vous avez commencé le proxénétisme, hein? Pas avec une petite de son âge? Je savais que vous étiez stupides, TSK, TSK, CLIC, mais je pensais pas que vous étiez des salauds de ce genre-là.

- Tu penses trop, Raton, on est pas tombés là-dedans, merde. Non, c'est une petite qui a disparu avec son père. Ils ont volé ça d'un musée pour lequel on travaille. »

En prenant la parole, j'ai pointé la photo de la boîte orange sur la table et Raton l'a prise dans ses doigts et il s'est mis à rire. Ed et moi, on s'est bien dévisagés un petit peu mais on trouvait pas ça drôle, parce que c'était à peu près notre seul indice pour retrouver notre proie. On n'avait rien d'autre. Ni le conservateur, ni Gélato (nom de merde) ne savaient où étaient partis nos bougres de voleurs de boîtes, ils étaient partis bien bien loin en profitant de la panique générale au musée. Ed s'est avancé sur le sofa et moi je me suis levé et on a bien fait savoir à Raton qu'il était le seul à se marrer en croisant les bras sur notre poitrine, signal

indéniable que quelqu'un doit pas se marrer. C'est un signe de fermeture. Quand tu parles à quelqu'un qui a les bras croisés, aussi bien parler à un mur ou une à femme frigide parce que là, copain, t'auras pas de chance.

« Les gars, qu'il a commencé, Raton, avec sa voix claire et nasillarde, je veux pas vous faire chier, TSK TSK, CLIC, mais on vous a devancés d'au moins deux semaines pour trouver cette petite boîte-là, TS, TSK, héhé, deux semaines bien comptées!

- De quoi tu parles, Raton? On arrive à peine du musée où elle vient de se faire choper, ta boîte.
- Ouais, qu'Ed a rajouté, tu vieillis, le furet, tes infos sont pas à jour. »

Si jusqu'à présent vous aviez dressé une liste de nos caractères, à Ed et à moi, et que dans la liste d'Ed il y avait les mots « DIPLOMATE », « DIPLOMATIE » ou « TACT », il faut les rayer tout de suite avant de les montrer à vos amis parce que vous allez faire rire de vous. En moins de temps qu'il le faut pour crier rongeur furieux, Raton a sorti un couteau à cran d'arrêt qu'il a ouvert et qu'il a lancé à vitesse Mach III sur la table où il s'est enfoncé dans notre photo de boîte.

« CLIC, MERDE, TSK, MES INFOS SONT À JOUR, CONNARD, TSK, ET C'EST RATON, PAS FURET, CLIC. »

Ed a levé les mains comme pour prouver son innocence et j'ai essayé de ramener la situation sur le terrain de l'amicalité, de la camaraderie et de la joie de vivre.

« Merde, Raton, faut pas déconner, c'est juste qu'Ed et moi, vrai comme ton foutu chapeau de poil, on a vu cette satanée petite boîte être volée par un gardien de musée et sa fille qui se la jouent Bonnie et Clyde en famille.

- Et moi je vous dis que deux personnes, des étrangers, pas du coin, sont venus ici il y a à peine trois semaines pour demander une boîte orange, pareille à celle-là. Je vous dis que je leur en ai trouvée une chez un collectionneur affreux, qu'ils se sont arrangés pour l'obtenir et qu'ils sont revenus me voir pour me demander si je savais comment l'ouvrir et je leur ai dit que non, merde, j'avais aucune idée, je

suis pas un foutu serrurier. Alors les gars, une boîte comme ça, je peux pas vous en chier une deuxième, j'ai déjà fait jouer tous mes contacts dans le monde des arts et des vieilleries pour en trouver une seule.

- Qui a parlé de chier des boîtes, Raton, qu'a fait Ed dans une de ses sorties légendaires, on veut juste retrouver la nôtre et on pensait que c'était toi le pro pour retrouver les trucs perdus, pour dégoter des infos et faire dérailler le système. Mais si tu nous dis que t'es une mauviette pas capable de faire ça...
- Raton, tout ce qu'on veut, c'est que tu nous files un peu d'info. Essaie de comprendre notre position. On se fait mandater pour retrouver un objet et, dès qu'on en parle au plus gros dealer d'infos de la région, il nous dit qu'il en a trouvé un pareil il y a quelques semaines, pour quelqu'un d'autre. Tu trouves pas ça étrange comme coïncidence?
- Je vous vendrai pas mes clients, les gars, c'est pas professionnel.
- On te demande pas de pas être professionnel. On te demande de nous donner une piste. C'est ça ton boulot.
- Je vous vendrai pas mes clients. TSK. TSK. CLIC. Merde. »

On était dans une impasse. Raton, il était con mais il était loyal. Après tout, ses clients, c'était le gros de sa business. Il pouvait pas les balancer à n'importe quel demeuré qui lui demandait de le faire. Mais bon, Ed et moi on était des bandits de petits chemins (ça se dit, ça?), et on était habitués de faire chanter des gars comme lui. Ed lui a rappelé la fois de l'erreur rouge¹ et Raton, c'est pas que c'est un émotif mais il a le cœur au bon endroit, c'est à dire dans la poitrine, connecté à l'aorte et tout le système des veines parce que, merde, c'est vraiment une expression boiteuse de dire que t'as le cœur à la bonne place, parce que s'il était

¹ Voir « Une nouvelle aventure de Ed et Harry dans : *La menace rouge* » ... bon, vous allez me dire, ouais, Harry, je suis allé à la bibliothèque pour trouver ce livre et je l'ai pas trouvé, et vous allez avoir plutôt raison parce que, bon, avec tout ce qui nous arrive, à Ed et à moi, et comme je suis pas une machine, j'ai pas vraiment eu le temps de faire ce bouquin-là, mais il est pas mal, ouais, pas mal. En gros c'est l'histoire de Ed et moi qui empêchons les Triads de venir foutre la merde à Queen's Head, notre petite coin de pays où qu'voudrait bien s'établir, et, au milieu, on se rend compte que Raton il a choisi de s'allier avec les rouges mais qu'eux, ils ont pour plan de lui tirer une balle dans la tête dès qu'il leur aurait dit où se trouve le chef de la mafia qui se cache parce qu'il a peur, alors nous on dit ça à Raton par message texte mais lui nous répond qu'il est en train de donner l'info aux Chinois, alors on se ramène dans leur forteresse et on se la joue espion pour le sortir de là sans faire de bruit, et Raton nous dit à nous où se trouve le chef et on peut aller travailler pour lui et tout ça. Ouais, c'est assez bien comme truc, c'est un peu comme James Bond, sauf que les filles qu'on baise à la fin sont laides.

pas à la bonne place, alors tu pourrais plus en faire du bénévolat pour les enfants battus et tu pourrais pas en retirer plein de fierté, vieux narcisses de merde, c'est pas parce que tu fais du bénévolat que t'es meilleur que les autres ou que t'as un plus gros cœur, t'entends ça Ralph? Si t'avais pas le cœur à la bonne place tu serais mort, mais on peut arranger ça aussi. Ouais c'est à toi que je parle, Ralph, j'espère que tu te reconnais, je suis un meilleur mec que toi, même si je fais pas de bénévolat et, merde, Rachel, c'est avec moi qu'elle devrait être, pas avec toi, face de cul.

Enfin. Tout ça pour dire que Raton il a réalisé qu'il pouvait pas nous laisser tomber comme ça parce que nous on l'aurait jamais laissé tombé, ça non, on était des vrais. Il nous a offert une bière et il a déballé son sac comme les rongeurs qu'il représente si bien éventrent des sacs à poubelles la nuit et là c'est chiant parce qu'il faut ramasser les déchets par terre.

En gros, c'était un homme et une femme qui disaient qu'ils étaient des explorateurs ou des chasseurs de trésors, il avait pas bien compris (Raton c'était pas une bête d'attention, ce qui était ironique considérant son travail d'observateur en puissance), et ils cherchaient la petite boîte orange pour le compte d'une société de recherche ou de préservation, il avait fait ses devoirs et ça s'appelait le SCCD, la Société de conservation des civilisations disparues et ça avait pignon sur rue sur l'autre continent, dans une ville au sud. Raton avait trouvé un collectionneur, Gélato, qui avait une boîte comme ça chez lui, mais il voulait pas s'en départir.

« Hé, hé, hé, oh, oh, Raton, attends un peu. Tu viens de dire monsieur Gélato, là, c'est ça?

- Ouais, ouais, c'est lui le collectionneur à qui j'ai fait voler la boîte. Pourquoi? TSK... »

Ed s'est tu. Bon réflexe, Ed.

« Bah, pour rien, mais c'est vraiment un nom de merde. Continue. »

Il avait fait observer les deux chasseurs pour quelques jours, histoire de s'assurer qu'ils n'étaient pas des policiers de l'art, si ça existe encore, mais non, ils habitaient un

appartement dans un quartier cossu et leur véritable adresse était sur l'autre continent, dans la même ville que le quartier général du SCCD, alors ils semblaient bien propres. Il leur a reommandé des cambrioleurs de première, ils l'ont payé et la journée d'après ils prenaient le premier vol de retour vers chez eux après avoir beaucoup crié parce qu'ils étaient pas capables d'ouvrir la boîte, fin de l'histoire, et maintenant je vous dois plus rien, CLIC, les gars.

Raton nous a donné l'adresse du siège social de la société et on est partis en se serrant la main et en se souhaitant joyeux Noël si on se revoyait pas d'ici là. Raton a claqué la porte. On est rentrés dans la voiture et on a pris la direction du repère.

« Alors là je comprends pourquoi le monsieur Gélato il était complètement détruit tout à l'heure, pauvre vieux, c'est la deuxième boîte orange qui lui file sous le nez en deux semaines, qu'Ed a dit en fouillant dans le coffre à gants pour se trouver un cigare ou quelque chose d'autre à se mettre dans la bouche. Il a dû se contenter d'une paille.

- Ouais, ouais, que j'ai fait en conduisant. J'avais pas grand-chose à dire, je pensais.
- Alors tu vois, c'est ça mon hypothèse : le vieux Gélato il obtient les boîtes orange par ses propres moyens, avec l'aide de son mastodonte, Monsieur Pierre, hein? Et ça, ça fait chier deux ou trois communistes qui pensent qu'ils doivent, je sais pas moi, préserver tout ce qui a touché de près ou de loin à des civilisations anciennes ou quelque merde du genre, pour des raisons de hippies que je connais pas. Ça les fait chier parce qu'ils comprennent pas que le vieux Gélato, avec tout son argent, il a le droit inaliénable (ouais, Ed utilisait un vocabulaire pas mal, ici et là, suffisait juste de le laisser parler un peu, comme une voiture qui se réchauffe avant de te faire un zéro à cent à l'heure en sept secondes), il a le droit, je dis, de faire ce qu'il veut avec son fric et de garder les petites boîtes orange pour lui si ça lui chante.
- Ouais, ouais. Mais le gardien de sécurité et sa petite, dans tout ça?
- Des agents du SCCA.
- Ouais?
- Ouais. »

Mais je trouvais que quelque chose clochait dans le raisonnement d'Ed. Pourquoi est-ce que le SCCA aurait pris la peine de foutre une taupe dans un musée au fin fond du monde pendant à peu près trois ans? Ils pouvaient pas prévoir si longtemps à l'avance. Et ça coûte cher, une taupe.

« Une taupe à long terme, ça paie, Harry. Regarde ça un peu comme Raton mais au plan de l'art. Si t'as un mec caché dans un musée reconnu pour ses découvertes archéologiques et tout ça, t'es certain de jamais rien laisser passer, voilà. Ou peut-être que le mec il était déjà un fanatique. Il avait déjà le profil SCCA, alors ils ont eu qu'à ouvrir la porte et voilà le déluge, ça leur faisait une taupe au-dessus de tout soupçons. Alors le gardien s'est laissé entourlouter par deux trois belles promesses, des phrases avec une solide syntaxe et des idées comme des lingots d'or, hein? Tu sais ce que c'est... »

Ouais, je savais ce que c'était. C'était toujours comme ça. Tu prends un bon gars, sans anicroches, avec des enfants bien élevés et une petite bonne femme, un gars qui regarde la partie le samedi soir avec ses copains à la taverne et qui baise sa femme seulement trois fois semaine parce qu'elle a une libido moyenne, un bon gars, quoi, qui est un bon citoyen avec sa carte de donateur pour, je sais pas, moi, le SIDA ou les sans-abris. Bon, tu prends ce gars-là et tu lui fous une idée dans la tête, comme le communisme ou l'égalité, je sais pas, mais n'importe quelle idée et boum, tu te retrouves avec le pire des salauds, hein? Qui va se retrouver dans toutes sortes d'emmerdes pas possibles au nom de la cause, qui voudra plus regarder le match parce que ces « connards sont surpayés à rien faire alors qu'on crève dans le monde », qui voudra plus baiser sa femme parce qu'il a des réunions du comité trois soirs semaine et à la place de donner dix dollars chaque mois pour les sans-abris il va aller coucher avec eux dans la rue une fois par mois et eux ils vont penser que c'est un connard parce que, merde à la fin, reste chez toi et file-moi dix dollars que je bouffe autre chose que de la purée pour chat, parce que si tu parles d'autre chose que d'argent à un pauvre, t'es à côté de la traque, c'est du mou ce que tu dis. C'est ça le problème avec les idées, ça te fout en l'air toutes les perspectives, c'est vrai, merde. Plutôt que de filer des sous biens sonnants et trébuchants, tu poses des actions SYMBOLIQUES, tu y vas pour l'inspiration mais c'est du vomi, ça, c'est des graines pour les oiseaux et encore, au moins les graines tu peux te les mettre dans la bouche et sucer le sel autour et ça goûte un peu. Une manifestation et des cris

de jeunes en colère, ça goûte rien sauf l'amertume et le regret, hein. Alors ton bonhomme, il est passé de bon gars, bonne famille, bon papa, à un salaud qui fume des clopes et qui envoie chier les policiers, et ça c'est pas être un bon citoyen, pas du tout, et la première chose que tu sais quand tu le recroises, cinq ans plus tard, c'est qu'il a quitté sa femme pour une fille vingt ans plus jeune qui voyage beaucoup en Afrique pour faire du COMMUNAUTAIRE, mais elle couche dans un quatre étoiles la nuit venue ou, pire, elle couche dans la rue et là elle chope le choléra et en crève, mais pas avant d'avoir accouché d'un petit gars qu'elle a eu le culot d'appeler Étoile.

XIV – LA PETITE JEANNE

Je m'étonne que les églises soient des endroits tellement vides, parce que j'aime beaucoup les églises. Je trouve ça relaxant. Personne ne parle fort. Tout le monde chuchote. C'est lourd, mais léger à la fois. C'est, comme Papa le dit, austère. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Ça doit être quelque chose comme mystère. L'Église est pleine de mystère. Attention, c'est l'Église majuscule qui l'est, la minuscule est seulement pleine de bois qui craque quand tu marches dessus. La différence entre la minuscule et la majuscule, c'est encore le sublime. J'avais demandé à Papa. L'Église majuscule, c'est Dieu et son fils, c'est Jésus sur la croix qui saigne de l'eau parce que le bois a absorbé tout son sang, c'est un homme qui paie pour les péchés de tout le monde et c'est l'histoire que Papa me raconte qui me fait toujours pleurer, à la fin, parce que je trouve ça injuste que les gens préfèrent le criminel Barrabas à Jésus de Nazareth. Je trouve que les gens sont idiots, les adultes comme les enfants, et je ne comprendrai jamais leur geste ce jour-là.

Si j'aime bien les églises aussi, c'est que j'ai toujours l'impression d'y entendre et d'y sentir maman. C'est ici que nous l'avons conduite à son dernier repos, selon Papa. Alors s'il elle se repose à l'église, ça veut dire qu'elle doit nécessairement y être. Tu ne peux pas te reposer là où tu n'es pas. C'est logique.

Papa a employé un nouveau mot pour parler de maman, dans l'avion, quand il m'a dit qu'on irait la voir. Il a dit, « Maman est morte. » Morte. C'est un mot qui sonne comme porte, cohorte, cahote, short, peut-être, flotte, mais pas comme beaucoup d'autre chose. C'est un mot qui sonne creux comme une caverne et que je n'aime pas. Mais il faut être précis et Papa dit que c'est le mot, alors aujourd'hui, je peux le dire, maman est morte. Ça ne veut pas dire qu'elle ne se repose pas ici pour autant.

Je me souviens, c'était une journée grise. Papa m'avait dit que maman était partie quand j'avais trouvé sa chambre vide, et il pleurait. Je ne voyais presque jamais Papa pleurer. Il disait que c'était le sublime qui était venu la rechercher pour l'emmener danser pour toujours. C'est dur, la vie. Et quand je serai vieille et plissée, moi aussi je voudrai me reposer et danser pour toujours, alors je voudrai être morte. C'est comme ça. On n'y peut rien. Papa

avait pleuré et, aujourd'hui, il ne pleure pas mais il fixe le sol. Papa s'est agenouillé dans le fond de l'église. Moi je suis allé à l'avant et je me suis assise, mes pieds ne touchaient pas le sol mais ce n'était pas grave. Aujourd'hui, je regardais en l'air. Jésus sur sa croix était si maigre. Un peu comme maman, avant qu'elle ne soit morte. Elle ne faisait plus grand-chose, maman, elle dansait à peine et c'est Papa qui subvenait à ses besoins. Il la faisait manger quand elle avait faim. Ce n'était pas souvent. Il la lavait tendrement comme un mari s'occupe de sa femme, et je savais, quand il épongeait la sueur dans le front de maman avec douceur, que Papa était un bon mari. Quand je maigrirai comme maman pour devenir morte, je voudrais qu'un homme comme Papa s'occupe de moi avec tendresse. Maman devenait légère comme un funambule et, un jour, Papa m'a dit qu'elle était partie.

Les gens venaient souvent voir maman avant qu'elle ne disparaisse, qu'elle se sublime et qu'on l'incinère. Ils venaient voir maman et ils repartaient les yeux rouges. Maman avait toujours dansé, mais maintenant ses jambes étaient tellement petites qu'elle ne pouvait plus danser. Elle était légère. Sur le coup, j'étais triste car je perdais maman. Mais maintenant je sais qu'elle s'est sublimée, parce que je suis vieille et que Papa me l'a dit. Je suis vieille et Papa m'a dit ce qui s'était vraiment passé avec maman. J'espérais pouvoir me sublimer comme maman, un jour, et me mélanger avec elle. Oh, bien sûr, j'aurais aimé que maman devienne un ange, mais les anges sont moins sublimes que maman aujourd'hui.

Je me souviens de la chambre de maman. C'était avant que Papa et moi n'habitions au musée vingt-quatre heures par jour. La chambre de maman était toujours pleine de lumières, c'était à peine supportable, c'est Papa qui s'assurait que ça soit ainsi. Il laissait les lumières, allumées le jour comme la nuit, je ne sais pas comment maman faisait pour dormir avec toute cette lumière. Papa voulait que maman parte dans la lumière. Sa chambre était calme. Maman était une présence réconfortante, mais, pour être bien honnête, parfois ça me faisait peur. Je me souviens de tous les gens qui venaient profiter du silence de la chambre de maman. Ils s'assoient et la contemplaient. Je ne savais pas que maman avait tellement d'amis. Et moi j'étais assise, aussi, sur les genoux de Papa et je n'entendais rien. Ça devait être le sublime, j'en suis certaine, qui s'introduisait dans la chambre et qui faisait taire tout. Maman avait le sourire aux lèvres en devenant morte. Mais il me prend, la nuit, de faire des cauchemars où Papa se trompe, Papa se trompe et être morte ce n'est pas le sublime, ce n'est

pas le gaz, ce n'est pas de danser tout le temps, mais c'est l'aboutissement insoutenable de ce silence qui hantait la chambre de maman avant qu'elle parte. Je me réveille en sursaut, toujours, et je mets mes deux mains sur ma bouche pour ne pas crier. Et je mets mes deux mains sur mon cœur parce que j'ai l'impression qu'il rate tous ses battements les uns à la suite des autres et j'ai peur, terriblement peur, dans le noir, du silence et du noir, et je pense au petit Jésus sur sa croix. Et s'il avait confiance, je devrais avoir confiance aussi mais je ne peux pas. Même Lui a connu le doute. Alors moi, moi, pourquoi je ne douterais pas? Je ne suis pas le fils de Dieu.

Ça m'arrive souvent, depuis que maman est morte. Ça s'accompagne d'une impression de chute. Comme si je tombais. C'est mon cœur et ma tête qui me jouent des tours. Pour m'aider, je pense à maman et tout va un peu mieux. J'ai toujours peur que Papa et tout le monde ne m'aient menti et de ne plus pouvoir crier une fois que ce sera terminé. Parce que parler et crier, c'est ça qui me différencie de maman, aujourd'hui. Maman, même si elle est toujours avec moi comme aujourd'hui, je la sens, maman est toujours silencieuse et les seuls mots qu'elle puisse dire, c'est moi, toujours moi, ou Papa, qui les lui met dans la bouche. Maman ne dit plus rien, maman ne fait qu'observer et je trouve injuste qu'elle ne puisse plus parler, mais c'est comme ça quand on devient morte. Mais si devenir morte, c'est de retourner au sublime, alors est-ce que le sublime est silencieux, moi qui l'avais toujours imaginé rieur ou, au moins, murmurant un refrain comme maman le faisait pour m'endormir, comme la musique qui l'accompagnait lorsqu'elle dansait.

J'entends des murmures derrière moi et me retourne. Papa n'est plus là derrière, mais j'entends le son presque imperceptible de sa voix provenir de derrière les portes closes d'une armoire. Je me demande bien ce que Papa peut faire dans une armoire. Je me demande bien qui pourrait vouloir une conversation avec Papa dans une armoire. C'est sûrement un peu ça, le mystère de l'Église.

Comme il n'y a personne d'autre dans les parages, j'en profite pour grimper les quelques marches qui mènent à l'autel. J'aperçois une vieille dame dans une toute petite pièce cachée dans un mur et, lorsqu'elle me voit, elle se lève pour venir me parler. C'est une vieille dame, très vieille, avec une peau en parchemin et des rides comme les arbres. Elle s'approche, me sourit et me parle dans une langue que je ne comprends pas et je hoche la

tête, poliment, comme Papa veut que je fasse vis-à-vis un étranger. La dame, je crois, réalise que je ne la comprends pas et me sourit à nouveau. Elle pointe l'orgue, s'y installe. Une orgue, c'est comme un piano, mais j'ai toujours trouvé que les tuyaux qui en sortent émettent un son bien plus proche du souffle fétide de Satan que du bruissement d'ailes des anges. C'est une affaire de perception, je crois.

La musique retentit dans l'église et la dame se met à s'accompagner elle-même en chantant. La musique est grave, c'est une musique d'église, la musique qui jouait quand les romains ont crucifié Jésus. Doucement, je lève un bras, puis une jambe. Il n'y a personne pour regarder, alors je danse pour maman. C'est probablement le genre de musique qu'elle aurait détestée. Trop lourde. Trop lente. Je casse le rythme et l'accélère. Pour chaque battement imaginaire, dans ma tête, je fais deux mouvements. La dame a fermé les yeux. Je ferme les miens aussi. Mes jambes et ma tête sont légères et je danse dans l'église des hommes. Je sais que la danse n'a jamais eu une grande place dans la culture sacrée de Dieu, et alors que je me démène pour trouver quelque chose d'heureux à faire, comme mouvement, je comprends pourquoi. Les voix s'élèvent dans l'armoire qui est à l'autre bout de l'église et, lorsque qu'une porte s'ouvre en claquant pour laisser sortir Papa, personne n'entend rien de ce côté-ci. Et lorsqu'une seconde porte s'ouvre en claquant pour laisser sortir un gros monsieur en robe blanche, personne n'entend non plus. Le rythme n'est pas le meilleur, mais je crois avoir saisi une cadence intéressante et je danse. Je n'ai jamais appris, comme maman, non, je n'ai jamais été une vraie ballerine mais je crois qu'elle serait fière. Je crois, je dis, et c'est tout ce que je peux, parce que maman est silencieuse, elle sera toujours silencieuse, c'est ce que je regrette. Ma danse est rapide mais je me sens triste. Des pas s'approchent rapidement de l'autel et je les entends, une voix grave, roulante et colérique interrompt l'orgue, m'interrompt moi. C'est le prêtre qui hurle dans le même langage que celui de la dame, c'est-à-dire un langage que je ne comprends pas. Il me pointe moi en criant à Papa, il pointe la dame en lui hurlant des mots, je crois, puis il me pointe à nouveau et parle le langage de Dieu. Je cesse de le regarder et je saute en bas des marches jusque dans l'allée et je cours jusqu'à Papa. Le prêtre continue à crier en latin et dans son langage horrible. Il se tient entre Papa et moi et, à mon passage, sort un petit flacon d'argent de l'intérieur de ses vêtements et m'asperge d'eau et asperge Papa d'eau en continuant de hurler. En passant près de lui, je lève la tête. Il est rouge comme une montgolfière rouge et a du poil gris et blanc

dans le nez. Je n'avais jamais pensé que les prêtres pouvaient être si méchants. J'ai un peu honte que maman doive regarder ce triste spectacle. Papa me tend la main et je la prends. Nous sortons rapidement de l'église. Papa n'a pas l'air fâché, seulement malheureux, même s'il a haussé la voix contre le prêtre. Nous sortons de l'église, accompagnés par les vociférations et autres insultes, car l'insulte est universelle, je le sais du musée. Les mêmes intonations sont utilisées pour toutes les méchancetés, qu'on vienne de n'importe où. Il n'y a pas de doute là-dessus, ce sont des méchancetés que le prêtre nous lance à la figure et dans le dos avec son flacon rempli de désespoir.

Je suis triste pour maman, oui, qui doit voir tout ceci en secouant la tête, et qui ne peut pas parler. Mais je suis surtout triste pour Jésus, pour qui ça dure depuis deux mille ans. Je ne suis pas certain de ce que Jésus dirait. Mais Jésus est silencieux. Alors tout le monde peut lui faire dire n'importe quoi. Devenir mort, c'est un peu devenir une marionnette. Et quand je deviendrai morte, si je ne peux plus parler ou crier, alors que préférerai que tout le monde m'oublie. Comme ça, personne ne me fera dire des choses que je ne veux pas dire.

XV – LE SERRURIER

Journal VI – Entrée 5

Les gens disent souvent que la vie passe trop vite, ils ont tort, c'est qu'ils ne prennent pas le temps d'apprécier vraiment les choses, la minute, la seconde, ils n'ont jamais été pris dans une grotte, par exemple, un temple souterrain, longtemps comme moi, ils devraient essayer, oui, de s'enfermer sous la terre, ils le devraient car je crois peut-être avoir finalement vaincu le bruit, peut-être, le monde entier part en retraite en forêt pour se reposer, mais la forêt, ce sont les animaux, les oiseaux qui chantent et le bruissement des feuilles, tant de subtils désagréments, non, pas de vrai silence en forêt, au milieu d'un lac non plus, tous ces vieux qui pêchent et le bruit, pas le silence, le bruit, l'air, le vent, tout le bruit, personne ne penserait aller s'enfermer sous terre, peut-être fait-il un peu chaud mais le silence est poignant, il vous étouffe, il vous serre dans ses bras et ne vous relâche plus.

J'ai travaillé pendant très longtemps dans ces conditions, à désamorcer les pièges, et je travaillais lentement, parfois je fermais les yeux pour profiter de ce vide extérieur qui lentement, doucement, comme une vague tranquille, s'infiltrait à l'intérieur de mon crâne et l'érosion du bruit, je n'avais jamais rien connu de tel, l'érosion du bruit était une joie délicieuse.

Bien sûr, mes deux acolytes prenaient un malin plaisir à tout foutre en l'air avec une question, avec un cri, avec un appel, ils étaient restés à l'extérieur, ayant trop peur de mourir empalés comme leur collègue et ils me criaient après, voulaient savoir où j'en étais et je ne répondais pas, de temps en temps leurs cris devenaient trop pressants et je lançais une roche derrière moi pour leur indiquer que le sang coulait toujours dans mes veines et que je respirais et que j'étais en vie, oui, en vie, mais silencieux, paradoxe inconcevable pour ces idiots, ça me permettait d'acheter quelques heures de silence et je travaillais sans relâche, oui, car j'avais un travail à faire, si j'avais su, je serais resté ici toute ma vie, et je savais qu'à chaque nouveau piège que je désamorçais, je me rapprochais de mon départ de cet endroit et j'avais peur chaque fois que je réussissais à contrecarrer un piège car je n'entendais pas le

rire que j'étais venu chercher, et si je ne l'entendais pas une dernière fois, je le sentais, j'allais devenir fou.

Je ne sais pas pourquoi je n'ai jamais pensé devenir moine, prendraient-ils quelqu'un comme moi, peut-être parce que je n'avais jamais vu de moine, peut-être parce que, étant jeune, je n'avais jamais su ce qu'était un moine, j'étais jeune, j'étais fringant, j'aimais les femmes, je les aime encore, mais au bordel seulement, les autres ne me font pas peur, non, mais elles sont vicieuses, je ne suis pas misogyne, j'aime les femmes du bordel parce que je sais ce qu'elles veulent, elles savent ce que je veux, c'est la relation parfaite et lorsqu'elles gémiront à nouveau je penserai à cet endroit, à ce temple, à ce silence, et j'essaierai de confondre les deux moments pour atteindre un semblant de perfection, une seconde me suffirait, un seul temps sur une partition où je sentirais l'extase absolue.

Non, les choses ne se passent pas vite, les gens disent ça, mais c'est parce qu'ils sont cons, ils n'ont jamais fait de prison, ils n'ont jamais été contraints à rester immobiles, ils n'ont jamais été blessés, ils n'ont jamais été en danger, le temps passe d'une façon terriblement lente et celui qui dit vitesse est un imbécile, il n'a jamais passé des jours entiers sans nourriture avec deux cadavres, le temps est une perception, le temps est contexte, le contexte actuel rend le temps long.

Ça c'est passé comme ça, et je n'ai rien de mieux à faire que d'y repenser dans ce journal.

J'étais arrivé dans une pièce, la première et la seule de ce long corridor, je me demande pourquoi on lui donnait le nom de temple, c'est une construction crue, simpliste, et alors qu'un temple devrait être sacré, symbolique, les seuls ornements de celui-ci étaient destinés à vous tuer et les seuls officiants étaient quelques cadavres et une multitude de squelettes sans mouche car aucune mouche, contrairement aux hommes, n'aurait été assez téméraire pour s'aventurer ici, mais les hommes n'ont pas l'instinct de la mouche.

Il y avait un piédestal au bout de la pièce avec une grosse boule en terre cuite, dessus, et c'est à ce moment-là que le silence a vraiment commencé, je me suis avancé et j'ai tâté du mur, j'ai tâté du sol, j'ai frappé là où j'ai cru que ça pouvait sonner creux, mais il n'y avait

aucun piège et j'ai marché jusqu'au piédestal, simple, orange, avec des symboles comme je les connaissais bien, j'ai penché la tête, je n'ai rien touché, c'était trop facile, j'ai secoué la tête, je me souviens de chaque geste, c'est vous dire, rien ne passe vite quand on a peur.

Puis j'ai entendu des pas, derrière moi, des pas lents, des pas courts, et des voix qui chuchotaient, j'ai secoué la tête, dit non, non, pas tout de suite, patience, patience, mais l'homme et la femme sont tout de même arrivés dans la pièce, la femme m'a pointé son pistolet dessus et j'ai secoué la tête, non, patience, je me souviens m'être éloigné du piédestal, les entendre crier et je plissais les yeux, mon regard sur leurs lèvres, j'étais incapable de distinguer les mots des syllabes et l'homme a couru jusqu'à la boule de terre cuite qui devait être l'artefact, j'ai cru comprendre : ils croyaient que je les avais trahis.

Au milieu du désert, les trahir, vraiment?

Puis j'ai entendu le rire, non pas celui sec, amer de la boîte orange, mais un rire de femme, un rire doux et délicieux de femme, le rire de ma nouvelle maîtresse, délicat, qui me faisait oublier le rire amer de la boîte orange.

J'entendais le rire de l'artefact, la véritable raison de ma présence ici, peut-être.

L'homme a posé ses mains sur la boule, j'entendais le rire, la femme me pointait toujours de son arme.

L'homme a été écrasé par un pilier de terre et seules ses mains sont restées accrochées à la boule, les doigts figés, le temps relatif, pour lui, une seconde à peine, pour moi, le craquement des os et l'effondrement de la chair et du sang, au ralenti, des instants entiers.

La femme a tiré par surprise, elle m'a raté, elle a tiré à nouveau puis s'est enfuie.

J'ai ramassé la boule de terre cuite, une main pétrifiée, les doigts crispés, la tenait encore, je suis parti en courant, le temple ne s'effondrait pas, mais j'avais vu tant de films, j'avais lu tant de livres, le temple aurait dû s'effondrer, selon tous ces livres et tous ces films.

Il ne s'effondrait pas, je courais quand même, je ne croyais pas aux histoires, je courais quand même.

Devant moi, la femme, j'entendais ses pas, elle évitait les pièges, moi aussi, je les connaissais par cœur, nous sommes arrivés tout près de la porte du temple, elle était fermée, la femme frappait dessus, la porte ne s'ouvrait pas, elle s'est retournée et m'a tiré dessus et a raté, j'avais placé l'artefact entre elle et moi pour la décourager de tirer à nouveau, les syllabes qu'elle prononçait je ne les entendais pas, elles étaient en sourdine, incompréhensibles, je tournais doucement, pas à pas, pour m'approcher de la porte, elle m'ordonnait de l'ouvrir, elle disait, c'est vous le serrurier, c'est vous le serrurier, c'est vous le serrurier, frénétiquement, elle pleurait, je n'entendais pas les mots lorsqu'elle les disait, ce n'est que maintenant que je peux les assembler, c'est vous le serrurier, elle tremblait, elle avait des gouttes de sang sur sa peau blanche, sa main tremblait, elle hurlait, c'est vous le serrurier, elle ne savait rien dire d'autre et je tournais, elle tournait elle aussi, un pas de côté, un autre, et nous dansions comme dans les films, j'approchais de la porte et je me souviens avoir eu le goût de crier sans être capable de le faire.

Elle a mis un pied sur une dalle marquée de peinture aérosol orange et s'est retrouvée empalée, je me suis assis, elle crachait du sang, elle saignait beaucoup, j'ai fermé les yeux.

Les gémissements n'avaient pas arrêté, depuis, la femme n'était pas morte, elle était blanche, ensanglantée et je ne trouvais pas la force de la tuer, de faire cesser les gémissements si semblables aux autres, j'étais confus, j'avais bien essayé d'ouvrir la porte, mais il n'y avait aucun mécanisme, je préférais rester ici et écrire, je regardais la femme mourir, je ne pouvais rien faire d'autre, je la regarde encore, toujours, elle ne me rend plus aucun regard, mais elle respire, je ne suis pas médecin, je ne crois pas que ce soit possible de respirer encore ainsi, je hausse les épaules et parfois regarde autour de moi, le silence est partout, je ne suis pas malheureux, lorsque je voudrai mourir je pourrai poser le pied sur un piège.

Peut-être entendre le rire de femme une dernière fois.

Je suis chanceux, dans les circonstances, de me diriger vers une mort certaine si près du cœur de la Terre, là où les bruits sont éloignés, inexistantes, peu nombreux et je réalise que si les humains enterrent leurs morts puis les recouvrent de six pieds de cailloux, c'est pour leur assurer un repos silencieux, un repos parfait, un repos sans fausse note.

Encore quelques jours et il n'y aura plus de gémissements, encore quelques jours pour me convaincre que ça ne vaut pas la peine d'essayer de sortir, encore quelques jours, c'est-à-dire l'éternité car l'éternité est dans les circonstances.

XVI – ED ET HARRY

« Ahhh, merde, Harry. Range-toi ici.

- Quoi, quoi? que j'ai fait en regardant autour de moi, je vois pas de policiers? T'as vu un policier, Ed?

- Non, non, c'est pas ça, qu'il a fait, mon collègue, en ramenant sa manche vers son nez. C'est juste que je pense que le gros a chié dans ses culottes, c'est tout. »

Je me suis garé sur le bord du trottoir et puis Ed et moi, on s'est retournés pour regarder notre invité. Il suait comme c'était pas possible même si c'était l'automne et même s'il était en chemise à manches courtes et, merde, c'était pas des blagues, il s'était souillé comme le dernier des idiots, notre mec, et ça sentait le caca qui a bien mijoté.

« C'est quoi, là, l'ami? Tu veux vraiment nous faire perdre notre temps? Nous on te paie une balade en voiture et toi, tout ce que tu trouves à faire, c'est de chier? Fallait le dire si t'avais envie. On se serait arrêtés dans un resto ou dans un parc.

- Hé, Harry, regarde. Y'a un magasin de vêtements juste-là. On pourrait aller lui acheter un pantalon, s'il nous promet de pas chier à nouveau.

- Ouais, ouais, je t'attends, Ed.

- Comment ça, tu m'attends? Pareil, pas pareil. C'est la seule façon de faire. J'appelle pareil.

- Oh, je t'emmerde. »

On a compté jusqu'à trois et j'ai mis un doigt et Ed aussi. On faisait presque toujours pareil, Ed et moi, à ce jeu-là. Je suppose que c'est parce que l'on a une complicité hors de l'ordinaire. Je suis sorti de la voiture et je suis allé lui acheter des pantalons, à notre invité. La petite caissière était jolie, et si j'avais pas été en mission j'aurais essayé d'avoir son numéro, mais, y'a rien à dire, je suis un pro, moi, et je m'arrête pas pour payer du bon temps à ma queue quand c'est mon cerveau qui devrait faire le gros du boulot. Qu'on se le tienne pour dit.

Notre copain (il s'appelait Patrick) s'est habillé et on a jeté ses vêtements souillés dans une poubelle. Pauvre Patrick. Il était tout seul, en train de manger du chinois et d'écouter de la porno quand on a fait irruption dans le local de la SCCA. Il a pas offert de résistance, parce que, hormis Indiana Jones, y'a pas beaucoup d'archéologues qui vont essayer de se défendre quand deux gars comme nous lui pointent leurs flingues dessus. Oh, bien sûr, il a bien fallu qu'on lui donne une petite claque pour le réveiller, mais ensuite on s'est poliment excusés et on lui a ouvert la portière quand c'était le temps de le faire embarquer dans la voiture. En matière de politesse, Ed et moi, rien nous surpasse.

« C'est que, Patrick, comprenez-vous, mon copain Monsieur 1 et moi, on n'est pas des voyous. En ce moment on s'affaire à résoudre un crime artistique, hein? On est des gentlemen, dans notre genre. C'est pour ça qu'il faut pas avoir peur. Z'avez-vu? On est même aller vous chercher des pantalons de rechange. C'est pas n'importe quel trou du cul qui aurait fait ça, hein? Non. Nous, on a un code. Et dans ce code-là, on s'interdit de laisser un invité patauger dans la merde.

- Ouais, que j'ai continué à expliquer, c'est qu'une fois, on était en pleine prise d'otage quand il a fallu qu'on largue notre plus gros colis (ça, dans le jargon, ça veut dire un otage très important) parce que les chiens pouvaient le renifler à des milles à la ronde à cause de toute la pisse qui coulait de ses culottes, hein? »

Ed et moi on a bien ri, parce que même si on avait perdu un peu d'argent sur ce coup-là, on s'était tout de même bien amusés. Patrick disait pas un mot. On a haussé les épaules et on a joué à voiture jaune, voiture rouge, le temps de se rendre à destination.

En gros, selon notre chieur compulsif (parce que, pas content de chier, il lâchait un pet chaque deux minutes, le gars, je pouvais comprendre qu'il était stressé, mais, merde (héhé), un peu de contrôle sur son sphincter aurait pu aider à alléger l'atmosphère et pas juste de façon abstraite), la SCCA avait envoyé deux agents pour rapatrier une boîte orange et ils avaient réussi. Le hic, c'était que la boîte s'ouvrait pas qu'ils étaient incapables de l'ouvrir et qu'ils avaient pas voulu l'abîmer en la forçant, ayant peur de détruire son contenu. Alors ils étaient allés voir un serrurier réputé pour faire les boulots les plus difficiles pour pas cher, puis, pas de nouvelles. C'est chez ce serrurier qu'on se rendait.

L'immeuble était crade, et le quartier pauvre. Genre d'endroit qu'Ed et moi on adorait pour établir nos repères, habituellement. Pas qu'on soit des sangsues à pauvreté, mais ces gens-là ils posaient pas de questions et les loyers étaient jamais chers, alors voilà. On a attaché le poignet de Patrick au volant et on est entré à l'intérieur du bâtiment.

Pour commencer, il y avait un courant d'air comme j'en avais jamais senti auparavant et des enfants qui gueulaient comme des attardés dans la cour arrière. Ça a pris une bonne minute et demie pour convaincre Ed de pas aller se foutre la tête là-dedans et en égorger un pour faire un exemple. C'est que, Ed, c'est pas ce que j'appellerais un éducateur. Je suis pas du genre à poser beaucoup de questions sur le passé des gens, mais, Ed, dans son passé, je suspecte qu'il y a beaucoup de taloches et quelques gros mots. On a pris l'escalier parce que l'ascenseur avait pas l'air bien, et aussi, j'avais un peu peur des ascenseurs depuis la dernière fois.

- « Tu te souviens, Ed, la dernière fois qu'on a pris l'ascenseur?

- Si je m'en souviens? Merde, une chasse à l'homme d'une semaine à courir après le plus gros et le plus méchant des haltérophiles et, merde, on arrive du spa avec juste une serviette autour du cul, on prend l'ascenseur et qui est-ce qui est pas avec nous en train de se retenir pour pas chier la moitié des stéroïdes qu'il s'injecte? Notre bonhomme! Merde, je fais encore des cauchemars à propos de sa bite minuscule.

- Ouais, sacré petite bite, une chance qu'on a pensé à voler les bobines des caméras de sécurité de l'ascenseur, hein? On s'était tous retrouvés tout nus pas mal vite, hein? C'était pas beau à voir.

- Héhé, ça ouais, Harry, ça ouais, une chance que personne n'est jamais tombé là-dessus... Mais, euh, pourquoi tu parles de ça, maintenant? Tu voulais écouter la cassette, grosse pédale? Voir mon petit cul se trémousser?

- Ah ce que t'es con, Ed, ah ce que t'es con. Je t'ai déjà dit que j'aimais pas ça, tes blagues homophobes.

- Je déconne, merde, calme-toi. Après ce coup-là j'te payerai un gigolo bien membré, sodomite. »

J'ai poussé Ed contre le mur, il m'a poussé en retour et j'ai défoncé le plâtre et la dame qui était à l'intérieur a eu aucune réaction, assise devant son téléviseur et on s'est poussés vraiment rapidement parce qu'on pensait qu'elle était peut-être morte.

On a frappé à la porte de notre serrurier et la porte s'est ouverte toute seule. La serrure avait été arrachée et la porte défoncée et ça prouvait la pertinence du proverbe « Cordonnier mal chaussé ». Pas d'équivalent pour les serruriers, on a cherché. Le plus proche, ce serait : « Serrurier avec une serrure merdique » mais la poésie fonctionne moins.

On est entrés à l'intérieur, le canon de nos armes en premier. Il y avait personne, mais il y avait des traces de combat. Un fusil à pompe assez vieillot qui traînait sur le sol et quelques chaises par terre, ça trompait pas : on s'était battus ici. On a fouillé un peu. Pas qu'il y ait grand-chose à fouiller de toute façon. L'appartement, c'était trois pièces. Un salon, dans lequel on était. Une cuisine, où il y avait un trépied avec plein de fils qui en pendaient, aucune idée de ce que ça pouvait être. Et une chambre, qui ressemblait à un atelier, avec une table et des clés à la pelletée, dessus, toutes sortes de clés. Des petites, des grandes, des brunes, des dorées et des grises. Ed en a pris une poignée pour les mettre dans sa poche gauche, et une autre poignée pour la poche droite, histoire d'équilibrer la balance de son corps. Quand je lui ai demandé ce qu'il foutait, il m'a marmonné que si on ratait ce coup-là, on pourrait au moins essayer de cambrioler une ou deux maisons. Sur ce tas de clés, il y en avait bien une qui devait ouvrir la foutue caverne d'Ali Baba. (ou une maison de vieux riche, c'est plutôt équivalent)

J'ai haussé les épaules. Pourquoi essayer une clé et échouer quatre-vingt dix-neuf fois sur cent quand tu peux prendre une barre à clou et réussir à tout coup?

On a bien trouvé une boîte emplies de journaux intimes, dans la chambre-atelier, mais il y avait rien à faire avec ça. Le dernier était daté du mois passé et ça parlait que de bruit, de sexe et de Louis XVI, et les points pour finir les phrases c'était juste une option pour le mec,

alors vous pouvez bien croire qu'Ed et moi, on a pas tenu le coup plus que quelques minutes à lire ce charabia. La piste était froide.

Sauf qu'on a entendu remuer dans la cuisine, alors on a dégainé nos armes à nouveau et on s'est doucement faufilé jusque là. Le cul bien remonté dans les airs, la tête enfouie dans le congélateur, il y avait une fille, pas très grosse, avec une jupe comme il s'en fait que dans les cauchemars d'un père de famille, qui fouillait pour trouver de la nourriture. Ed et moi on s'est regardés et on a chuchoté.

« Tu penses que c'est qui, elle? »

- Peut-être que Pat (Ed, il était comme ça, il connaissait quelqu'un depuis pas une heure qu'il lui avait déjà donné un surnom) nous a mené en bateau depuis le début, avec son histoire de serrurier et de boîte imaginaire. P't'être qu'il essaie juste de gagner du temps et que c'est de la foutaise, son truc de serrurier.

- Pourquoi il ferait ça? Peut-être qu'on s'est trompé d'appartement? C'est peut-être son logis à elle? Ou la copine du serrurier? Toi tu veux juste foutre une raclée à Patrick parce qu'il a taché le siège arrière, merde, Ed, à la fin.

- Elle te fait pas penser à quelqu'un, Harry? Moi elle me fait penser à quelqu'un.

- Alors là, je sais pas comment elle peut te faire penser à quelqu'un quand tout ce que tu vois c'est son cul.

- Ah ouais, je viens de mettre le doigt dessus, elle me fait penser à toi. »

Ed a ricané comme l'enfoiré qu'il était et la fille s'est retournée en criant aigu. Le voisin d'à côté s'est mis à gueuler lui aussi, un bébé a commencé à pleurer à l'étage et, au palier d'en dessous, ça cognait du balai à trois endroits différents. À ma droite, Ed jouait à « qui est-ce qui crie FERME TA GUEULE » le plus fort et dans ma tête, il y avait un marteau-piqueur. La situation s'est résorbée quand je suis allé faire couler un peu d'eau froide dans une casserole et que j'ai fait prendre une douche forcée à la fille. Elle a arrêté de hurler sec, avec les doigts raides et la bouche ouverte comme si on venait de lui pincer le cul.

Petit à petit, tout le monde dans cet immeuble de criards a arrêté de faire du bruit et on a pu avoir une conversation un peu civilisée avec notre fouineuse de frigo.

On a appris qu'elle s'appelait Amanda, qu'elle habitait au-dessus et qu'elle était descendue parce qu'elle pensait que son voisin du dessous était revenu à la maison. Quand elle a vu qu'il n'y avait personne, elle décidé de piquer des pizzas congelées à son voisin. Et vivement la fraternité entre voisins. Elle nous a confirmé que ça faisait presque cinq jours qu'il avait disparu et, du même souffle, elle nous a supplié de pas la dénoncer à la police et nous a offert une pipe à quinze dollars. Ed et moi on a poliment refusé parce qu'on était pas certain qu'elle soit légale, la fille, puis on l'a renvoyée chez elle avec vingt dollars pour s'acheter un peu de pizza pour elle-même, histoire de garnir ses os un tout petit peu, c'était maladif, son truc.

On est redescendu à la voiture et on a libéré Patrick, qui disait habiter pas très loin de là. Quand on lui a offert de le reconduire, il a pas voulu, et quand Ed a insisté parce qu'il voulait montrer qu'il était sincère, que ça lui aurait pas dérangé, Patrick est parti en courant sans demander son reste. On a haussé les épaules. Faudrait qu'on attende que le serrurier revienne chez lui, chose qui pourrait prendre un peu de temps.

« Alors, on fait quoi? »

Après discussion, on a convenu que c'était peut-être mieux de laisser tomber cette piste-là pour l'instant, avant de trop l'approfondir pour rien. Y'avait rien qui nous empêchait d'y revenir dans quelques jours. Pour l'instant, c'était trop instable, comme piste. Et je voulais vraiment approfondir notre autre indice, avant toute chose. On avait une bonne cinquantaine de photos de la petite du gardien de sécurité du musée. Ça valait bien le coup d'essayer de la retracer. On avait retracé une boîte orange jusqu'ici, et Philippe, le père de la mignonne, il chassait les boîtes orange. Alors on avait pas mal de chances qu'il soit dans le coin lui aussi.

« Ta logique est vraiment merdique, Harry.

- Ta gueule, Ed. Toi la dernière fois que t'as essayé de penser plus qu'une minute, ça a fait kracher l'économie pendant une semaine.

- MAIS J'ÉTAIS CERTAIN QUE C'ÉTAIT UN BON INVESTISSEMENT, BORDEL DE MERDE, VA CHIER. »

Pour se calmer, Ed est allé faire un tour et il a fini par payer une sucette à chacun des gamins qui criait dans la cour pour leur faire fermer la gueule et avoir la paix pendant qu'il se calmait. Il avait peut-être pas de diplôme, le bougre, mais il était à ça de pouvoir être considéré comme un travailleur social tellement il savait s'y prendre avec les petits enfants démunis.

XVII – LA PETITE JEANNE

Je me réveille, j'ai la bouche pâteuse et les yeux qui cherchent quelque chose à quoi s'accrocher. Je ne me souviens pas m'être endormie, mais personne ne s'en souvient jamais, n'est-ce pas? Je me souviens des arbres qui disparaissaient un à un, qui s'effritaient et devenaient de plus en plus petits, de plus en plus maigres, comme autant d'histoires qui se perdent dans la poussière. Et de la poussière, il y en avait de plus en plus. De la poussière rouge et du vent, partout. Je me souviens d'avoir roulé très longtemps, avec Papa. Il était silencieux, Papa, comme d'habitude. Il ne disait pas un mot. À peine un regard furtif dans le rétroviseur, de temps en temps, mais moi je ne bougeais pas de mon siège, à l'arrière. Moi, je regardais dehors. Je me souviens du moment précis où je me suis dit, voilà, c'est sûrement le dernier arbre que je vais voir. Il était seul, il était sec. J'aurais voulu le prendre et les mettre ailleurs, avec les autres.

Puis je me suis demandé ce qu'il faisait là. Les arbres poussent près des autres arbres. Papa m'a déjà expliqué comment ça fonctionnait. Les graines tombaient à quelques mètres des branches et un autre arbre poussait. C'est comme ça qu'il y avait des forêts et non des arbres placés aléatoirement sur la planète. Mais celui-là était véritablement seul. À plusieurs minutes (nous avions tellement roulé que je ne savais plus reconnaître l'espace, seulement le temps) de n'importe quel autre arbre. Cet arbre-là, c'était un pionnier. Et comme tous les pionniers, il souffrait.

Nous allions vers le sud. C'est ce que Papa avait dit. Il l'avait dit une fois. C'est comme ça, avec Papa. Il faut bien écouter, sinon on manque l'essentiel, qu'il ne répètera jamais. Il ne répète pas beaucoup, Papa. Il dit, une fois, puis les mots s'évaporent. Il n'aime pas beaucoup parler depuis que maman est morte, Papa. C'est ainsi.

C'était le désert partout. Il n'y a rien de plus ennuyant qu'un désert, sauf dans les livres. Quand je regardais les images de désert, dans les livres de Papa, comme dans son atlas, qui est nommé en l'honneur d'Atlas qui porte la Terre, quand je regardais ces images-là, ça me fascinait. Tant d'espace vide. J'aimais surtout les rochers en pierre rouge qui

trônaient sur l'horizon comme autant de monarques solitaires. Un monarque, c'est un beau mot pour un roi ou un papillon.

Mais maintenant que j'y étais, dans le désert, je ne sais pas pourquoi, ça m'ennuyait profondément. Pas comme la colère que j'avais ressentie à cause des nuages, non. Juste un profond ennui. C'est que, les quinze premières minutes, on est émerveillé, et ensuite, ça passe. C'est beaucoup de sable, beaucoup de ciel et beaucoup de soleil. Quand je suis sortie faire pipi dans une station d'essence, Papa est sorti de la voiture et a discuté avec un homme très bronzé. Je n'ai pas écouté ce qu'ils disaient.

Alors voilà. Entre ça et la dixième voiture rouge que j'ai comptée et mon dernier arbre, entre l'envie de pipi et la route sinueuse que Papa parcourait à grande vitesse, je ne sais pas trop quand je me suis endormie. C'est comme ça, le sommeil. C'est plus sournois qu'un espion, le marchand de sable, surtout dans son propre royaume de sable. Tu te crois en sécurité, mais tu ne l'es pas. Suffit de fermer les yeux une seule fois et c'est terminé, tu as perdu. Papa m'a déjà dit que les humains passaient environ le tiers de leur vie à dormir. Pas surprenant qu'il soit bon pour attaquer sans être connu, le marchand, quand il a tant d'expérience.

Je frotte mes yeux un peu, ils n'ont pas encore éclairci tout ce qui m'entoure, et mes rêves, en quittant mon esprit, ont jeté un mince brouillard sur tous les objets de la réalité. Papa n'est plus dans le siège avant du conducteur, et la voiture ne roule plus. Je détache ma ceinture et sors. Il fait chaud et sec, j'ai les lèvres comme le désert, la tête comme ces dunes qui vacillent au loin et du sable dans mes souliers.

Devant moi, il y a un camion blanc. Les portières en sont ouvertes. Nulle part je ne vois de route, seulement un vent, une haleine chaude sur mon cou, qui me réchauffe. Je frissonne. Ce n'est pas parce que j'ai froid. C'est parce que je n'entends plus que le vent et que je suis seule. Je m'approche du camion. Il est blanc, gris, sale. Comme s'il avait été abandonné ici depuis longtemps. À l'intérieur il y a du sable sur les sièges, il y a du sable sur les banquettes arrières, dans le coffre à gants qui est ouvert, il y a des papiers qui en tombent, du coffre à gants, des vêtements éparpillés, sur les sièges, des sacs éventrés sur le plancher.

Je refais le chemin jusqu'à la voiture et, pour la première fois de ma vie, je me sens lourde comme tous ces enfants gras qui se dandinent les fesses devant moi, au musée, avec leurs doigts larges comme dix saucissons et leurs joues rouges, toute cette viande sur leur corps, je la ressens alors que mes pieds s'enfoncent dans le sable profond, à chaque pas, je secoue la tête et tente de bondir sans succès. C'est terrible, la lourdeur. Si jamais dans ma vie je devais être pesante, que mes membres devaient être ankylosées (ça veut dire lourd avec un K en plein milieu et trop de lettres) au point de ne plus pouvoir danser ou gambader, alors je préférerais disparaître tout d'un coup, en espérant que l'esprit ne soit pas régi par les mêmes lois que le corps, la gravité, mon pire ennemi.

J'aperçois finalement Papa, au loin, l'oreille au sol. Je m'approche. Il est en pleine conversation avec une énorme dalle de pierre, ce qui n'est pas très logique en soi, mais je ne questionne jamais ce que Papa fait puisque c'est Papa. Je remarque qu'il a enlevé son chandail, probablement parce qu'il avait chaud comme moi qui ne peux enlever ma robe puisque ce n'est pas convenable pour une fille. Mais je remarque aussi que sa peau est marquée de larges traits noirs, comme de la peinture. Partout dans son dos, un labyrinthe d'encre. Les lignes tournent rond et tournent carré. Avec mes yeux j'essaie de trouver une entrée ou une sortie, mais je n'arrive à cerner que des dizaines de cul-de-sac. Pire, il ne renferme aucun Minotaure. À quoi bon parler de labyrinthe si on ne parle pas de minotaures? C'est ça, le problème avec les choses. Les gens oublient pourquoi ils les ont inventées en premier lieu.

Papa se retourne lorsqu'il se rend compte de ma présence derrière lui, comme il se rend tout le temps compte de moi, au musée, même si je me fonds parfaitement dans la masse de gens qui se promènent, sans rien voir ni de moi, ni de l'art. Papa, lorsqu'il se met à jouer à me trouver, gagne tout le temps.

Il met un genou au sol et me demande de m'éloigner pendant qu'une voix caverneuse lui affirme qu'elle a pris position et qu'elle est prête. Moi, je suis captivée par le visage de Papa, qui s'agence parfaitement avec son dos, plein de symboles, de maquillage et de noir, comme de la suie. Je m'éloigne en jetant des coups d'œil à ce visage comme celui des indigènes dans les livres du deuxième rayon de la bibliothèque. Je ne suis pas tout à fait certaine d'être en accord avec ce nouveau visage. Mais je hausse les épaules. Je ne poserai

pas de question. Je suis une bonne petite Jeanne, et j'ai appris avec le temps et l'aide de Papa que les questions ne permettent pas toujours d'obtenir une réponse.

Papa se penche au-dessus de la dalle de pierre et l'agrippe, toute la musculature de Papa, celle qu'il utilise pour me lever dans ses bras ou pour immobiliser les bandits, au musée, toute cette musculature se tend et il force, mon Papa, comme les meilleurs hommes le font, comme monsieur Pierre lorsqu'il a des grosses boîtes dans les bras. La dalle bouge un peu, dans un crissement qui rappelle les ongles sur un tableau, comme la seule année où je suis allée à l'école et qu'un petit garçon aux doigts de fille s'amusait toujours à le faire. Papa se tape les mains une sur l'autre pour en enlever le sable et la poussière. La dalle a bougé. Une tête apparaît dans l'espace qui a été créé, suivie d'un corps presque nu et je détourne le regard, un peu gênée. L'homme, qui est à présent debout devant Papa, est mince et grand. Ses doigts sont longs et osseux, et ils serrent une boule bizarre, comme la boule de cristal d'une voyante, mais sans cristal, en terre cuite comme les vases anciens du musée.

Mais ce que je vois, c'est que cette boule devient vite la source de l'envenimement des relations entre Papa et l'homme, et si aucun des deux ne crie, tout leur corps m'indique qu'ils n'ont pas besoin de hausser le ton pour devenir méchant l'un envers l'autre. Le torse de Papa se bombe et, d'un doigt, il pointe gravement l'objet que l'autre tient dans ses mains, ses yeux sont horriblement fixes, il parle d'une voix douce, mais dure et il serre les dents, Papa, visiblement contrarié. L'autre, l'homme, se courbe sur lui-même, mais même penché ainsi, il domine Papa d'au moins une tête, c'est un géant construit avec des allumettes, il protège l'objet qu'il tient et il secoue la tête, il ne dit pas grand-chose, il ne fait que répéter, non, non, non, non, non, toujours non, en secouant la tête, mais il ne parle pas fort. Il me fait penser à un chat dont les poils se hérissent pour lui donner plus de volume.

Papa en a assez, il bouge les mains rapidement pour voler l'objet brun à l'autre. Le grand mince se recule, il est agile, il bondit dans le trou que recouvrait la dalle de pierre il y a quelques secondes et Papa saute à sa suite. Papa est un renard, et les renards peuvent égorger les moutons, déjouer les loups, amadouer les humains sans problèmes, mais je n'ai jamais connu d'histoire où un renard se frottait à un chat, alors je ne sais trop à quoi m'attendre. Je m'approche de la dalle. Papa sort à reculons, l'homme sort à sa suite, il a un second objet, dans les mains. Je ferme les yeux, à la recherche d'une pensée, d'une émission de télé, arrêt

sur image, c'est une arme à feu, qu'il a dans les mains, un objet qui fait POW comme les enfants qui jouent aux cow-boy et aux indiens, dans le musée, tournant autour d'une Vénus oubliée et mimant la mort lorsqu'il s'attrapent en criant POW, puis ils se relèvent et continuent, se courent après, tournent autour de leurs parents et crient POW, ils tombent à nouveau, parfois ils voudraient jouer avec moi, courir avec moi, bondir avec moi, m'encercler dans un coin et crier POW, mais ce son me fait terriblement peur, depuis toujours, et je ne tomberai pas au ralenti comme eux, m'agrippant la poitrine. Je ne veux pas jouer à ce jeu.

L'homme pointe la machine à crier POW sur Papa et moi-même je crie, je hurle, j'espère pouvoir enterrer le vent. Papa fixe l'homme, l'homme me regarde, moi j'ai les yeux fermés, mais je peux tout sentir. Je crie. Les adultes réfléchissent, les adultes pensent, les adultes prennent des décisions. Moi, je ne suis qu'une enfant, je suis encore petite, les enfants pleurent ou crient, il faut choisir son camp. Moi je crie. J'ouvre les yeux. C'est moi que l'homme pointe avec son arme, il hurle, lui aussi, il me dit, dans de très mauvais mots, d'arrêter de crier, d'arrêter de faire du bruit, il me crie de faire cesser les décibels, il pleure presque, il crie silence, silence, silence, silence, comme il disait non, non, non, il y a à peine une minute, de manière compulsive, comme un enfant en colère. Je ferme les yeux et me tais en espérant que son prochain mot ne soit pas celui que je crains, POW. Mais rien ne se produit. J'entrouvre un œil.

L'homme me pointe toujours moi, avec son arme, mais Papa est désormais fixe. Il ne bouge ni un œil, ni un sourcil, ni les narines. Il est immobile comme la plus immobile des statues, immobile comme le plus serein des arbres peint sur une toile du seizième siècle. L'homme me pointe et ne dit rien, il recule jusqu'au camion blanc que j'ai visité un peu plus tôt. Il se retourne pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, ferme toutes les portes, sauf celle du conducteur. Il hurle quelque chose que je ne comprends pas, à Papa, et celui-ci sourit en secouant la tête. Il lève une main dans les airs en signe de paix et fouille dans la poche de son pantalon, sortant un trousseau de clés qu'il lance à l'homme. Pour un moment seulement, le vent se tait et nous trois qui sommes présents pouvons entendre l'air se fragmenter pour laisser passer les quelques clés reliées par un anneau et le bruit étouffé de leur contact avec le sol. L'homme se penche, ramasse les clés, monte dans le camion et part.

Papa, lui, secoue la tête, attend quelques secondes et vient me voir. Il se penche. Est-ce que je vais bien? Je l'enlace, c'est tout ce que je peux faire. Il m'embrasse sur la joue. Depuis que maman est partie, il ne l'a fait que quelques fois. Trois, peut-être. Je sens mes pieds qui quittent le sol et je m'accroche. Je ferme les yeux. Il me dépose sur le sol, un peu plus loin, mais je préfère rester debout pour ne pas avoir plein de sable qui pique dans ma culotte. Papa descend à l'intérieur du trou où était coincé l'homme. Il avance lentement, et j'entends chacun de ses pas avec beaucoup de précision, parce que le vent est resté couché, probablement fatigué à force de souffler. C'est un répit apprécié que de ne plus être harcelée par tout ce sable qui vole et pince le visage.

Je crois percevoir une plainte, à l'intérieur de la caverne. Parce que ce n'est pas autre chose qu'une caverne, cet endroit souterrain. Puis un cri, aigu, de femme. J'entends la voix de Papa. Il pose des questions. La voix qui lui répond n'est plus qu'une plainte. Je n'écoute pas. Je sens le sommeil monter vers moi. À l'intérieur de la caverne, un craquement retentit et me fait frémir.

J'ai les yeux qui ferment tout seuls. Ce doit être le marchand de sable qui me joue des tours, encore. Normal, je suis chez lui, et nous sommes les seuls humains à des kilomètres à la ronde. Nous sommes des proies faciles.

Le marchand de sable est une drôle d'histoire, quand j'y pense. Je n'ai jamais compris pourquoi quelqu'un s'endormirait parce qu'on lui jette du sable au visage. C'est plutôt maintenant que la tempête de sable s'est calmée que je m'endors.

Le sens des histoires et parfois difficile à trouver.

XVIII – LE SERRURIER

Journal VII – Entrée 1

Mon artefact est gris comme l'écorce d'un arbre gris.

Je suis de retour et j'ai assez voyagé avec cette boule sur le siège du passager, j'ai passé assez de temps à ses côtés pour savoir que j'ai changé, que la puissance entachée de je ne sais quel sort m'a affecté, j'ai passé assez de temps à rouler, les yeux immenses, les yeux fatigués, le corps malade et tremblant pour savoir que je suis affecté, que quelque chose en moi a changé. Quelque chose en moi n'est plus pareil. Je ne sais pas quoi. J'ai de la difficulté à penser, je crois. Pas certain.

Je suis rentré chez moi pour trouver mon appartement défoncé par des voyous. La porte avait été forcée. Le réfrigérateur était vide. Des fruits pourris sur le sol. Ma table renversée. Il me manquait la moitié de mes clés. Je me suis assis dans mon fauteuil. J'ai déposé l'artefact sur la table. Les yeux immenses.

Quelles étaient les chances qu'un homme, qu'une créature, qu'un être humain, que n'importe quoi, un djinn ou un génie du désert vienne me sortir de mon tombeau? Aucune. Voilà les chances. Aucune. Mais c'est arrivé. Mon sauveur avait le corps peint de la tête jusqu'aux pieds, je n'avais pas réussi à voir son visage sous tout le maquillage, il m'avait dit exactement quoi faire, exactement comment me placer et j'avais peur d'avoir dérangé le gardien du temple. Les yeux immenses.

Un être mythique, voilà, d'un mythe inconnu, était venu jusqu'à moi pour me sortir de mon trou parce que j'étais vivant et je me souviens avoir eu peur de ce gardien zélé qui n'avait d'yeux que pour mon artefact, que pour ma trouvaille, ma découverte silencieuse, celle qui m'a fasciné pendant ces quelques jours, quelques semaines, je ne sais pas. Le temps qui passe à l'abri de la lumière du jour et de la lune laisse les esprits bien indifférents.

IL NE VEUT PAS SORTIR.

Il n'avait d'yeux que pour mon artefact et alors que je lui parlais, que je lui demandais qui il était, que j'essayais de le remercier pour son aide, ses deux yeux, ils ne

regardaient que mes mains qui serraient mon bien et en l'espace d'une seconde il tentait de me l'arracher des mains.

Mais je suis rapide, je suis retourné dans mon trou, quitte à y mourir avec l'artefact dans les mains. Puis j'ai vu l'arme à feu que la femme empalée avait échappée. Elle n'a pas bronché lorsque je l'ai prise. Le gardien était là, à côté.

Je ne suis pas un meurtrier.

Il n'a pas semblé être ému plus qu'il ne le fallait par mon arme alors je l'ai pointée vers lui pour lui prouver mon sérieux, il a reculé et nous sommes sortis. J'ai entendu un cri d'enfant. Sur ma gauche. J'ai regardé. Le vent du désert s'était estompé. Le cri déchirait mes tympan qui réclamaient un retour au silence souterrain. Une petite fille blanche, poussiéreuse, la robe jaunie par le sable. Mais ses yeux bleus. Ses yeux bleus hurlaient plus fort que ses cordes vocales. J'ai pointé l'arme vers elle et le gardien s'est immobilisé. C'était une gardienne, elle aussi, je le savais. Le rire lui appartenait-elle? C'était elle, la véritable maîtresse du temple. Je le savais parce que son gardien s'était immobilisé quand j'avais pointé la petite.

J'ai bien voulu appuyer sur la gâchette.

Ce cri ne me quitte plus.

Mais malgré toutes ces années à poser des mines, malgré mes expériences dans les banques, Ludomir, comme tu te moquerais de moi, je ne suis pas un meurtrier de petite fille, de gardien enchanté, je ne suis pas quelqu'un qui tue, non. Alors tout ce que j'ai pu faire c'est lui dire de se taire, à cette jeune fille sale aux yeux bleus perçants, tout ce que j'ai pu lui répéter, c'est de respecter le silence, de faire le silence, d'arrêter de crier mais l'écho de sa voix hantait et hante toujours ma tête et mes oreilles et mon cerveau comme un ver strident et IL NE VEUT PAS SORTIR.

Retour à la case départ. Le bruit de la ville est fade en comparaison. Ce cri ne me quitte plus. Le chant des sirènes n'était pas aussi horrible que ce cri-là.

Je n'étais pas en sécurité. Ils ont enlevé ma voisine pour la torturer et lui faire dire où j'étais.

J'ai voulu appuyer sur la gâchette, mais chacun de mes efforts me faisait reculer d'un pas, puis d'un autre, et encore, jusqu'à ce que je sois de retour au camion, toutes les portes étaient ouvertes. Mécaniquement, je les ai fermées. La petite avait arrêté de crier et c'est moi qui ai hurlé, comme si la situation ne permettait aucun autre registre que le fortissimo, j'ai hurlé à celui devant moi de me rendre mes clés.

Puis, je me suis retrouvé ici, je pense, avec l'artefact, dans un appartement souillé et brisé. Pas sécuritaire. Je n'étais pas en sécurité. Je n'avais pas même le goût d'aller au bordel, pas le goût de partir d'ici, pas le goût de sexe, pas le goût de silence non plus, l'artefact est posé sur la table devant moi et je l'épie lorsqu'il ne projette pas ses ondes vers moi. Parce qu'il projette des ondes, je le sens, depuis qu'il est sur la table, l'atmosphère lourde et austère du temple qui tente de me pénétrer, je la sens, tout le silence souterrain de la terre autour de moi qui agit en bouclier contre les sons de la ville.

Je n'avais pas entendu ma voisine depuis mon arrivée, ni son bébé et je me disais que quelque chose clochait, peut-être qu'elle avait déménagé, peut-être qu'elle était partie, peut-être que les gens qui avaient saccagé mon appartement avaient été déçus de ne pas m'y trouver, alors ils étaient montés à l'étage. Avaient violé ma voisine. L'avaient enlevée. L'avaient emmenée ailleurs pour la torturer et la tuer.

Non, non, rien de tout ça. C'est l'artefact. Mon imagination. Trop fertile. L'artefact déséquilibre quelque chose en moi. Quelque chose veut sortir de là pour entrer en moi. Quelque chose me pousse et je n'arrive plus à écrire droit.

Ma voisine était descendue me voir, elle n'avait pas frappé à la porte, avait simplement ouvert, ma serrure provisoire n'était visiblement pas réussie, j'étais déconcentré, pas tout à fait là, incapable de bien réussir une seule serrure, moi, serrurier génial qui ouvrais la porte des temples, déjouais les serrures à secret anciennes.

La femme a gémi, je le sais, quand j'ai pris le pistolet qui était tombé à côté d'elle. Elle était livide et j'ai pris le pistolet.

Je crois que c'est a voisine. Devant moi. Dans son peignoir. Dans ses yeux, plutôt que la hargne habituelle, que la peur d'être battue, plutôt que cet épuisement de vivre, il n'y a que du mou, des yeux hagards, peut-être est-elle droguée, là, dans l'embrasure de ma porte, elle pourrait l'être, ce ne sont pas des morsures animales sur ses bras, les ecchymoses ne se sont pas emparées de sa peau à la suite d'une chute, ma voisine du dessus est une junkie, prostituée, un déchet et elle se tient là comme un déchet, son corps désarticulé est un miracle triste et c'est la providence des gens malheureux qui l'anime.

Elle s'avance.

La petite fille crie, les yeux immenses du gardien et les siens. Quelque chose clochait.

Vers moi.

Ses petits yeux fatigués me regardent, habituellement, lorsque ma voisine quitte son bébé pendant plus d'une minute, il se met à hurler et à crier, mais je n'entends rien, les bruits de la ville, je ne les entends plus mais je ne peux appeler ce que j'expérimente un silence tant j'entends quelque chose, comme un bruit de fond sourd, un silence plein, quelque chose comme ce que doivent entendre les enfants sur le point de naître, ma voisine me fixe de son regard et a enlacé ses bras autour de mon cou comme deux serpents exsangues et je n'ai pas fermé pas les yeux lorsqu'elle m'a embrassé et elle non plus, nous sommes ainsi dans mon appartement debout au milieu seuls avec le silence, les yeux ouverts.

J'ai peur qu'elle soit là pour l'artefact.

Et le courant d'air. Froid. L'échine qui frissonne. Aucune chaleur ne provenant de son corps. Aucune chaleur ne provenant du mien, mais ma voisine est là devant moi et elle suce ma langue avec ses dents et son haleine fétide et je hausse les épaules en tombant sur le sol avec elle.

J'ai hurlé au gardien de me lancer les clés elles sont tombées sur le sol avec elle.

C'était terminé et ma voisine ne partait pas, elle restait, indifférente et dans un silence malaisé, assise sur une chaise à contempler l'artefact sans détourner le regard, la bouche un peu ouverte, je n'avais jamais remarqué à quel point elle respirait par la bouche, et fort, ses

cheveux en bataille et un sein sorti de sa chemise et je me suis gratté le torse après avoir mis un chandail propre et quelque chose clochait, quelque chose clochait depuis le début, je suis sorti de l'appartement et alors qu'habituellement les télévisions crachaient leurs inepties je n'entendais que de vagues murmures comme si tout le monde avait compris d'un seul coup qu'il ne servait à rien d'entendre l'annonceur vous crier dans les oreilles car ça ne vous rendait pas plus intelligent. Je suis allé à l'étage du dessus, directement à la porte de la chambre de ma voisine. Elle était entrouverte.

Je suis entré et c'était comme mon propre appartement, avec le matelas sur le sol et les divers meubles par terre, mais ce qui avait attiré mon attention en premier lieu c'était le berceau, habituellement occupé par un bébé braillard, qui était vide, et nulle part je ne voyais l'enfant qui avait rendu impossible tant de nuits par le passé et j'ai ouvert les garde-robe comme s'il avait pu s'y trouver et j'ai regardé sous le lit comme s'il avait pu y ramper mais rien, je suis demeuré assis sur le matelas renversé pendant quelques secondes à regarder autour de moi et à comprendre. J'ai pris la peine de refermer la porte derrière moi et je suis redescendu jusqu'à mon étage.

Sur la route j'ai vu un arbre très seul au milieu du désert je m'y suis arrêtée pour uriner l'arbre était très gris. Mes pensées vont et viennent depuis.

Devant la porte de mon appartement se tenait un autre de mes voisins, celui qui cogne souvent dans sa propre porte ou sur le plancher des autres ou sur le sien, lorsque c'est trop bruyant, celui qui porte toujours la même camisole blanche, il s'est retourné vers moi et m'a suivi du regard sans rien dire alors que je me suis approché de lui avec l'intention d'entrer à l'intérieur de mon appartement, chose que j'ai faite, puis il m'a suivi et s'est assis à la table, en face de ma voisine, sans rien dire et je me suis demandé s'ils étaient au courant de quelque chose que je ne savais pas. L'arbre était gris.

Ma voisine a parlé, c'était une des premières fois que j'entendais sa voix autrement que dans un cri de douleur ou un hurlement de rage, elle m'a dit de l'ouvrir, je me suis approché d'elle, elle m'a répété de l'ouvrir et j'ai bien compris qu'elle voulait parler de l'artefact, l'homme à la camisole ne disait rien, ma voisine n'a pas répété lorsque je lui ai redemandé une troisième fois. Elle souriait bêtement.

J'ai regardé l'artefact.

Mon artéfact.

Les yeux immenses.

XIX – ED ET HARRY

J'avais aucune foutue idée de comment on allait retrouver la piste de la petite et de son père, qui n'étaient que deux personnes pas très grandes, dans une ville qui compte pas mal d'habitants (je sais pas combien, je suis nul en géographie). Je savais même pas si c'était plausible qu'ils soient encore dans le coin. Peut-être que c'était eux qui avaient kidnappé le serrurier pour lui faire dire où se trouvait la boîte orange... ou peut-être que les trois étaient dans le coup depuis le début et qu'on tournait en rond pendant qu'ils se la coulaient douce avec l'argent qu'ils avaient fait en vendant leurs boîtes oranges au plus gros acheteur. Ou peut-être que le serrurier avait buté la petite et son père quand ils étaient venus fouiner chez lui? Ou vice-versa! On savait pas, on pataugeait dans le noir².

C'est Ed qui a inauguré le bal du remue-méninge en suggérant qu'on fasse le tour des rues autour de l'appartement du serrurier et qu'on pose quelques questions en brandissant la photo de la petite.

On a bien essayé, mais c'était Ed qui était le moins endurant, dans ce type d'histoires. La recherche sur le terrain, c'était vraiment pas son truc, et c'est qu'on donnait pas notre place, côté recherche sur le terrain, depuis ce matin. On avait ratissé en long et en large trois quartiers au complet, en voiture, à pied, à montrer les photos, on les montrait aux femmes, aux hommes, aux enfants, et tout ce qu'ils nous disaient, c'est non, j'ai pas vu, désolé, connais pas. Il y a un gars qui nous a demandé combien on demandait, mais Ed lui a pris ses couilles dans sa grosse main et il a serré bien fort pour lui faire comprendre qu'on n'était pas des salauds de revendeurs d'enfants. Ed, c'est pas un grand parleur, hein? C'est un homme d'action.

² En fait, pas vraiment, on n'est pas con, on a lu le livre, on sait comment ça se termine. Il meurt à la fin. HA! J'veus ai eu, hein? Sans blague, personne crève, alors allez pas voir à la fin. Ou allez-y, mais le livre se termine sûrement sur une connerie pour s'assurer que les nigauds qui commencent par la fin voient pas la finale. Merde, faut vraiment être idiot pour commencer par la fin. De toute façon, la fin, la fin, on s'en fout de la fin. Ma mère m'a toujours dit que c'était le voyage qui comptait, pas la destination, et personne ici va manquer de respect à ma mère, c'est clair? Merci.

« Merde, Harry. Je m'emmerde plus profondément que la fois où il a fallu qu'on retrouve ce foutu pigeon qui s'était perdu à New York City, New York, hein? On s'était emmerdé, cette fois-là, pas vrai? Il s'appelait comment, le pigeon, déjà?

- Rocco. En l'honneur d'une star du porno ou quelque chose. Faut vraiment être con pour décider que, dans la vie, ton animal de compagnie ça va être un foutu pigeon. Les pigeons, on s'en fout. Tu sais c'est quoi la grosseur du cerveau d'un pigeon?

- Non.

- C'est gros comme ça. »

Et là j'ai fait « ça » avec ma main, et Ed a bien vu que c'était pas très très gros.

« Ouais, en tout cas. Je sais pas s'il s'est rendu compte qu'on lui a refilé un pigeon avec un peu de teinture, mais je sais qu'on s'est payé un joli voyage à Las Vegas, Nevada, avec tout ce pognon, hein? Tu t'en souviens, de Las Vegas, Nevada, hein? La fille avec le maillot doré. Oh merde, oh merde, c'est le plus près que t'as été de baiser quelque chose de jeune et nouveau depuis que tu t'es masturbé avec le réseau sans-fil de l'auberge à Rouen, Normandie.

- Merde, Ed, pourquoi est-ce qu'à chaque fois que tu dis le nom d'une ville, faut que tu l'accompagnes du nom de l'état, de la province ou du département dans lequel elle se trouve? »

Ed a haussé les épaules et il a marmonné quelque chose à propos de sa précision légendaire, puis il a accosté un monsieur en complet cravate avec la photo de la petite et le monsieur lui a donné vint cinq sous qu'Ed a empochés en remerciant le gars pour sa générosité. Puis il a fait une pause assez longue durant laquelle il s'est demandé ce qu'il était en train de faire, déjà. Lorsqu'il l'a réalisé, et seulement lorsqu'il l'a réalisé, il s'est remis en marche. C'est qu'il était distrait, Ed, du type dissipé. De temps en temps, il me jetait des coups d'œil et je savais que j'en n'avais plus pour longtemps avant qu'il ne me pète un plomb et qu'il se mette à insister pour aller aux danseuses, aux putes ou au bordel.

On a continué comme ça pendant quelques minutes, jusqu'à temps que je tombe sur une petite grosse en imperméable rouge (elle avait l'air d'une grosse pomme rouge) qui pleurait en serrant son cartable contre sa poitrine molle. J'ai même pas essayé de lui montrer la photo, parce qu'elle avait sûrement d'autres soucis sur la conscience, mais Ed, qui semblait s'être réconcilié avec les femmes dodues de ce monde, s'est précipité vers elle comme un foutu chevalier à l'époque de l'amour courtois pour lui offrir un mouchoir et une épaule sur laquelle brailler.

« Ça va pas, ma jolie? qu'il a commencé par dire avec son demi-sourire de pervers qui aime les bourrelets, qu'est-ce qu'il y a, poussin? (Ouais, Ed, il était très animalier dans ses surnoms amoureux.) C'est pas joli, toutes ces larmes (et toute cette morve, qu'il aurait pu ajouter, merde, la fille, c'était de la sauce aux cornichons qu'elle avait partout dans le visage) et t'es une belle fille... Ouais, ouais, allez, montre-moi un sourire. Ah, ouais, ouais, c'est ça. »

C'était probablement la technique de drague la plus paternaliste que j'avais entendue sortir de la bouche d'Ed, mais, bon, la fille souriait un peu et faisait des trucs de fille qui fait sa coquine, genre replacer une mèche de cheveux et rougir. Ed s'est retourné pour me demander si c'était pas vrai qu'elle était beaucoup plus jolie avec un sourire. Moi, à sa place à elle, je l'aurais giflé, mais bon. Y'a des gens qui aiment ça, se faire raconter des salades. C'est vrai qu'elle était pas mal, avec de superbes yeux, mais j'ai haussé les épaules.

« T'occupe pas de lui, ma poule, il préfère les hommes. »

Je sais pas ce qu'Ed a dit, mais ça a déclenché un nouveau raz-de-marée de larmes chez la fille et un déversement supplémentaire de wasabi sous ses narines. Je me suis retourné parce que j'avais l'estomac sensible pendant que mon partenaire demandait à son interlocutrice, entre deux reniflements, ce qui clochait. Il se trouve qu'elle était puéricultrice, elle s'occupait des enfants, c'est comme ça que ça s'appelle, une puéricultrice. Ouais, je sais, c'est laid, moi quand on me dit puéricultrice je vois une centaine d'enfants dans une ruche qui chient du miel en pleurant, mais c'est pas moi qui a inventé la langue française, je fais qu'appliquer les choses. Je rapporte ici les paroles de la puéricultrice entrecoupées de soubresauts et de sanglots parce que j'ai aucune idée de comment exprimer ça dans un

dialogue, en fait j'hésite à écrire « sniff » pour chaque sanglot, mais je trouve que ça représente rien, sniff, tu dis pas sniff quand tu renifles, tu fais un son indescriptible de mucus et autres trucs, quelque chose de dégueulasse mais d'universel... enfin. C'était sa première journée aujourd'hui et les enfants sont des monstres, des monstres, qu'elle disait. Ils l'ont insultée, ils lui ont tiré les cheveux, une petite fille a même déchiré en deux la photo de son copain militaire mort au combat le mois dernier.

À ce moment-là, Ed et moi on a eu un flash génial, mais pas le même. Ed, lui, il bandait parce qu'il était spécialisé en veuves et femmes éplorées de toutes sortes. Il trouvait toujours le bon mot pour finir sous l'édredon de la fille. Moi, mon flash génial, c'était que ça pourrait être une bonne idée de faire le tour des garderies ou de l'office de protection de la jeunesse du coin. Peut-être qu'ils auraient quelque chose à nous dire à propos d'un homme louche qui se promène partout avec sa fille et qui couche au motel. J'ai sorti ma photo de la petite et je l'ai montré à l'éducatrice. Troisième regain de vie des larmes et des sanglots.

Ed m'a jeté un regard mauvais, du style : imbécile t'es en train de faire foirer toutes mes chances de coucher avec elle avec ta photo à la con. Notre grosse pomme rouge à la larme facile m'a arraché la photo des mains avant de la déchirer, de la piétiner et de cracher dessus. Je pense qu'on avait une nouvelle piste.

« Vous connaissez cette petite? qu'elle a fait.

- Euh...

- VOUS CONNAISSEZ CETTE PETITE?? » qu'elle a insisté.

Ed et moi on s'est regardés pour coordonner notre réponse. On avait une bonne complicité, alors juste avec notre regard on a décidé que c'était moi qui parlerait.

Lui / moi : Ouais on la connaît / non on la connaît pas vraiment.

Elle : Quoi?

Lui / moi : On la connaît pas / on est de la famille.

Elle : Vous êtes qui?

Lui / moi : On est policiers. / C'est son oncle et moi aussi.

Là on s'est jetés un autre regard de concertation.

Moi / lui : On fait une enquête / On est ses oncles mais on n'est pas gais.

Elle : (elle s'est remise à pleurer)

Moi / lui : Où travaillez-vous ? / Lui il est peut-être un peu gai.

J'ai frappé Ed sur l'épaule, il s'est mis à rire et la fille a fini par nous dire où elle travaillait. C'était pas très loin d'ici, peut-être dix minutes en voiture. Son cartable, qu'elle avait lâché seulement pour déchirer notre photo de la fillette, c'était un cartable rempli de dossiers sur les jeunes dont elle s'occupait. C'est presque avec soulagement qu'elle a arraché une page avec ses gros doigts et qu'elle l'a tendue à Ed avant de s'en aller en braillant fort et lourd dans les oreilles de la ville entière. On a lu le truc sommairement (c'est-à-dire pas du tout, c'est ça que ça veut dire, sommairement : pas du tout) et on a filé vers la voiture pour se rendre à la garderie. La piste était encore chaude, fallait pas la laisser partir.

« Va vraiment falloir qu'on retravailler notre langage corporel, Ed, que j'ai dit pendant que je conduisais.

- Qu'est-ce que tu veux dire, Harry ?

- Tout à l'heure, j'étais certain que tu m'avais dit que tu me laissais parler.

- Ah non, Harry. J'ai fait un clignement d'œil et une main paume ouverte. Ça, c'est entendu que ça veut dire que c'est moi qui prends les devants.

- Non, ça veut dire que tu entre en premier dans une pièce hostile et que je te couvre.

- C'est ça, c'est moi qui rentre en premier, donc c'est moi qui parle.

- On peut pas avoir le même signe pour deux trucs différents, merde, ça fonctionne pas comme ça. Un signe, une signification, c'est comme ça que ça doit être si on veut se comprendre.

- C'est pas vrai.
- Comment ça, c'est pas vrai ?
- Prends outre.
- Quoi, outre ?
- Outre, c'est plein de choses. C'est un objet dans lequel tu mets de l'eau pour boire, c'est aussi une préposition qui veut dire « sans compter » ou « en plus de » et c'est également un mammifère marin carnivore.
- Mais merde, de quoi tu parles ?
- Qu'un signe peut avoir plusieurs significations. Comme le mot outre.
- T'es vraiment con, Ed.
- Ouais, c'est ça, t'as rien à dire.
- Et c'est pas une outre, l'animal marin, c'est une loutre, avec un L. Loutre. Abruti.
- Va chier, Harry. Va chier. »

XX – LE SERRURIER

Journal VIII, entrée I

Ma voisine me harcelait.

C'était bien les seules fois qu'elle me parlait, que n'importe qui me parlait. Nous étions plusieurs dans la pièce à regarder la boule brune qui trônait au milieu de la table et personne n'osait y toucher, mais les gens retenaient leur respiration, je le voyais dans leurs yeux et dans leurs corps fixes, à chaque fois que je m'approchais un peu de l'artefact et c'est là que, inévitablement, ma voisine se levait, elle me regardait et recommençait à me harceler.

J'ai mal au crâne.

Ouvre l'artefact. Ouvre l'artefact. Obsédée. Elle était complètement obsédée. Plus personne ici ne se lavait. Ça puait. Les gens se levaient pour aller aux toilettes. Mais sans plus. Obsédés, tous, par l'artefact.

Pourquoi ma voisine voulait-elle tant que je l'ouvre?

Mon artefact. Ma décision. L'ouvrir, ce n'était pas ça qui était difficile. Non. Pas difficile du tout. Un petit trou. De la grosseur de la clé qu'il y avait dans la petite boîte orange.

Je la prends, parfois, et l'examine de tous les angles possibles. Y a-t-il quelque chose qu'elle me cache encore? Petite boîte orange, qu'as-tu à me dire? Elle me nargue. Elle reste silencieuse. Elle qui, avant, me parlait tout le temps.

Ce sont les services sociaux qui ont pris le bébé de ma voisine.

J'ai bien essayé de prendre des médicaments, essayé de dormir, essayé de prendre l'air, rien n'y fait. J'ai mal au crâne. Je sens l'artefact m'envoyer comme des ondes. Petite boule brune. Encore tachée du sang de l'homme qui l'a déplacée de son socle. L'artefact est dangereux. Je ne sais pas comment. Mais il l'est. Ça, c'est certain. Il me comprime le

cerveau. Il veut être ouvert. Il sait que je peux l'ouvrir. Ma voisine aussi. Mes voisins, de temps en temps, essaient de me convaincre. L'artefact, c'est moi.

Ma voisine a caché tous mes journaux, j'ai été obligé de prendre celui-ci, vierge. Je la vois m'épier alors que j'écris. Son raisonnement ne manque pas de logique. Moins il écrit dans le journal, plus il a de chances d'ouvrir l'artefact.

Une journée entière est passée et, avec la constance d'une horloge dérégulée, dont les aiguilles prendraient de la vitesse à chaque tic, à chaque tac, constamment, de plus en plus rapide, ma voisine me demandait d'ouvrir l'artefact et ma migraine s'accroissait, mes yeux faisaient mal, mes os vibraient, je tremblais.

J'ai ouvert la petite boîte orange en riant.

Elle a crié ne prenez pas mon bébé et est venue ici elle a tout brisé mais je n'y étais pas elle a pleuré elle a pleuré elle avait mal.

J'ai pris la clé et je l'ai insérée à l'intérieur de l'artefact.

Ma voisine retenait son souffle. Mes voisins retenaient leur souffle. Ils ne bougeaient plus. La clé rentrait parfaitement à l'intérieur de l'artefact. J'ai tourné la clé. La clé a vibré à l'intérieur de l'artefact. L'artefact a craqué. Une faille en plein milieu qui en faisait le tour. L'artefact s'est fissuré devant nos yeux à tous, laissant filtrer une lumière blanche. L'artefact s'est morcelé. Par réflexe, nous avons reculé, un peu, tous, ne pouvant détacher nos yeux du spectacle. Les fissures couraient sur la surface brune de la boule et se rejoignaient les unes les autres, séparant l'objet en de minuscules pièces comme un casse-tête d'un million de pièces. J'avais retiré la clé et la tenait dans mes mains. L'artefact illuminait déjà la pièce lorsque, d'un seul coup, tous les morceaux ont volé en éclat, révélant à nos yeux un éclair insupportable.

La forme dansante est apparue à nouveau.

Laquelle ?

Je ne sais pas si j'ai fermé les yeux ou s'ils se sont éteints tout seuls.

Le bébé aussi pleurait mais il pleurait tout le temps ils l'ont mis dans un panier il pleurait sa mère hurlait puis elle est venue ici.

J'ai entendu ce rire de femme qui me hantait depuis la boîte orange.

Elle a tout brisé.

J'ai essayé d'ouvrir les yeux, mais j'en étais incapable.

Je ne sais pas s'ils étaient fermés.

C'est toi, Jeanne?

J'ai entendu le rire de femme et, au loin, dans la blancheur, je suis persuadé d'avoir vu une forme bouger. C'est flou. Dans ma tête aussi.

C'était blanc, à l'intérieur de mes yeux.

Et ce rire.

La voix de femme est réapparue. Elle m'a demandé mon nom, je lui ai répondu. Elle m'a demandé qui j'étais, je lui ai dit que j'étais serrurier. Elle m'a demandé ce que je voulais. Je n'ai pas eu à réfléchir.

Je lui ai dit que je voulais le silence.

C'est moi la mère de Jeanne.

J'ai vu quelqu'un danser dans le blanc de mes yeux.

Elle s'est mise à rire et a acquiescé.

Les services sociaux, c'était deux femmes, deux grosses femmes, elle les détestait, ce sont des salopes, elles sont grosses, grosses, grosses poules.

Petit à petit, la lumière blanche s'est estompée, comme si elle quittait l'intérieur de ma tête, se décollait tout doucement de ma rétine pour retourner hanter le monde réel, où mon

petit appartement était maintenant illuminé par une étoile flottante, l'artefact, suspendu au-dessus de la table, dans l'air, lévitant tranquillement alors qu'il nous éblouissait tous.

Je frissonnais de plaisir. Je vais vider ta tête. Tu vas le devenir toi aussi.

Ma voisine et mes voisins étaient assis, autour, comme des enfants autour de la maîtresse d'école, la bouche ouverte, les yeux vides, tout était amorti comme des sons sous l'eau, attendant une histoire, mais il n'y avait pas d'histoire, personne ne racontait, il n'y avait qu'un silence durable.

Grosses poules, disait ma voisine.

Ma migraine n'était pas partie. Son bébé oui. Le monde est juste.

Ramenez-moi Jeanne.

C'était comme si, un à un, l'artefact arrachait en moi des lambeaux de bruit et de chair. Chaque morceau qui partait me faisait mal, comme un coup en plein milieu des yeux, puis je pouvais respirer. Le travail était méticuleux. J'entendais les choses, autour de moi, mais un voile se jetait progressivement sur tout. Mes oreilles étaient en voie de devenir un organe inutile.

Elle a entendu son bébé pleurer et les marches, les bottes et la terre, dans les marches, la porte se fermer et le bébé disparaître.

J'ai essayé de fermer les yeux. Cette fois ils étaient bien fermés. Cependant, tout dans ma tête était blanc, comme si la lumière, même si elle se heurtait à la barrière de mes paupières, pénétrait mon intérieur par les pores de ma peau, mes narines et ma bouche ouverte. Quand je fermais les yeux ainsi, je voyais cette forme danser, au loin, mais je n'entendais pas le rire.

On a frappé à ma porte. J'ai entendu l'écho du poing qui cogne, mais sans plus. J'écoutais le rire de la femme qui, parfois, se transformait en paroles.

J'ai ouvert. Ils sont tous allés rejoindre les autres, assis autour de ma table à fixer la lumière. Il y avait beaucoup de monde. On ne peut séparer une femme de son enfant, n'est-ce pas?

Je suis allé m'asseoir, moi aussi, à ma table, et j'ai fermé les yeux.

Parfois en détresse. Où est-elle ?

Les services sociaux avaient de grosses bottes pleines de terre, ils ont sali, sali, partout dans l'appartement, ils ont pris mon bébé.

Un homme m'a dit de fermer les yeux.

Ouvre les yeux, me disait-elle. Ouvre les yeux et regarde-moi, la lumière. Regarde-moi. Laisse-moi travailler.

J'ai ouvert les yeux et j'ai regardé à l'intérieur de la lumière, moi aussi. Mon mal de tête disparaissait tranquillement. La blancheur devenait supportable, presque, si je détournais les yeux quelques secondes à chaque minute, ajoutant un mot ou deux à mon journal.

J'écoutais le rire de la femme qui, parfois, se transformait en paroles. Elle me parlait, doucement, de sublime, de lumière, de silence.

Ma voisine s'est tue, finalement.

Un par un, il faut travailler un par un, tu seras le dernier.

Et moi j'étais assis, je l'écoutais parler, patiemment, de toutes les choses qui l'intéressaient, de toutes les choses qu'elle voulait, en attendant qu'elle ne vide ma tête pour de bon.

Il est là, disait-elle, où est-elle?

XXI – LA PETITE JEANNE

Papa me racontait souvent des histoires, c'est la seule chose qui n'ait pas véritablement changé depuis le départ de maman, qui elle-même m'en racontait beaucoup. Les histoires de maman parlaient de sublime alors que toutes les histoires de Papa avaient une morale ou parlaient de morale. Selon lui, une histoire sans morale était une histoire ratée. Il disait qu'il fallait savoir tirer des leçons de chaque chose qui nous arrive. Moi, j'étais d'accord avec Papa, mais parfois j'espérais entendre une histoire où il n'y aurait pas de morale, pour voir ce que ça me ferait. Depuis la mort de maman, je n'en ai plus jamais entendue. Le petit garçon meurt dans d'atroces souffrances, les jambes arrachées, parce qu'il a trop crié au loup. Icare tombe du ciel parce qu'il a été trop ambitieux en voulant s'approcher du soleil. Les cochons perdent leurs maisons parce qu'ils ont été trop paresseux et trop lâches. Les enfants sont gros parce qu'ils mangent trop. Les peintures ne sont pas sublimes parce que leur créateur n'y a pas investi son âme, le résultat est fade.

Rien n'arrive pour rien, me disait souvent Papa. Les actions ont des conséquences sur la vie et sur l'âme des gens. Il me disait, tu dois vivre une bonne vie et ton paradis te sera donné. Il disait, vis ta vie comme une bonne petite fille, écoute ton Papa, ne fais pas le mal et ton paradis te sera donné.

Un jour que j'avais fait un mauvais coup, Papa m'a amené dans sa chambre et avait décroché l'horloge du mur, l'horloge qui faisait tic tac, avec les pendules qui se balançaient gravement à chaque seconde. Elle fonctionnait bien. Il l'a posée sur la table, face vers le sol, et a ouvert une petite porte sur la surface de bois qui donnait accès au mécanisme de l'horloge. Il m'a expliqué que c'était ça, l'âme humaine, les petites rondelles aux dents fines qui s'emboîtaient les unes dans les autres. L'âme humaine fonctionnait parfaitement, sans qu'on ait à y toucher. Mais pour fonctionner, elle devait être pure.

Papa est allé chercher une petite poche, dans sa chambre, et l'a déposée sur la table également. À l'intérieur, il y avait du sable. Papa m'a demandé d'en prendre quelques grains et de les laisser tomber dans le mécanisme de l'horloge, puis nous avons tout refermé et posé l'horloge sur le mur à nouveau.

Moi, j'ai continué ma vie de petite fille, à suivre Papa au musée, à épousseter les vases, à danser au clair de lune, je ne me posais pas de questions. Papa me disait que l'âme était comme le mécanisme de l'horloge, mais il ne fallait que le moindre petit vice, que la moindre petite faute, pour que l'âme se dérègle et dégénère. L'horloge s'est arrêtée au bout de deux semaines.

Quand nous l'avons ouverte, Papa et moi, nous avons vu que les grains de sable s'étaient accumulés et qu'ils avaient bloqué le bon fonctionnement du temps et de l'âme. Un petit coup de bonbonne à air qui fait PSHOUI et tout était réglé. Nous avons réajusté l'heure et replacé l'horloge sur le mur.

La morale, c'était que ça ne prenait pas grand-chose pour causer du tort à l'âme. Ça ne prenait pas grand-chose pour faire dérailler l'intérieur de l'humain parce qu'il était exactement comme l'intérieur de l'horloge, fragile. Maintenant, une petite faute, comme un petit grain de sable, c'était facile à expier (c'était un mot équivalent au PSHOUI de la bonbonne d'air, ça nettoyait, en gros, expier), mais si on ajoutait du sable, et encore du sable et qu'on ne nettoyait pas l'âme, alors on s'arrêtait pour de bon.

Je repensais au garçon dans le ventre du loup, à Icare et son corps éclaté dans la mer, je repensais aux cochons qui avaient failli être dévorés, et je me disais que c'était ça. Trop de sable et tu disparaissais à la fin de l'histoire.

Alors Papa me disait d'expier. Il fallait que je lui dise les mauvaises choses que j'avais faites et que je m'excuse, à lui et à Jésus. Ensuite, je devais aller dans ma chambre et y réfléchir beaucoup, et quand je sentais que j'avais assez réfléchi, je pouvais aller jouer dans le musée. Souvent, je réfléchissais deux tours d'horloges. Puis je finissais ma réflexion par une photo avec un appareil qu'une dame avait perdu. Je prenais ma propre photo, malgré l'interdiction de Papa, et je regardais le résultat sur l'écran. C'est que j'avais une phobie que mon âme soit comme celle sur les pellicules, verte, brune, blanche, horrible. Mais, sur l'écran, elle ne l'était pas. Ce n'était que moi, la petite Jeanne, en vrai, avec des couleurs normales comme une âme normale. C'était à cause de l'expiation que mes photos n'étaient pas déformées.

Puis je me suis mise à penser. À réfléchir. Même si Papa me disait qu'il n'était pas bon de trop réfléchir. Pas tout de suite. J'étais une enfant. Je devais lui laisser la réflexion à lui, Papa. Plus tard, quand il ne serait plus là ou quand je m'en irais, je pourrais réfléchir. Mais moi, je ne voulais jamais quitter Papa et j'espérais qu'il ne fasse pas comme maman.

Mais je me suis tout de même mise à penser. Je réfléchissais aux histoires qui avaient des morales, aux grains de sable, à l'horloge, à l'âme et à maman. Si maman était partie si tôt dans ma vie, alors que les autres enfants du musée venaient pour la plupart avec leur maman, alors il n'était pas idiot de penser que la chose normale, c'était d'avoir une maman alors que moi je n'en avais pas. J'ai un peu oublié tout ça, avec le temps, parce que je ne voulais pas y penser, parce que je ne voulais pas arriver à des conclusions que je n'aimais pas. Arriver à des conclusions, c'était pour les adultes. Moi, j'étais une enfant, je le suis encore. Je dois jouer, voilà tout. Jouer, m'amuser, et comprendre ce qu'est le sublime et m'en approcher. J'ai encore un peu de difficulté avec ça. Pour l'instant, le sublime, c'est ce qui est léger. Papa semble être d'accord avec ça, même s'il me dit souvent que c'est beaucoup plus.

Mais depuis que nous sommes partis en voyage, que nous avons quitté le musée, j'ai recommencé à réfléchir à ces choses, à maman. Dans mon histoire personnelle ou dans celle de Papa, maman qui devient morte, tout d'un coup, alors qu'elle demeure vivante dans l'histoire des autres, qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que c'est notre leçon à nous? Et si ce l'est, qu'est-ce que moi ou Papa avons fait pour que ça arrive? Parce que si rien n'arrive pour rien, alors voilà, pourquoi est-ce que ça nous est arrivé? Il doit y avoir quelque chose. Il doit toujours y avoir quelque chose, c'est ce que mon Papa m'a enseigné et je l'ai toujours cru. Mais mon Papa m'a abandonnée.

Au début, je pensais que ce serait temporaire, comme quand il partait et que Monsieur Pierre venait me dire bonne nuit ou que Balourd venait faire des rondes dans la chambre pour voir si tout allait bien. Je n'ai jamais été séparée de mon Papa si longtemps depuis que maman n'est plus là et j'essaie, aussi fort que je peux, en fermant les yeux et en me le répétant dans ma tête, de ne pas penser à la raison qui a poussé Papa à m'abandonner. Je me répète qu'il n'y a pas de raison, qu'il va revenir, qu'il ne m'a pas oubliée, que mon Papa ne m'a pas oubliée, qu'il n'y a pas de raison. Mais j'en suis incapable.

Je sais pourquoi Papa m'a abandonnée, je le sais. Je n'ai pas été une assez bonne petite fille, je n'ai pas été assez pour Papa et ça devait arriver, je le savais, dès que nous sommes partis en voyage à la recherche de quelque chose dont Papa n'a jamais voulu parler, mais je sais ce que c'est, je sais pourquoi il est parti, je sais pourquoi il m'a abandonnée, je sais pourquoi je ne le reverrai plus, Papa. C'est parce que le sublime a pris toute la place. Avant, c'était maman, moi et le sublime. Maman est partie et c'est devenu moi et le sublime. J'avais peur, mais je me disais que Papa était plein d'amour pour moi, sa petite fille. Mais le sublime a pris la place. Je hais le sublime.

C'est à cause du sublime que maman est partie, j'en suis persuadée. Papa a toujours plus aimé le sublime que moi ou maman. C'était la seule chose pour laquelle il vivait, et maintenant il m'a abandonnée pour le sublime et je ne le reverrai plus.

Peut-être que je commence à pleurer, parce que je sens des larmes sur mes joues, mais je ne peux pas dire avec certitude qu'elles ne sont pas là depuis le début, mes larmes. Papa est parti et, maintenant, je suis toute seule.

C'est que je suis un renard. Je ne peux pas le changer, je suis la fille de mon Papa et mon Papa est un renard alors je ne peux faire autrement, j'en suis un aussi. Peut-être que si maman avait été un cygne, j'aurais pu en être un et avoir de grandes ailes et un bec long et raffiné, mais Papa disait toujours que l'on devient ce que l'on est à force d'observer et moi, ce que j'ai observé le plus, dans ma vie, c'est un renard rusé alors j'en suis un. Papa le savait quand il m'a abandonnée ici. Peut-être que c'était sa façon de s'excuser, en me laissant dans un poulailler, avec plein de poules lourdes, lentes, grasses, idiotes à dévorer. Ce que j'ai fait n'était pas bien, je le sais. Mais mon Papa m'a abandonnée à cause du sublime alors que moi, je n'avais rien fait pour mériter qu'il ne m'abandonne. Je n'ai pas mérité cette leçon. Je n'ai pas été ambitieuse comme Icare, je n'ai pas été paresseuse comme les cochons, le n'ai pas dévoré des jeunes hommes et des jeunes femmes comme le Minotaure, je n'ai pas mangé mes enfants comme Saturne, je n'ai pas trahi Jésus comme Judas, je n'ai pas crié au loup comme le garçon, je n'ai pas croqué dans la pomme comme Ève, je n'ai rien fait et je suis punie parce que je n'ai rien fait.

Papa m'avait déjà raconté l'histoire d'un homme accusé sans raison qui, pour ne pas devenir fou, s'était accusé d'un crime inventé pour ne pas avoir à faire face à un châtiment sans crime pour lequel se repentir. On l'a égorgé. Moi je ne veux pas être punie pour quelque chose que je n'ai pas fait. J'ai regardé autour de moi, les grosses dames, les enfants, toute cette garderie avait peur de moi. Je me sentais bien seule mais, au moins, je n'étais plus coupable d'un crime que je n'avais pas commis.

Une grosse dame entre dans la pièce. Dans ce monde de poules, les grosses dames sont partout. Papa m'avait déjà dit que la Terre penchait un peu d'un côté, comme la tour de Pise. Je ne serais pas surprise qu'elle penche de ce côté-ci, avec toutes ces grosses dames qui lui marchent dessus. Elle est venue directement jusqu'à moi. J'ai laissé tomber la poupée sans yeux que je tenais dans mes mains pour aller à sa rencontre. Mon cœur s'est arrêté comme celui de Pierre après le passage des loups, et la phrase que je n'attendais plus est sortie de la bouche pâteuse de la grosse dame : un homme était là pour moi.

XXII – ED ET HARRY

J'étais dans le corridor à sourire aux petites dames qui passaient avec des bambins tenant une corde jaune et je feuilletais le document depuis cinq minutes, déjà, en attendant qu'Ed sorte des foutues toilettes.

« Merde, Ed, c'est la Colombie en entier que t'es en train de renifler, là-dedans ? »

- Ta gueule, Harry, je saisis le moment. »

J'ai marmonné un peu, mais bon, c'était dans les habitudes d'Ed de s'envoyer une ligne de coke dès qu'un coup commençait à débloquer. Il disait que ça aidait sa concentration, que ça lui permettait de voir clair, de pouvoir parer les coups à l'avance, il disait, en gros, que ça le rendait surhumain. En réalité, il était juste beaucoup plus nerveux que d'habitude, avec tous ses tics de vieux drogué qui décuplaient. J'aimais pas vraiment ça, qu'il renifle de la coke ainsi, Ed, mais on peut pas changer les gens si rapidement. Quand je l'ai connu, c'était pour possession et trafic, en taule. Là, il est plus ou moins propre, mais de temps en temps il replonge, l'espace d'une ligne, dans le « bon vieux temps ».

« Ça dit quoi, au juste, les documents sur la petite ? qu'il a dit de derrière la porte des toilettes. Il s'intéressait pas vraiment au dossier, il voulait juste gagner du temps pour profiter au maximum de l'effet. Pourquoi elle est encore ici et pas dans une maison de transition pour enfants ou je sais pas trop quoi, comment ils appellent ça les prisons pour les biches dans son genre ? »

En gros, la petite, elle avait péti un plomb solide quand son père l'avait laissée dans une maternelle à la journée sans respecter le principe de la journée. Ça faisait déjà trois jours qu'elle était là et, à son âge, trois jours, c'est une éternité, alors en plein milieu de la deuxième journée, quand les gardiennes commençaient à s'inquiéter de jamais la voir partir, elle a enfermé un petit gars dehors dans le cabanon pendant un après-midi alors que c'est pas la saison la plus chaude (hypothermie et pneumonie), elle a poussé une petite fille dans les escaliers (bras cassé), forcé un autre petit à mettre les branches de ses lunettes dans une prise électrique (je sais pas comment s'appelle la blessure que ça cause) et elle a appelé les

urgences trois fois en disant qu'un éducateur l'avait touchée dans des endroits qui lui plaisaient pas nécessairement. Elle était menue, elle avait l'air d'une brebis, mais fallait pas se tromper, la petite, c'était une salope en devenir.

Alors voilà, les services de protection ont monté un dossier sur elle et ils ont demandé à la maternelle de la garder le temps qu'une place se libère dans un de leurs centres à eux, parce que, entre vous et moi, pour des services comme ça, les places, elles tombaient pas du ciel et elles coûtaient cher, alors c'était pas vrai qu'ils allaient payer plein prix pour une petite garce qui n'avait aucun dossier existant dans le pays et dont le père allait probablement rebondir, complètement pété, d'un moment à l'autre en s'excusant, car il avait des « choses à régler » (putes à baiser). C'était classique, comme histoire.

On était à ce foutu jardin d'enfants, en gros, pour venir prendre la petite et lui poser deux ou trois questions sur son père et la boîte orange. On aurait déjà été ailleurs n'eut été d'Ed qui prenait son FOUTU TEMPS DANS LES TOILETTES (je l'ai dit à voix haute, ça). Je suis entré, il était là, devant la toilette, les culottes baissées et je me suis retourné en mettant une main sur mes yeux.

« Merde, merde, merde, tu fous quoi, là, Ed?

- J'essaie de pisser, Harry, et ça fonctionne pas. Je suis plus capable de pisser. Tu penses que je peux en crever?

- Je pense que t'es un connard de premier niveau, Ed, que j'ai fait en lui insinuant de remonter ses culottes, ce qu'il a fait. Je me suis tourné vers lui. Merde, partenaire, on est dans une maternelle, y'a des enfants partout attachés comme des chiennes en laisse, des éducatrices grosses comme ta libido et toi, la seule chose que tu peux penser à faire au milieu de ce décor sans taches, c'est de faire une ligne et d'essayer de pisser alors qu'il faut qu'on retrouve notre petite psychopathe au plus vite?

- C'est vrai qu'elles sont jolies, hein, toutes ces éducatrices?

- Ah saloperie, allez, hop, on sort. On a du boulot. »

J'ai tiré Ed hors des toilettes. Il avait pas l'air bien, le pauvre. Les yeux rougis, les dents qui grincent, le nez qui renifle. On est retournés au comptoir d'accueil, là où il avait eu l'excellente idée de la ligne dans les toilettes d'une crèche pour enfants. C'était plus la même réceptionniste, mais un tout jeune homme qui devait pas avoir vingt ans. On lui a demandé, au gamin, s'il pouvait nous aider.

« On est là pour Jeanne.

- Nom de famille?

- Celui que tu veux, on s'en fout, merde, du nom de famille, des Jeanne, il doit pas y en avoir des millions, des Jeanne, ça fait combien de temps que t'as vu une fille de cet âge-là avec un nom comme ça, merde, Jeanne, tu me fais chier, tu trouves une Jeanne sur ta foutue liste et tu nous l'amènes, c'est notre fille et on veut la voir, qu'a dit Ed avec la diction claire, précise et tranchante comme une machette qu'il avait quand il était sous l'effet de la cocaïne.

- C'est votre fille, vraiment? qu'a répliqué le gars avec un sourire en coin.

- Ouais, c'est quoi, ça te pose problème que deux mecs s'enculent et qu'ils adoptent une petite fille et qu'ils lui donnent de l'amour, hein? C'est quoi, ça te met mal à l'aise par rapport à ta propre sexualité? Ça te coupe les couilles de voir deux hommes qui s'aiment? Tu veux que ce soit moi qui te les coupe, les couilles, p'tit gars? Hein? Que je les fasse cuire et que je les serve avec des asperges à un sans-abri? C'est ça que tu veux? »

Moment de silence tendu pendant lequel le jeune homme cherche un nom sur une feuille, tourne quelques pages, nous regarde et nous fait signe de le suivre. J'ai jeté un coup d'œil à Ed, Ed m'a pas regardé, il suivait le jeune du regard et se frottait le nez. J'ai haussé les épaules. Ed qui piquait des colères, c'était pas nécessairement beau à voir, mais ça faisait souvent avancer les choses. L'éducateur s'est retourné en nous disant qu'il fallait le dire, que c'est celle-là qu'on voulait prendre, qu'il y avait pas de problèmes si c'était celle-là qu'on voulait avoir. J'ai hoché la tête, Ed écoutait pas, et plus on avançait dans un des longs corridors, plus on entendait crier des enfants, et parfois même une éducatrice qui essayait de crier plus fort. On a entendu des coups de sifflets, aussi.

« Combien d'enfants tu penses qu'il peut y avoir, ici, Ed?

- Je sais pas, Harry, je peux pas compter ça. Toutes leurs voix... t'entends toutes leurs voix? Eh ben moi je les entends décuplées. T'avais raison, vieux, c'était pas une bonne idée cette ligne, qu'il a fait en clignant des yeux, c'est comme s'ils étaient tous dans ma tête, les petits monstres. Ah, merde. ARRÊTEZ DE GUEULER! »

J'ai haussé les épaules quand le jeune homme qu'on suivait nous a jeté un regard inquiet.

Apparemment, c'était vers la pièce la plus bruyante qu'on était en train de se rendre, et quand on a ouvert la porte, c'était le bordel comme j'en avais rarement vu dans ma vie. Des dizaines de garçons et des dizaines de fillettes qui criaient pendant que des adultes en manque total de contrôle sifflaient, criaient, ramassaient des mains, donnaient des fessées, s'agenouillaient pour parler à un qui pleurait, à un autre qui s'était fait frapper la joue par un camarade. Mais, au milieu de tout ça, il y avait surtout un énorme mec à la figure familière, la tête comme une vadrouille d'ébène et la peau comme le bison noir d'Amérique qui essayait d'attraper une toute petite fille qui s'est figée lorsqu'elle nous a aperçus, Ed et moi, avec ses yeux comme deux billes d'océan (c'est que je fais de la poésie, messieurs dames).

Le mastodonte s'est retourné vers nous en fronçant les sourcils.

- Qu'est-ce que vous faites-là, vous ? »

Alors, de tous les endroits où on pensait bien le retrouver, le gros monsieur Pierre, c'était bien le pire. Avant que j'aie le temps de répondre quelque chose de cliché comme « On pourrait bien te retourner la question, gros lard. », Ed avait déjà sauté à la gorge du tyrannosaure, notre éducateur guide avait foutu le camp et les enfants, devant ce spectacle de violence gratuite, avaient décidé d'imiter le seul modèle qu'ils devraient jamais imiter et ils se sautaient à la gorge les uns les autres.

Ed, coké, c'était une machine à tuer, fallait lui donner ça. Le même monsieur Pierre qui nous avait donné tant de mal la première fois essayait tant bien que mal de parer les coups qui venaient de la droite, de la gauche, dans le ventre, les genoux, les coups de tête dans le

nez aplati, merde, Ed était en train de lui filer la leçon de sa vie, penché sur sa proie comme un charognard affamé au-dessus d'un cadavre. Mais pendant ce temps, notre petite anarchiste en herbe s'était défaite d'une grosse dame avec le visage comme le bec d'une poule en lui plantant un crayon à mine dans le gras de la main et elle filait par la porte sans demander son reste. J'aurais bien voulu courir à sa suite, mais c'était sans compter sur les réflexes surhumains d'Ed qui bondissait à sa suite, la veine dans le cou plus grosse que la bite d'une star du porno et les yeux exorbités comme ces vedettes cinématographique de série B qu'on étrangle à répétition.

Ce qui me laissait le problème de monsieur Pierre qui se relevait avec difficulté. À voir la mine patibulaire qu'il affichait en s'essuyant le sang d'en dessous du nez, j'étais pas mal persuadé qu'il avait pas fini de faire joujou malgré la correction qu'Ed lui avait infligée. On a commencé à tourner en rond autour de la pièce, lui parce qu'il prenait bien son temps pour reprendre son souffle, moi parce que j'essayais de penser à un plan pour me sortir de ce pétrin. C'était pas vrai que j'allais me faire casser la gueule, et j'avais aucune chance de lui foutre une raclée à moi tout seul en attaque frontale, alors fallait que j'utilise mon seul avantage face aux autres ratés de ma race : fallait que je pense.

On était comme ça, à danser en silence pendant que des dizaines de morveux se foutaient des claques, se tiraient les oreilles et se mettaient les doigts dans les yeux, autour de nous, et que des éducatrices hurlaient et sifflaient et tapaient dans leurs mains et disaient des conneries comme : « JE VAIS COMPTER JUSQU'À TROIS POUR QUE TU ARRÊTES, JONATHAN » et Jonathan il écoutait pas alors elle recommençait. J'étais pas pédagogue, mais c'était contre-productif, comme méthode.

Le gros Pierre et moi, on était comme un matador et un taureau, sauf que j'avais ni foulard rouge, ni pantalons serrés taille haute et j'étais sur le point de me faire embrocher comme la dernière des chiffes molles.

Au premier mouvement de l'autre, je sors mon flingue et lui pointe dessus. Il arrête sec et ses lèvres découvrent un sourire ironique. Il ouvre la bouche et me parle avec son accent gros comme ses muscles.

« Alors, tu vas me descendre devant les enfants, comme ça, et les éclabousser de mon sang? Les pauvres petits, hein? »

J'ai secoué la tête. Merde, il avait raison, si je faisais ça on aurait plein de dommages collatéraux et Ed me tuerait de savoir que j'ai peut-être bousillé la vie de tout plein d'enfants en les aspergeant de jus de mammouth. Pendant que je réfléchissais à ça, le gros s'avavançait doucement. Je savais ce qu'il voulait faire. Entrer dans ma tête, me faire réfléchir en profiter pour me désarmer et me donner des coups avec la crosse de mon arme. Ça se passerait pas comme ça. J'ai pointé vers le haut et j'ai tiré un coup. Tout le monde s'est tu, quelques enfants se sont mis à pleurer, mais la plupart ont juste commencé à fixer mon arme comme si c'était un jouet avec les meilleurs effets sonores du marché.

« Hey, les morveux!? Vous le trouvez bien, mon fusil? »

Les sourcils de Pierre gagnaient doucement du rang dans la hiérarchie de son front et les enfants hochaient la tête violemment, bien sûr qu'ils le voulaient, mon fusil, c'est super, une arme comme ça.

« Il en fait, hein, du bruit? Bon. Alors écoutez-moi, petits résidus de vos mères, on va jouer à un jeu, d'accord? Le premier qui me fout ce mastodonte par terre et qui lui pète dans le visage gagne le droit de tirer les pigeons, dehors, avec ce monstre. Et le jeu commence... »

Les yeux de Pierre se sont écarquillés.

« Maintenant! »

Les enfants, c'est un peu con, hein? Ils veulent pas faire quelque chose, mais alors là ils veulent vraiment pas, ils chignent et rechignent, te crachent aux pieds, ils croisent les bras en criant bien fort NON! et ils tapent du pied, pas d'espoir de leur faire manger leur purée ou de leur faire faire le ménage, t'as qu'à leur dire que c'est un jeu, qu'ils doivent retrouver le trésor que t'as caché dans leur chambre, que c'est un petit avion qui s'apprête à entrer dans leur bouche, t'as qu'à leur dire qu'on joue pour qu'ils t'écoutent et t'obéissent. Suivant ce principe infaillible, tous les jeunes se sont précipités sur monsieur Pierre qui était beaucoup moins enclin à être brutal avec des enfants fragiles qu'avec moi.

Ils se jetaient sur lui, se pendaient à ses jambes quand il essayait d'avancer pour m'égorger, se pendaient à ses bras quand il essayait de m'attraper pour me casser en deux, se pendaient même à ses lobes d'oreilles avec les dents, mais ça il avait rien fait pour le mériter. J'ai reculé d'un pas et, prenant un élan digne de celui des lanceurs de baseball, j'ai asséné ma meilleure droite depuis longtemps en plein sur le nez de mon adversaire. Les enfants se sont écartés comme la mer Rouge devant ce Moïse de charbon et il est tombé comme un vieil arbre qu'on coupe pour faire de la place à un stationnement. J'ai jeté un dernier coup d'œil à la scène avant de partir : la plupart des enfants ainsi qu'une éducatrice morbidement obèse étaient en train de baisser leurs culottes et jouaient du coude pour se faire une place de choix et péter sur le visage du pauvre monument déchu. Même derrière la porte close et à quelques mètres déjà du lieu de la bagarre, j'ai pu entendre la flatulence la plus ténébreuse qu'il m'ait été jamais donné d'entendre dans ma vie, m'indiquant que c'était la grosse qui avait gagné le jeu.

J'ai pas pu m'empêcher. Je suis retourné voir et je peux vous jurer, sans que ce soit de la vantardise, que c'était une victoire par KO.

Pauvre gars.

XXIII – LA PETITE JEANNE

Papa dit toujours qu'il n'y a pas de hasard, pas de coïncidences. Il dit souvent que c'est le sublime qui est à l'œuvre. Papa ne veut pas croire à la chance, mais j'ai de la difficulté à concevoir que tout arrive toujours pour une raison, comme si tout était réglé d'avance. J'essaie de dérégler la machine, depuis quelques jours, et je crois réussir. Je suis devenue une méchante fille, une très méchante fille, qui mériterait d'être punie. Mais rien de tout ça. De grosses éducatrices, oui, mais pas de punition. Le sublime ne m'a pas quittée non plus, je me sens légère et mon âme n'essaie pas de s'échapper de mon petit corps. Je croyais avoir réussi à dérégler ma machine, mais, comme d'habitude, mon Papa a raison. Les choses que je fais entraînent des conséquences terribles. Les choses que les gens font entraînent toujours des conséquences, c'est comme ça. Pas de coïncidence, seulement des conséquences.

C'est à cela que je pense alors que je réalise que la personne qui est venue me chercher est le gros monsieur Pierre, avec son sourire dégoûtant et son haleine de café que je peux sentir chatouiller mes narines jusqu'ici, jusqu'à moi, en bas, tout près du cœur de la planète, mon nez à moi, alors que sa bouche à lui est plus près du soleil que les ailes fondues d'Icare. Il me fait allô, avec sa grosse main poilue et je ne lui réponds pas. C'est ma punition. Ma punition est finalement arrivée. Dans le sourire de toutes les femmes et des quelques hommes dans la pièce, je sais que monsieur Pierre est là pour moi. Je sais qu'ils ne l'empêcheront pas de m'attraper, de me ramener chez lui et de me manger.

Et si j'avais continué à t'obéir, Papa? Est-ce que c'est toi qui serais venu me chercher? Est-ce que j'ai véritablement échoué ton test?

Mais je n'ai pas le temps de me questionner, monsieur Pierre s'avance vers moi en se léchant les lèvres comme un primate ou un vampire qui veut faire disparaître le sang de sa bouche avant d'accueillir sa prochaine victime. J'enlève mes souliers et les lui lance au visage. Nu-pieds, je deviens une espionne. Je m'enlève du chemin alors qu'il veut se saisir de moi, mais une main potelée avec une verrue grosse comme la prune de mes yeux m'attrape le bras pendant que la porte de la pièce s'ouvre avec fracas.

Deux hommes font irruption dans la pièce. À ce moment précis, je sais que Papa a raison, qu'il ne peut y avoir de coïncidences si improbables. Tout est arrangé. Si j'avais été bonne, Papa aurait remplacé tous ces hommes. Je serais avec Papa. Je n'aurais jamais dû être méchante.

Les deux hommes sont les deux hyènes du musée, celles qui étaient venues chercher Papa et qui avaient fini par se battre avec monsieur Pierre. Je les reconnais immédiatement, avec leurs imperméables et leurs dents jaunes. Le plus petit des deux m'aperçoit du premier coup d'œil et plisse les yeux. Si je ne fais rien, il va venir me chercher. Le second, lui, c'est monsieur Pierre qu'il aperçoit en premier. Ses yeux sont exorbités et ses gestes sont ceux d'un cheval qui se cambre et s'apprête à bondir hors de l'enclos, dans les estrades, pour écraser une fillette ou un gentleman.

Au musée, nous avons une exposition permanente dédiée au cheval qui galope, avec photos, peintures, daguerréotypes et cinéma.

Et il bondit comme un cheval fou, le plus grand des deux hommes. En plein à la gorge de monsieur Pierre qu'il renverse comme une tour de Pise fatiguée. Il le renverse et le martèle de coups de poing, sur le nez, dans le visage, dans les côtes. Monsieur Pierre est un animal cornu, mais sans son élan, dans la surprise, il ne peut rien contre cet animal inquiétant qui lui saute dessus comme les loups sur le garçon, comme le renard sur la poule, comme celle qui me tient. J'agrippe un crayon qui traîne sur une table en plastique et le lui plante dans la peau, entre le pouce et l'index, avant de bondir vers la sortie et laisser cette armée de petits qui se battent comme les grands en criant, reniflant, pleurant. Personne ne peut plus m'attraper.

Je ne peux plus réfléchir.

Les premières éducatrices qui me croisent, je leur dis que nous jouons à cache-cache sur tout l'étage. Ce sont des idiotes, elles me croient et continuent leur ronde en tapant fort des pieds et en marquant chacun de leur pas d'un soupir qui, je l'espère, est un peu de leur âme qui s'échappe de leur corps sans finesse.

Un peu plus loin, un éducateur avec des boutons essaie de m'arrêter, mais je lui passe entre les jambes et le frappe là où Papa m'a toujours dit de frapper les monsieurs. Papa avait raison, l'homme ne se relève pas.

Je suis dehors, nu-pieds et j'ai froid. Je pars vers la droite. Les édifices projettent leurs ombres sur le sol et les gens que je croise ont des manteaux de la couleur de l'asphalte. Les femmes sont grandes et leur peau reluit. Certaines personnes se retournent sur mon passage, mais la plupart n'en font aucun cas. Cette ville est tellement différente de la campagne du musée.

Je tourne à droite encore, dans une allée, et me cache derrière une grosse boîte de métal, au moins deux fois grande comme moi, et je me fais la plus petite possible pour échapper à tous les regards.

Bien sûr, je suis cachée. Mais à quoi me sert-il d'être cachée alors que je n'ai aucune idée d'où se trouve mon Papa? Je suis seule, ça pue, j'ai enlevé mes souliers et j'ai froid aux pieds, j'ai causé du tort à beaucoup de gens, à la garderie, et l'air est à la pluie.

Je sens les larmes qui montent dans mes yeux parce que je ne sais pas si je reverrai Papa et mon lien le plus proche de lui demeure monsieur Pierre et je viens de m'enfuir de monsieur Pierre. Peut-être devrais-je retourner à la garderie et m'excuser? Non, non, Papa dit toujours qu'il faut assumer les décisions que l'on prend. Papa me l'a toujours dit. Lorsque je voulais faire quelque chose qui n'était pas une bonne idée, Papa me laissait le faire et, lorsque je me brûlais, que je tombais, que je me faisais mal ou que je faisais une erreur, il était là pour m'aider à me relever. Il me disait qu'il fallait prendre ses propres décisions, dans la vie. Il me disait qu'on était libre, mais que je pouvais compter sur lui pour m'aider après les mauvaises décisions.

Je sens les larmes monter dans mes yeux et peut-être couler sur mes joues car j'ai pris une série de mauvaises décisions, mais Papa n'est nulle part pour m'aider et c'est parce que je n'ai pas choisi les bonnes décisions que tout cela m'arrive. Tout est relié. Tout est de ma faute.

J'entends des pas résonner dans ma petite ruelle et je me blottis contre le métal froid, si seulement je pouvais me sublimer comme maman, à l'instant. Disparaître dans l'air et réapparaître ailleurs, avec elle. Mais la réalité n'est pas un conte, Jeanne.

Je regarde sous le conteneur et vois des souliers bruns s'approcher. C'est le temps où jamais de sauver ma peau. Je fonce dans l'autre direction. Mes pieds sont pleins de boue et, même si j'essaie de prendre mon envol, j'en suis incapable. Je cours, mais je sens toute la lourdeur du ciel orageux au-dessus de mes cheveux peser sur chacun de mes os et chacun des pores de ma peau. C'est le plus grand des deux hommes de tout à l'heure qui est à ma poursuite. Il me court après, mais garde une certaine distance entre nous deux. Il jette des coups d'oeil derrière lui. Il sourit d'un sourire que je n'aime pas. Ses yeux sont toujours immenses. Il serre et desserre les poings frénétiquement. Je savais que monsieur Pierre était venu pour me manger, mais lui, avec ses airs comme la note discordante d'une symphonie autrement sublime, je ne sais pas ce qu'il me veut.

Je tourne encore à droite et me retrouve dans un cul-de-sac, avec une montagne de déchets, de détritiques, de planches et de sacs en plastique verts remplis de je ne sais trop quoi à l'odeur nauséabonde. J'essaie d'escalader la montagne, mais en vain. Je n'ai pas de prise. Je me laisse tomber sur le sol et me retourne. J'entends d'autres pas s'approcher, passer tout droit devant notre allée, l'homme devant moi en appelle un autre et le plus petit des deux, avec le ventre, nous rejoint.

Ils se parlent à voix basse pendant ce qui me semble être des heures. Je ne suis même pas certaine qu'ils parlent de moi. Dans la vie, au musée, c'était souvent à ce moment-là que Papa apparaissait, triomphant, pour venir me sauver. Ou c'était à peu près là dans le rêve que je me réveillais. Parfois, j'espérais secrètement que le rêve continue, pour ressentir ce que ressentent les princesses lorsque le dragon les attrape finalement, les ligote et les amène dans son château en attendant que le chevalier vienne la sauver. Finalement, je n'aime pas du tout le sentiment. Comme si mon cœur rapetissait tellement qu'il devait se contracter deux fois plus vite et relâcher deux fois plus fort tout ce sang dans mes veines qui ne faisait plus d'efforts pour circuler par lui-même comme on l'explique dans les livres.

J'étais glacée.

Le plus petit des deux s'avance vers moi et me sourit avec ses dents un peu jaunes. Sa dentition était imparfaite, pas comme celle de Papa, probablement qu'il n'était pas allé chez le dentiste depuis longtemps. Il s'agenouille. J'ai un frisson. Ses yeux se verrouillent aux miens, ils sont d'un vert sombre avec une auréole brunâtre autour de la pupille. J'essaie désespérément de sonder son âme.

Il me dit s'appeler Harry et je ne bronche pas. Il me demande si j'ai froid en pointant mes pieds avec son menton. Je ne bronche pas. Je ne parlerai pas à un inconnu. Je ne dirai rien, même si c'est un peu lui et son ami qui m'ont sortie des griffes épaisses de monsieur Pierre. Il fouille dans une de ses poches et sort mes deux souliers, ceux que j'avais enlevés à la garderie. Il me les tend. À quoi bon ne pas les prendre, ils sont à moi. Je les prends, mais je ne veux pas les mettre. Mes pieds sont tout sales et mes souliers sont d'un blanc immaculé. Je ne veux pas les tacher. Papa me gronderait.

C'est pas grave, petite fille. Le monsieur dit ces mots avec une voix rauque, et je n'ai toujours rien trouvé qui puisse m'indiquer quoi que ce soit à propos de son âme, pendant que son ami a les bras croisés et se pose nonchalamment contre le mur de brique en jetant toujours des coups d'œil nerveux à l'allée où nous étions tout à l'heure. Mets tes souliers pour tout de suite, tu peux pas marcher, comme ça, pieds nus. Tu vas attraper froid et la grippe, elle est mauvaise, la grippe. Si t'as peur de salir tes jolies petites ballerines, y'a pas de problème, on va aller t'en acheter d'autres tout de suite.

Son ami commence à parler, mais l'homme à genoux devant moi lui dit de se taire et se retourne vers moi. Il fouille dans sa poche, encore, et en sort la boîte orange de Papa et me la tend, sans rien dire. Je la prends dans mes mains. C'est bel et bien la boîte orange de Papa puisqu'elle s'ouvre facilement.

Pourquoi tu nous aiderais pas à retrouver ton père, hein? Je pense que t'aimerais ça, hein, retrouver ton père? Il se trouve que nous aussi.

Je regarde son ami, puis je regarde l'homme, ses yeux, à ma hauteur, mes petites ballerines dans mes mains, avec la boîte orange. Si Papa leur avait confié sa boîte orange, c'est qu'il leur faisait confiance. Ça fait quelques jours que je n'ai pas vu Papa et les enfants

ne sont pas faits pour de telles épreuves. Je m'ennuie beaucoup de Papa. Je dépose les objets que je tiens dans mes mains. Je me jette dans les bras de Harry.

Peut-être que c'est Papa qui me l'envoie pour me sauver. Je n'ai pas vraiment le choix. Harry est la personne la plus près de Papa qu'il me reste, aujourd'hui, et je sais qu'il n'est pas un ami de monsieur Pierre, qui lui est un opposant de Papa, dans l'histoire qui se déroule avec moi dedans. Papa disait souvent que les ennemis de ses ennemis étaient ses amis, et il est terminé le temps où je n'écoutais plus Papa. À partir de maintenant, je redeviens une gentille Jeanne. J'ai pris la main de Harry. Il m'a aidée à mettre mes souliers et nous sommes partis retrouver Papa.

XXIV – ED ET HARRY

Ed en pouvait plus de se marrer de ma gueule alors qu'on attendait que la fillette sorte des toilettes pour dames. On l'avait envoyée là pour se laver les pieds et pour qu'elle essaie ses nouvelles ballerines. Elles étaient à peu près pareilles aux anciennes, la même couleur, d'un blanc comme les dents d'un acteur porno, sauf qu'elles avaient une petite boucle pour les attacher, à la base de la cheville. J'essayais tant bien que mal d'ignorer Ed, mais il me narguait, le salaud.

« T'aurais dû voir ta tête, Harry, merde, quand elle t'as pris par le cou. S'il fallait que Raton ou Ludomir aient vu ça, tu serais la foutue risée de toute la confrérie. Imagine : Harry, la terreur des nuits, qui se la joue gentille nounou avec les enfants innocents quand vous êtes pas là.

- Non, mais, tu vas la fermer ta gueule, Ed? Tu vas la fermer? C'est pas avec tes airs d'orang-outan des temps modernes que t'aurais pu l'amadouer et l'emmener avec toi pour lui acheter des souliers et lui faire cracher le morceau.

- Attention, mesdames et messieurs, vos enfants n'auront jamais été aussi en sécurité qu'avec Harry, la nounou qui vous braque en plein milieu de la nuit. Donnez-lui plus de dix mille dollars en bijoux et il emmène votre petit trésor au parc d'attraction.

- Ouais, raconte ce que tu veux. Si on réussit ce coup-là, ça va être grâce à moi et à moi uniquement.

- Ah ouais, et quand tu t'es mis à genoux, merde, Harry, on aurait dit que t'allais la demander en mariage, t'étais ridicule. Et tu t'es vu essayer de sourire? C'est pour ça que j'ai arrêté d'aller chez le dentiste en '97 : pour me donner une bonne raison de jamais sourire. Ah merde, un peu plus et tu lui sortais des bonbons et tu l'invitais dans ton camion blanc, vieux raté de pervers. »

J'ai haussé les épaules et menacé Ed avec mon poing.

« Essaie pas de jouer au méchant, monsieur la gardienne d'enfant. Je suis certain que ton nouvel instinct maternel t'empêcherait d'être violent en présence de la petite. »

Puis, Ed s'est mis à faire des bruits comme une poule en battant des bras, au même moment où Jeanne sortait des toilettes en lui jetant un regard empli de haine comme j'en avais rarement vu dans les yeux d'une petite fille comme ça. Ed a cessé son manège et j'étais bien reconnaissant envers la fillette.

Nous nous sommes dirigés vers la sortie du centre commercial. Je quittais plus la petite des yeux. Ce genre d'endroit, c'est parfait pour un kidnapping, alors il faut prendre garde. On le sait, Ed et moi, parce qu'on a enlevé notre bonne part d'enfants, en début de carrière, et on les chopait tous au centre commercial pour ensuite les refiler aux parents désespérés contre une bonne liasse de billets. Là, on faisait plus ce genre de truc parce qu'on avait développé un code d'éthique et ça, c'était contre le code d'éthique, enlever des enfants.

« Alors, on s'arrange comment, pour l'interrogatoire? qu'a demandé Ed en se penchant vers moi.

- Je sais pas. C'est certain qu'on pourra pas l'intimider. De un parce qu'elle nous fait confiance, alors ça serait idiot de perdre ça. De deux parce qu'à son âge, on va juste arriver à la faire brailler pendant douze heures. De trois parce que c'est pas moi qui mets son doigt dans le coupe-cigare, ça c'est certain.

- Ouais, ça serait contre le code d'éthique, de toute façon, de faire ça. On pourrait peut-être improviser un peu? »

J'ai secoué la tête avec force. Oh que non, qu'on improviserait pas, Ed. Fallait dire qu'Ed, quand il improvisait, ça pouvait donner absolument n'importe quoi. La plupart du temps, ça se terminait en baffes et en cris. D'autres fois, ça devenait juste bizarre.

« Tu te souviens, Ed, de cette fois avec le riche architecte qui se filmait avec des escortes et qui voulait pas nous dire où il cachait ses vidéos?

- Ouais, que je me souviens. Après l'intimidation et la technique bon bandit, mauvais bandit, j'avais commencé à pisser sur son tapis persan à six mille dollars et il avait tout craché

comme un bébé à qui on tape dans le dos pour le faire roter, mais finalement c'est du vomi, hein?

- Ouais, Ed, exactement comme ça. »

On est resté silencieux pour méditer la comparaison. C'est Ed qui a brisé le silence à nouveau.

« Bon, si on n'improvise pas, ça veut dire qu'on a besoin d'un plan. Alors c'est quoi le plan, monsieur le cerveau des opérations? Tu veux lui refaire le coup de la boîte orange?

- Non, on peut pas lui faire deux fois. Je suis pas mal certain que c'est à cause de ça qu'elle est avec nous, à cause de cette petite boîte orange. Encore content qu'elle ait pas remarqué que c'était celle du gros Pierre, hein?

- Ouais. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il faisait à se trimballer avec cette boîte, au juste? Et pourquoi est-ce qu'on fait pas juste la ramener à Gélato, la boîte? Je veux dire, une boîte orange, c'est une boîte orange.

- Ça marche pas comme ça, Ed, merde. On est des pros ou on n'est pas des pros. Gélato, il veut sa boîte orange du musée, par la boîte orange du gros Pierre. Et probablement que c'est une contrefaçon. T'as vu avec quelle facilité j'ai réussi à l'ouvrir? Mon idée, c'est que notre gros balourd de bœuf des Antilles il a voulu essayer de retrouver la boîte orange qu'on cherche. Il voulait faire ça par lui-même pour s'attirer les faveurs de Gélato. Ou bien Gélato l'a envoyé ici pour maximiser les chances de succès de l'opération. C'est un élément de base, quand t'es un patron, que d'avoir plusieurs équipes sur le même boulot. Ça coûte pas plus cher et t'ajoutes une petite compétition amicale.

- Et la boîte? Pourquoi il se promènerait avec une fausse boîte?

- Pour faire un échange avec la vraie. Ni vu, ni connu. Ça lui laisse le temps de filer en douce. Ça ou avant de retrouver la petite, il s'en était fait faire une fausse, découragé comme il était, et il voulait la passer comme vraie à Gélato. »

On a entendu klaxonner. Par habitude, Ed a envoyé promener un automobiliste de façon aléatoire, tandis que moi j'identifiais le son comme provenant de notre voiture à nous. C'était Jeanne et, apparemment, elle était plutôt fatiguée d'attendre notre retour. On est entrés, moi dans le siège du passager, Ed à la place du conducteur et on est parti faire un tour, on savait pas trop où, mais faire un tour. Ed conduisait prudemment, pour une fois. Le but, c'était pas de se faire pincer par la police, c'était juste de créer un environnement de confiance pour la petite. Et tous les enfants aiment ça, se promener en voiture, sauf ceux dont les parents sont morts brûlés vifs dans un accident de la route, mais ça c'est une exception.

Je me suis tourné sur mon siège pour regarder la petite. Elle était vraiment nonchalante, avec ses jambes qui se balançaient et son regard perdu entre les immeubles dehors et ses propres pensées. Elle avait vraiment des couilles d'acier, pour son âge, peut-être qu'elle pourrait s'en tirer dans un boulot comme le nôtre. Elle avait pas peur du tout. C'était ça ou bien elle était juste inconsciente. Un des deux.

« Alors, Jeanne, comme on t'a dit, moi et mon pote, Ed, on cherche ton Papa. Il est directeur de musée, hein, ton Papa?

- Oui.

- Bon, euh. Il était en voyage d'affaires, ici, ton Papa?

- C'est quoi, un voyage d'affaires?

- Bah, il venait brasser des affaires par ici?

- Mon Papa ne brasse jamais rien, il est calme, Papa. »

Je me suis gratté les oreilles. La petite était pas attentive du tout. Elle regardait dehors comme si c'était l'Atlantide retrouvé qu'elle découvrait alors que c'était qu'un pâté de vieilles maisons verdâtres. Merde, fallait que je trouve quelque chose pour la tirer de sa torpeur.

« Ton Papa, qu'est-ce qu'il aime faire, dans la vie? »

Elle a haussé les épaules. Je faisais pas de progrès du tout. Ed a tourné à gauche sur une grande artère. J'ai sorti une des photos de Jeanne qui nous restait et je lui ai tendue. Elle l'a prise, l'a regardée et me l'a rendue. Elle avait l'air soulagée.

« Mon âme est toujours en un seul morceau. C'est une bonne nouvelle. »

J'ai échangé un coup d'œil avec Ed. Oh merde, elle racontait n'importe quoi. Pourtant, le dossier parlait pas de trouble mental ou quoi que ce soit.

« Euhhh, ouais, c'est une bonne nouvelle. »

La petite a détourné la tête de la fenêtre et s'est mise à fixer mes yeux comme dans l'allée. Ça me mettait un peu mal à l'aise, mais je pouvais pas détourner le regard. Elle bougeait ses pupilles de droite à gauche, de gauche à droite, et c'était aussi intime et précis qu'une fouille rectale, son truc. Je me sentais pas bien, envahi. Ses yeux étaient bleus. J'avais pas connu beaucoup d'yeux bleus, dans ma vie. Les yeux bleus, c'est pour les gens bien. Nous, dans notre milieu, les gens ont les yeux foncés, noirs, bruns, parfois verts, mais c'est rare. C'est Ed qui m'a donné un prétexte pour détourner le regard alors qu'il donnait un coup de volant et se mettait à enguirlander un autre conducteur. On s'est retrouvés sur l'autoroute.

« OUAIS, C'EST ÇA, LÈCHE MES COUILLES. »

J'ai fermé les yeux pendant qu'Ed continuait à insulter l'autre mec, la tête sortie par la fenêtre. Il était comme ça, Ed. Un peu rageur. Il a crié des trucs pas possibles et surtout par prononçables devant une enfant jusqu'à ce que l'autre disparaisse dans une bretelle de sortie.

« Est-ce que nous retournons au temple? »

Je me suis retourné à nouveau, sur mon siège. La petite me dévisageait.

« Quel temple? »

- Le temple où Papa m'a emmenée? Vous pensez qu'il y est retourné?

- Euhhh, ouais, ouais. Je veux dire, non, enfin. Pourquoi est-ce qu'il y serait retourné?

- On a volé son sublime à Papa. C'est pour ça qu'il m'a laissée à la garderie. Parce que c'était dangereux. L'autre avait un fusil. Je sais ce que c'est, un fusil. Ça peut vous faire mal. Les garçons jouaient avec des fusils, à la garderie, au musée. Ils criaient toujours : POW! POW! POW! J'avais peur, pour Papa.

- C'était qui, cet autre-là?

- Celui qui a volé le sublime de Papa? Il appelle ça un artefact, Papa. Mais ce n'est qu'une grosse boule brune.

- Il est où, au juste, le temple?

- Je ne sais pas, je dormais. »

Ed a quitté l'autoroute et on a recommencé à tourner en rond, sans but, dans la ville. On s'approchait.

« Il ressemblait à quoi, l'autre? Il était seul?

- Il était grand, il était maigre. Il criait beaucoup. Il voulait que je me taise. Il était seul.»

Ed s'était arrêté sur le bord de la route, je me suis viré vers lui et on a fait caucus : en gros, on était dans une impasse. D'un côté, il y avait ce temple et cet homme avec son flingue et l'artefact sublime, mais on n'avait aucune idée d'où c'était et on n'allait certainement pas demander à notre demi-portion format léger de nous y conduire, ce serait comme de se jeter dans la gueule du loup, sauf qu'il y avait pas de loup et juste beaucoup de temps à perdre. On a essayé de réfléchir un peu aux motifs qui pourraient pousser quelqu'un à voler un artefact dans un temple.

- 1) Le père de Jeanne avait une boîte orange et il est allé dans un temple pour une raison inconnue, probablement pour retrouver un artefact bidon dans un temple à l'autre bout du monde.
- 2) Deux clowns, qui font partie de la SCCA, sont allés piquer une boîte orange à notre client, M. Gélato. Aux dernières nouvelles, la SCCA savait pas où ils étaient.

- 3) Si le père de Jeanne fait partie de la SCCA et qu'il est allé au temple avec une boîte orange, les chances sont fortes que les deux autres aient fait la même chose.
- 4) Pourtant, il y a eu une confrontation entre le père de Jeanne et quelqu'un d'autre qui était sur place. Ça s'est mal terminé parce que l'autre a sorti une arme et...

« Ah, merde, Harry, t'arrêtes un peu de parler comme ça avec des chiffres et des parenthèses, point par point? Tes raisonnements à la con, on s'en fout. On n'est pas des enquêteurs, on est des foutus bandits. On s'en balance de comprendre. On veut juste savoir elle est où, à la fin, la boîte orange.

- Si je réfléchis pas, Ed, on la trouvera pas, la boîte. Elle tombera pas du ciel.

- Quoi?

- J'ai dit elle tombera pas DU CIEL.

- Qu'est-ce qu'il a, le ciel?

- Merde, tu t'es lavé les oreilles, récemment, Ed? J'AI DIT QU'ELLE TOMBERAIT PAS DU CIEL.

- T'as vu ce truc?

- Quoi?

- T'AS VU CE TRUC?

- Quel truc?

- Juste là.

- Hein? »

J'étais pas certain de saisir ce qu'Ed disait, mais il a pointé dehors avec son doigt. Je reconnaissais l'endroit. C'était le bâtiment crade où le serrurier de la SCCA avait son

appartement tout aussi crade, on y avait surpris sa voisine en train de fouiller dans le frigo. J'ai haussé les épaules en répétant deux fois à Ed parce qu'il avait les oreilles bouchées que je voyais pas où il voulait en venir. Il m'a pointé à nouveau.

Ils étaient des dizaines. Des enfants, des vieux, des femmes et des hommes, jeunes ou pas, qui s'agglutinaient comme des abeilles autour de la reine, à se pousser pour essayer d'entrer dans la ruche. C'était bizarre, tout ça, considérant qu'il y avait à peine quelques jours, il y avait pas un chat dans le coin, que des enfants nu-pieds dans la boue.

« On va voir ce qui se passe, Ed?

- Bien sûr qu'on va voir ce qui se passe. »

Je me suis retourné et ai interdit à la petite de nous suivre. On est sortis de la voiture et je l'ai verrouillée avec la commande à distance. Les lumières se sont allumées puis éteintes rapidement, mais le klaxon faisait défaut. Probablement que la petite l'avait brisé en appuyant trop fort dessus, tout à l'heure. J'ai haussé les épaules, mis mes mains dans mes poches et j'ai rattrapé Ed qui était déjà en train de se frayer un chemin dans la petite foule pour entrer à l'intérieur.

J'avais la nette impression que quelque chose de louche se passait dans le coin. Ça ou les relationnistes de presse d'une rock star qui voulait qu'on lui foute la paix avaient lamentablement échoué à cacher la présence de leur protégé dans cet immeuble en décomposition.

XXV – LE SERRURIER

Journal VIII – Entrée 2

Ou peut-être que la barrière de mes yeux faiblit et que je suis l'artefact.

Je ne compte plus les heures.

C'est blanc.

C'était son obsession, la danse.

Tout à fait blanc. Comme dans ma tête. Comme dans mes yeux. Même pas ma propre respiration.

Dehors, les gens se bousculent sans passion, pour entrer à l'intérieur de l'immeuble. Pour venir s'asseoir dans mon appartement. Pour venir regarder la lumière. Ils sont une vingtaine, ici, collés, assis, les yeux fixes, ma voisine, mes voisins, au premier rang.

J'avais une horloge, sur le mur, mais son mécanisme s'est enrayé, je ne peux plus compter les heures, je ne sais plus quand nous sommes.

La lumière ne devient que de plus en plus forte. Ma voisine pleure, elle veut avoir moins mal, ça ne se passe pas bien pour elle, elle aime parler, je veux le silence.

Je sens toujours l'artefact jouer à l'intérieur de moi comme un boucher et me vider. Je n'entends presque plus rien, pas même le son de mon crayon qui pousse son encre sur le papier, rien.

Je regarde parfois dehors, mais le jour, la nuit, c'est pareil.

Parfois un murmure incompréhensible, quelque chose que l'un des fanatiques, c'est le surnom que je leur donne, dit à voix basse. L'un d'entre eux, au visage voilé par un capuchon, je ne vois plus les visages, ils sont tous blancs, illuminés, sans yeux, sans peau, sans bouche, la lumière seulement, l'un d'eux répète toujours les mêmes choses. Les yeux sont le miroir de l'âme. L'histoire ne peut pas se terminer comme ça. Il faut que je ferme les

yeux pour me protéger. Il marmonne, mais ne fait rien, il fixe l'artefact, lui aussi. Ma voisine chuchote des choses inquiétantes à propos de son bébé. Je ne les entends plus. Ils sont rares, ceux qui parlent. La plupart se taisent. Je n'entends plus rien.

On s'habitue à sa propre respiration.

On ne peut la trouver, c'est elle qui vous trouve, puis c'est à votre tour.

Son mari disait qu'on ne pouvait pas devenir le sublime.

La porte ouverte de mon appartement donne sur une marée humaine de gens qui se poussent mollement pour accéder à la lumière, eux aussi. Elle était danseuse.

J'ai couché le miroir face contre terre après être passé devant une dizaine de fois sans jamais ne m'apercevoir. Moi devenant le silence.

Alors que j'attends le moment où je n'entendrai véritablement plus rien, je me concentre sur la voix de femme qui danse derrière mes yeux clos. Elle rit beaucoup, et parfois me parle.

Il la cherche depuis qu'elle est partie.

Les services sociaux sont partis avec le bébé de ma voisine, elle recommence.

Le sublime, c'est l'expression la plus forte de la légèreté.

Selon elle, l'artefact chasse les gens comme elle, comme moi, les obsédés, ceux qui ont une obsession forte, elle le sublime, la danse, moi le silence. L'artefact les atteint, les attire vers lui et ensuite il se nourrit de cette obsession. Il nous l'accorde. Mais en échange de quelque chose, toujours.

Jeanne.

Je suis mon obsession.

Elle, devenue lumière.

La danse et le sublime.

Moi, devenant silence.

Je remarque que ceux qui sont le plus près ont les yeux de plus en plus pâles.

Est-ce elle qui est derrière la boîte orange? Est-ce elle qui est derrière l'artefact?

Mais elle est devenue une sirène.

Elle n'y est pour rien.

L'artefact l'a trouvée, elle a trouvé l'artefact, elle est devenue lumière, elle n'est pas malheureuse, mais elle s'ennuie, peut-être est-elle malheureuse, elle ne connaît plus les émotions, que la légèreté.

La boîte orange n'est que le début d'un cycle. Trouver une boîte orange. Percer son mystère. Recommencer le cycle. Depuis toujours. Elle est une victime.

Elle chante parfois, alors qu'elle me désamorce, qu'elle me dirige vers le silence.

Je ne suis pas certain de comprendre.

Elle était comme moi, obsédée par le sublime.

Je ne suis pas certain de comprendre.

L'artefact se nourrit de l'obsession.

Je ne suis pas le premier à être tombé dans le piège. D'autre avant moi, d'autres avant elle. Non.

Pour elle c'était danse, sublime, lumière.

Pour moi, silence, calme, vide.

Dans la chambre d'hôpital, ils croyaient qu'elle était malade, les docteurs étaient confondus, son mari savait, mais personne d'autres, ils étaient confondus.

Pour d'autres, autre chose, la mort, une femme, une guerre.

L'artefact devient cette obsession

Et il se nourrit de l'obsession.

Pour moi, le silence.

Philippe.

Pour eux aussi.

Pour elle le sublime.

Où est-elle? Jeanne?

Pour ceux qui sont partis avec elle, aussi.

Lorsqu'elle prononce le mot sublime, je vois certains des fanatiques s'agiter, un peu, puis se replacer, sans rien faire.

Ils ont pris son bébé, elle veut avoir moins mal, ma voisine est perdue.

Que fera-t-elle de tous les fanatiques?

Il devient l'obsession.

Qui?

Tous.

L'artefact cherche toujours une nouvelle obsession.

Ulysse.

Je deviens le silence.

Elle ne fera rien. L'artefact les emportera dans le silence comme il en a emporté d'autres dans le sublime, d'autres dans la mort, d'autres dans la guerre.

Les boîtes orange tombent toujours dans les mains des plus obsédés.

Ils ne voyaient pas qu'ils devenaient le sublime.

Puis, c'est une course.

Lui, il est là.

Elle n'aime pas le silence. Les services sociaux ont pris son bébé, avec leurs bottes, elle pleure, elle est venue tout casser ici, je n'étais pas là, j'étais dans le désert, je suis ici, elle n'ira pas où je vais.

Je n'ai plus de migraine.

Qui arrivera à nourrir l'artefact de son obsession le premier. Certains, comme moi, le font par hasard. D'autres, comme elle, auparavant, le font exprès.

À vrai dire, les yeux complètement ouverts, je ne vois plus rien, je ne sens plus les choses. J'ai posé un doigt sur mon œil. Mon œil est froid. Je ne vois plus rien. Je ne sens plus beaucoup.

Elle le regrette un peu.

Les obsédés du bordel, ni de nulle part ailleurs, n'ont rien à voir avec moi. Ma voisine non plus. Elle pleure. La femme rit.

Elle me dit avoir terminé son travail.

J'alterne entre l'écriture dans mon journal et des coups d'œil vers la lumière. Je ne vois plus qu'elle, la lumière. Tout n'est plus que lumière. La voix, dans ma tête, me dit d'utiliser les cordes vocales. Je n'entends plus rien même si je les sens vibrer. Je n'entends plus que l'écho des choses. Je crois entendre le plancher craquer, ou peut-être une porte claquer, au loin, mais rien, absolument rien de plus.

La voix de femme m'appelle vers elle.

Écoutez, ça y est presque.

Il était trop tard pour elle.

Lorsqu'elle existait encore, me dit-elle, elle avait une histoire favorite qu'elle racontait à son enfant.

Ulysse.

Elle est devenue une sirène.

Un petit dauphin est sorti du mécanisme quand Louis XVI a ouvert la serrure à secret.

Il disait que l'art est le sublime, il avait raison. Il disait qu'on ne pouvait devenir le sublime, il avait tort, je serai le silence.

Ulysse s'était attaché au mât pour ne pas succomber au chant des sirènes.

L'obsession nous dévorait.

Mon bébé...

Ceux qui sont encore debout ont les yeux blancs.

Pour elle, il était trop tard.

Son mari avait tort.

Je serai une sirène dont le chant est muet.

Pour moi aussi.

Je vais me lever de ma chaise.

Mon bébé...

La lumière était aussi forte qu'ici.

Je chercherai d'autres passions.

Je vais me diriger vers elle.

Un poisson rouge dans un bocal qui regarde dehors et n'entend rien.

Me guider selon la puissance de la lumière.

Les maîtres essayaient de lui donner des indices pour ne pas se faire trancher la tête, mais aucun serrurier n'aura été plus puissant que moi.

Quand je serai, elle ne sera plus.

Écoutez, ça y est presque.

Elle devenait transparente à l'hôpital et disparaissait, ils n'avaient jamais vu quelque chose comme ça.

Et expérimenter le véritable silence.

Elle regrette Jeanne, sa petite fille. C'est son seul regret. Elle voudrait la revoir.

Jusqu'à ce que quelqu'un d'autre succombe.

Tendre les bras vers elle.

Un poisson rouge qui contemple le monde dans le silence.

Puis je ne serai plus.

Ulysse a été idiot de s'attacher, il aurait pu devenir une sirène.

Plus rien.

Je serai le silence jusqu'à ce que je ne sois plus rien.

XVI – ED ET HARRY

C'est certain que, comme ça, sans trop nous connaître, Ed et moi on a l'air de grandes gueules qui arrêtent à peu près jamais de parler. Je dis pas que c'est inexact, mais faudrait pas croire qu'on n'est pas capables de faire des coups qui requièrent un bon contrôle sur les sons qu'on émet. On est capables d'être silencieux, quand le travail oblige, comme dans ces cas où il faut passer par-dessus la barrière de sécurité sans réveiller le gros lard qui dort, les bras croisés dans son petit aquarium de merde et son uniforme de policier raté deux tailles trop petites. C'est certain qu'on pourrait juste arriver, le réveiller et lui régler son compte d'un bon coup derrière la nuque, mais ça serait pas sympa. Je veux dire, c'est pas parce que c'est un agent de sécurité et qu'il pourrait possiblement nous empêcher de faire notre boulot que ça peut pas être un bon bougre avec qui on se saoulerait volontiers le soir du match, hein? Ouais, il est paresseux, ouais, il dort au travail, mais il aura déjà assez de mal à justifier son roupillon à ses patrons le lendemain matin, quand ils vont réaliser qu'il leur manque pour vingt mille pièces de marchandise, sans qu'il doive en plus gérer un mal de tête et une vilaine bosse dans le front. Voyez, Ed et moi on se voit comme la branche humanitaire de notre profession. On prend soin des choses et des gens avec lesquels on interagit. Ça fait de nous des gens appréciés dans notre milieu.

Tout ça pour dire que, le silence, on y était habitué. Mais un silence comme celui qui régnait dans l'immeuble, c'est-à-dire un silence pire que dans les profondeurs du derrière d'une vieille nonne? J'avais jamais connu ça. Mais attention, je déconne pas, là. Je sais ce que vous vous dites, vous vous dites que, ouais, il en met un peu là, le Harry, avec ses comparaisons vulgaires. C'est pas si silencieux que ça, d'ailleurs, le cul d'une nonne, ça pète aussi, le cul d'une nonne. Ben pas celui-là, les copains. C'était à peine si on entendait le son de nos propres pas. C'était comme si on avait les oreilles bouchées en permanence, alors la seule façon de communiquer c'était avec des signes, parce qu'on voulait pas bousculer la foule de zombies muets en commençant à hurler.

Et les zombies muets, ils étaient nombreux. Les plus entreprenants essayaient d'avancer et de se frayer un chemin vers l'ascenseur ou l'escalier. L'ascenseur, c'était peine

perdue, il était déjà tellement plein qu'il avait lâché prise. Les portes s'ouvraient sur un amas de gens aux yeux vides et quand elles se refermaient c'était un miracle qu'elles écrasent personne. Les escaliers, c'était encore faisable, mais il fallait vraiment jouer du coude pour faire quoi que ce soit.

C'était anormal, comme situation d'apocalypse zombiesque. Parce que, au moins, avec de vrais zombies, t'as des gémissements, t'as des cris quand les gens se font bouffer le cerveau, t'as des repères, hein? Et les repères font en sorte que tu t'en sors, que tu te dis, bah ouais, je connais cette situation et je sais quoi faire. Et même si tu sais pas quoi faire, ça te rassure parce que t'as l'impression d'y connaître quelque chose. Là il y avait rien à quoi s'accrocher, que du silence. Juste une centaine de personnes qui s'entassaient et qui voulaient atteindre un but commun, l'escalier. S'ils voulaient aller vers l'escalier, c'était probablement qu'il se passait quelque chose à l'étage, alors c'est là qu'on essayait d'aller aussi, Ed et moi. Mais c'était pas chose facile. J'ai filé un coup d'œil à Ed qui a haussé les épaules avant de piquer le portefeuille d'un gars devant lui. On s'est fait signe de sortir de là, parce qu'on arriverait jamais à atteindre les foutus escaliers à la quantité de gens qu'il y avait ici.

On s'est retrouvé à l'extérieur. La petite Jeanne, elle était toujours dans la voiture. Elle nous a envoyé la main et on lui a envoyé la main en retour. Ed m'a demandé, en haussant la voix à cause du bourdonnement, ce qu'on allait faire. On a fait le tour du bloc et il y avait un escalier à incendie qui chambranlait sur le côté, alors on a décidé de monter par là, comme il y avait personne. Il y a jamais personne, dans les escaliers de secours. Ça le dit, c'est un escalier de secours. Alors les gens ils l'empruntent juste s'il y a un danger ou un besoin de secours. Ça serait contre la nature humaine, même en mode zombie, d'utiliser un escalier de secours alors qu'il n'y a pas d'urgence.

Le premier étage de l'immeuble était aussi terriblement bondé que le rez-de-chaussée, et je voyais bien que ça inquiétait Ed parce qu'il prenait toutes les précautions du monde pour marcher délicatement sur le plancher. J'ai bien essayé de lui faire comprendre que ça changerait rien, que si ça avait à défoncer, ça défoncerait, mais il ne voulait rien entendre, dans les deux sens du terme. N'empêche, moi aussi je me surprénais à marcher plus légèrement, parce que je sentais ce foutu plancher craquer comme une pute novice après le quatrième client de la soirée.

Autre truc qui clochait, c'était la lumière. Tous les gens avaient le visage éclairé par une seule source de lumière, qui provenait de la porte ouverte de l'appartement de notre serrurier, une lumière intense qui baignait tous ces visages dans un artifice blanc. Ça projetait aussi des ombres plus grandes que nature, sur les murs à la tapisserie pendante.

« FAUT QU'ON FONCE... .. ED?

- OUAIS?

- IL FAUT QU'ON FONCE. C'EST COMPLÈTEMENT BLOQUÉ, ICI. »

Ed a hoché la tête, on n'avait pas avancé d'un seul centimètre depuis qu'on était entrés par la sortie de secours. La masse humaine était compacte. C'était épaule à épaule d'un mur à l'autre, plus serré que le cul d'un papa italien quand tu mets ta main sur le cul de sa fille en partant de la maison et qu'il te voit par la fenêtre en aiguisant son sabre, parce que les Italiens ça te provoque en duel et ça se bat au sabre, tout le monde sait ça. C'est pour ça que j'aimerais bien finir mes jours avec une jeune Italienne. Au sabre, je suis pas battable. Avec une fille, je sais pas, moi, du sud des Etats-Unis d'Amérique, disons, c'est certain qu'il y a pas de duel au sabre avec le père, c'est un coup de calibre douze entre les deux yeux et tu crèves dans le ravin. Ouais, une Italienne ça serait pas mal.

« QU'EST-CE QUE TU DIRAIS SI JE ME TROUVAIS UNE PETITE ITALIENNE SYMPA, POUR ME RANGER DANS QUELQUES ANNÉES, ED?

- MERDE, HARRY, JE T'ENTENDS QU'À MOITIÉ. T'ES CERTAIN QUE TU VEUX ME GUEULER TES PLANS MATRIMONIAUX MAINTENANT?

- ELLE POURRAIT AVOIR UN GROS CUL COMME LES FILLES DU SUD, JE M'EN FOUS, J'AIME ÇA LES FESSES. »

Ed allait répondre quand on s'est tous les deux rendu compte qu'en criant comme ça, dans les oreilles des gens, on attirait pas mal de regards. Les gens se retournaient lentement et ils plissaient leurs yeux vides et ils ouvraient la bouche. Ça y était, ils allaient se mettre à nous bouffer le cerveau, on les avait dérangés. J'ai mis la main sur la crosse de mon fusil pendant qu'Ed se faisait bousculer par un gars avec le nez enflé qui ressemblait étrangement

à celui qu'on avait cogné à la pharmacie parce qu'ils nous avait accusés d'être des toucheurs d'enfant avec notre photo de petite fille. Eh ben, le pauvre, il s'est fait cogner à nouveau et il est tombé sur le cul, immédiatement piétiné par cinq autres personnes qui étaient bien contentes d'avoir un peu plus de place pour eux. J'ai sorti mon arme, j'ai armé et j'ai tiré un coup de semonce au plafond.

Il faut vous mettre au courant, ici, que mon fusil à pompe, c'est ma grande fierté. Pas à cause de sa grande portée, je serais pas capable d'atteindre un oiseau en proie à une crise de vertige, ni même à cause du nombre de trous qu'il peut vous faire dans un mur ou un estomac, non. Ce qui me rend fier, avec mon arme, c'est son bruit. C'est comme le diable qui fracture une partie de la planète de l'intérieur, qui ouvre un gouffre en dessous de tes pieds et qui te gueule les plus grands succès du *heavy métal* avec une chorale de démons qui l'accompagne. C'est un vacarme qui fait peur et qui aide à contrôler les foules, dans une opération comme un hold-up ou un braquage de banque.

Alors bourdonnement ou pas, silence bizarroïde ou pas, incapacité de comprendre quelque chose sauf si c'est crié à tue-tête ou pas, les gens, ils l'ont entendu, mon coup de semonce, ils l'ont sentie, la langue de Lucifer leur chatouiller les tympans. L'espace d'une petite seconde, l'atmosphère lourde de néant auditif s'est déchirée pour laisser passer une balle de fusil à pompe et tout le monde dans le corridor est tombé sur le dos en se bouchant les oreilles. Ça nous a laissé assez de temps, à Ed et à moi, pour enjamber les corps (ou tout simplement leur marcher sur le ventre) jusqu'à la porte et la lumière.

C'était comme si le soleil s'était arraché une couille et s'était dit que ce serait gentil de sa part de nous la léguer pour les journées nuageuses, sauf que sa couille s'était retrouvée par mégarde dans un appartement miteux, entourée d'une dizaine de voyeurs qui la fixaient intensément comme une petite fille vierge devant le membre inconnu de son copain ou son cousin si elle habite vraiment loin de la ville.

Ah, non, c'est pas que j'ai un préjugé ou quelque chose du genre, c'est juste qu'Ed vient de la campagne et j'aime bien le taquiner sur le fait que sa première baise, c'était avec sa cousine, dans le garde-robe.

Assis à une table, seul, il y avait un homme qui alternait entre écrire dans un petit journal posé devant lui et jeter de longs regards à la boule de lumière qui flottait littéralement dans les airs. Bien sûr, ça frôlait un peu le paranormal, tout ça, mais, Ed et moi, ça nous rapprochait que dalle de notre boîte orange.

« MERDE, HARRY. TU PENSES QUE C'EST LUI, LE SERRURIER ? qu'il a fait en pointant l'homme à la table. Mais moi je comprenais rien à ce qu'il disait, alors j'ai dit :

- QUOI?

- FAUDRAIT QU'ON LE SORTE DE LÀ POUR L'INTERROGER. Mais moi je comprenais toujours rien à cause du bourdonnement qui provenait de cette boule de lumière flottante, alors j'ai répété :

- QUOI?

- J'AI PEUT-ÊTRE BAISÉ TA SŒUR QUAND JE SUIS SORTI DE PRISON TROIS JOURS AVANT TOI AU PRINTEMPS DERNIER. Ça, j'avais compris, parce que je devenais un être avec plus de cinq sens quand on parlait de ma sœur, j'ai essayé de taper Ed sur le nez, mais il a esquivé alors j'ai pu que l'envoyer promener en lui rétorquant avec à-propos :

- VA CHIER. »

Il se trouvait tout à fait marrant, Ed, et ensuite on s'est fait signe qu'il faudrait sortir le serrurier de là, enfin, celui qu'on pensait qu'il était le serrurier. La description concordait, et c'est lui qui semblait être le plus à l'aise et, comme dit le proverbe, on n'est jamais plus à l'aise que chez soi.

« C'EST PAS UN PROVERBE, ÇA, HARRY!

- QUOI? »

Il y avait moins de gens, dans la pièce, alors c'était plus facile de se déplacer. On avait clairement atteint la section VIP de l'endroit, et ça ressemblait en tout point à une section VIP dans un club, celle où ni Ed ni moi on n'est invités parce qu'on est loin d'être des

gens importants, mais on sait quand même à quoi ça ressemble, ça ressemble à ici : beaucoup trop de lumière, ça aveugle, du bruit tellement insoutenable que t'entends rien et un gars qui se balance de tout ce qui l'entoure (d'habitude, c'est le proprio, mais parfois ça peut aussi être un gars en overdose ou une fille saoule).

On s'est positionné devant le gars et j'ai essayé de lui demander s'il était le serrurier, mais j'entendais à peine ma propre voix, alors j'imaginai qu'il ne l'entendait pas lui non plus. Il écrivait, regardait sa lumière, écrivait, regardait sa lumière. Mais pendant que je m'évertuais à lui faire comprendre qu'on voulait lui parler et qu'il m'ignorait, Ed, rapide comme le lynx, agrippait quelque chose sur la table du serrurier, d'un air victorieux : c'était une boîte orange, pareille à celle qu'on cherchait. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien foutre là ?

Mais avant de pouvoir répondre à la question, il a fallu régler le problème de la fille qui venait de s'écraser contre le dos d'Ed, l'envoyant fracasser la table sur laquelle l'homme écrivait et rouler sur le sol comme un pantin. Elle s'est relevée en me regardant. Ses yeux étaient tellement rougis que l'application de l'expression « se regarder dans le blanc des yeux » était erronée quand ça parlait d'elle.

Bon, là, je vous arrête tout de suite. Si vous pensez que, dans mon code d'éthique, il y a un point qui m'interdit de frapper une femme, vous avez bien raison. Sauf si cette femme est une junkie, ressemble à une junkie ou pourrait être une junkie. Dans ce cas-là, ce sont pas des femmes, ce sont des hommes. Avec la force, l'endurance et la testostérone. Voilà. Pas des femmes. Alors c'est sans remords que je lui ai filé un petit ragoût aux jointures et à l'amertume en plein dans la mâchoire et toujours sans remords que je l'ai regardée s'effondrer dans le coin de la pièce, bon.

Voilà. On avait trouvé notre boîte orange. On était prêt à foutre le camp. Ed s'est relevé et, à lire ses lèvres, je savais qu'il était en train d'invoquer tous les saints et tous les objets saints qu'il connaissait. Sa chute avait pas été géniale. Il était passé à travers la table et, en plus, sa tête avait atterri dans un bon gros tas de clés et il avait le visage marqué d'une dizaine d'égratignures et autres accrocs cutanés.

Pendant ce temps, notre serrurier avait dirigé son regard vers la lumière d'une façon définitive. Ses yeux étaient blancs comme la petite fille dans ce film de morts et son visage pendait autour de ses os. C'était comme si on l'avait aspiré de l'intérieur, le pauvre.

« MERDE, HARRY, EST-CE QUE T'ENTENDS CE QUE J'ENTENDS? »

Je me suis retourné vers la boule de lumière. Elle commençait à crier. Un cri strident. Comme un acouphène. La même note qui s'intensifiait à chaque seconde. Ed tiquait de la main droite, je voyais bien que ça l'énervait.

Le serrurier s'était levé pour se rapprocher de la boule. Le bruit semblait pas l'affecter. Rien semblait l'affecter. Il voyait rien, mais il marchait tout droit. Voyez? Venez pas dire que c'est pas des surhommes, les aveugles. Il marchait tout droit! Moi je ferme les yeux une seconde en marchant et je me retrouve inévitablement le nez dans le mur ou je fous le camp dans une piscine, même s'il y avait pas de piscine quand j'ai fermé les yeux.

Le son devenait de plus en plus fort, dans nos oreilles. Ed plissait les yeux. Il avait pas arrêté de blasphémer depuis tout à l'heure, avec son visage comme le négatif d'un fil barbelé. Il a sorti son arme, son revolver en argent pur, avec un canon long comme toutes les compensations phalliques de l'univers et il a pointé direct sur la boule de lumière. Je savais à quoi il pensait. On avait terminé notre coup, on avait notre boîte orange. C'était le temps de se défouler un peu, on n'avait plus à être des professionnels. On pouvait redevenir des fauteurs de trouble et cette lumière avec son cri, elle nous dérangeait. Grave. Plus de stress, plus de pression, la boîte orange était en sécurité, dans sa poche.

J'étais d'accord avec Ed. On s'était bien retenus. On avait bien travaillé. C'était le temps de s'amuser, de détruire quelque chose pour le plaisir.

J'ai ressorti mon fusil à pompe et j'ai mis la lumière en joue, en me disant qu'il fallait en profiter parce que ce serait pas souvent que je tirerais sur une des couilles du soleil. Restait

plus qu'à savoir si ça ferait le même bruit que lorsqu'on tire sur n'importe quelle autre couille³.

³ Entre vous et moi, on l'entend jamais vraiment, le bruit de la couille qui éclate, et ce pour plusieurs raisons. La première, c'est la détonation de l'arme qui enterre tout. Quand on sait qu'une balle, ça circule vraiment vite et, qu'une couille, ça explose aussi vite, on se rend compte qu'il y a presque rien entre le moment où la détonation se fait entendre et le moment où la couille explose. Et si jamais c'était pas assez pour vous convaincre, c'est sans compter les cris d'horreurs qui sont poussés par celui qui perd sa couille. Enfin. Ed et moi, on s'est entendu pour dire que ça fait probablement un bruit comme « PSQUISH » ou « PTACAÖ », dépendamment de si elles sont bien gonflées ou on.

VXII – LA PETITE JEANNE

Papa disait souvent que les contes de petites filles étaient, en réalité, des contes destinés aux hommes ou, du moins, au bonheur des hommes. Papa ne m'avait raconté des histoires comme celles de Cendrillon, de Peau d'Âne, des histoires comme celles de Blanche-Neige ou de la Belle au bois dormant qu'une seule fois, et ce n'était que pour me mettre en garde. Papa disait souvent qu'elles étaient ridicules, les princesses. Je n'ai jamais voulu devenir une princesse à cause de ce que Papa en disait, et il avait raison.

La Belle au bois dormant, même si elle donne son nom à l'histoire qui la concerne, tout comme Blanche-Neige, Cendrillon et Peau d'Âne, ne fait pas grand-chose, à l'intérieur de l'histoire. Elle dort. Jusqu'aux derniers mots. Elle dort en attendant un baiser de son prince charmant. Papa me disait souvent qu'il était ridicule d'attendre que quelqu'un d'autre vienne nous sauver. Il faut agir par soi-même. Et si le prince avait trouvé un pied si fin que la pantoufle de Cendrillon ait convenu à quelqu'un d'autre? Que serait-il advenu de Cendrillon? Une vie entière à récurer les planchers, sans jamais pouvoir entendre les mots tant souhaités, « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants »? Cendrillon n'a rien fait. Elle est partie dans son carrosse. Peau d'Âne a échappé sa bague dans le gâteau, mais c'est le prince qui s'est fendu le coco en quatre pour la retrouver, pas elle, pauvre figurante dans sa propre histoire. Et Blanche Neige, sauvée par des nains? Ridicule. Papa détestait ce type d'histoires, il disait qu'elles n'avaient pas de morale. Il disait que c'était de mauvais exemples, pour moi, et je partageais sa rage envers toutes ces princesses qui attendaient un homme pour venir les sauver. Le seul homme qui me sauvera jamais, c'est mon Papa, mais seulement parce que c'est dans l'ordre des choses et de la nature, que je suis une enfant et qu'il est mon Papa.

Mais quand Papa sera vieux, que je serai une renarde en bonne et due forme, adulte, belle, élégante, un cygne à la fourrure rousse, alors c'est moi qui prendrai soin de mon Papa pour le remercier, et lorsque j'aurai d'autres Jeanne, comme maman m'a eue moi, je leur raconterai les histoires du garçon qui criait au loup, je leur raconterai l'histoire de Jésus de Nazareth, je leur dirai comment Thésée a vaincu le Minotaure, et lorsqu'elles seront grandes

comme moi, mes Jeanne, je leur parlerai de Jeanne d'Arc ou des vraies histoires à propos de femmes.

C'était l'une des histoires préférées de Papa, Jeanne d'Arc, tout comme c'était l'histoire préférée de maman, elle me la racontait souvent, maman, l'histoire de Jeanne d'Arc, et il y avait une morale très forte qui n'était pas idiote comme être heureux et avoir beaucoup d'enfants. Papa disait souvent que la vie ne fonctionnait pas comme ça, en étant heureux et en ayant beaucoup d'enfants, non, Papa disait que le prince, dans la vraie vie, aurait pu mourir à la guerre. Ou il aurait pu être empoisonné par un prétendant à la cour, par un frère jaloux. Cendrillon aurait pu se lasser, pendant un voyage, du prince, prendre un amant, le rendre malheureux, périr assassinée par un prince fou de rage, elle aurait pu lui donner un enfant laid qui les aurait déshonorés, elle aurait pu attraper une maladie et mourir les dents pourries, l'âme en décomposition. Non, dans la vraie vie, les gens ne sont pas heureux jusqu'à la fin des temps. Ce n'est pas réaliste, pourtant, des milliers de petites filles comme moi ne rêvent plus qu'à ça et attendent le prince. Toutes ces histoires et ces balivernes sont, en fait, des histoires à propos du Prince.

Au musée, je me suis souvent demandé pourquoi tous les portraits de femmes que nous recevions étaient des portraits de femmes tristes, mélancoliques, malheureuses. Je sais pourquoi, maintenant, je le sais véritablement. C'est que toutes ces femmes ont été amèrement déçues par le vrai sort des princesses, qui n'est pas celui d'être heureuse mais celui d'être une potiche. Je ne sais pas ce que je veux dire potiche, Papa le dit souvent, cependant. Ça doit avoir un rapport avec pouliche. Ces femmes ne sont bonnes qu'à servir le thé. Je ne veux pas être comme ça.

J'entends un bruit qui me fait frémir, à l'intérieur de l'édifice dans lequel se sont embourbés monsieur Harry et monsieur Ed, un bruit comme le POW! que je redoute depuis tellement longtemps, depuis la première fois qu'il est sorti de la bouche d'un jeune garçon aux cheveux roux qui l'a prononcé alors qu'il me pointait avec son jouet argenté. Mais je secoue la tête, ouvre la portière alors que s'effondrent comme des châteaux de carte humains les quelques personnes qui se tenaient devant la porte principale de l'immeuble. Monsieur Harry m'a dit de rester ici, mais je ne connais pas les histoires que monsieur Harry lit. Tout

ce que je sais, c'est que Papa aurait préféré que je prenne une action plutôt que de rester ici, dans cette voiture, à attendre qu'un prince vienne m'embrasser ou me délivrer.

Mon Papa n'est plus avec moi. Il ne viendra pas me sauver. Et une enfant comme moi doit savoir que lorsque son Papa n'est pas là pour la sauver, alors elle doit s'aider toute seule. Papa dit souvent, aide-toi et le ciel t'aidera.

Je suis déjà allée dans le ciel, avec Papa, et de ce que j'en sais, le ciel ne m'aidera pas, avec ses nuages idiots comme du brouillard, alors je devrai tout faire toute seule. C'est peut-être ça, devenir grande, arrêter d'attendre un prince ou le ciel. Selon Papa, la plupart des gens ne deviennent jamais véritablement grands. Je comprends pourquoi.

À l'intérieur de l'édifice, des dizaines et des dizaines de gens gémissent. J'entends clairement chacune de leur plainte, alors qu'eux ne me remarquent pas. Comme une espionne (sauf que cette fois je n'enlève pas mes souliers neufs, assez c'est assez), je sautille d'un espace vide à un autre, ils ne sont pas nombreux et je fais attention pour ne pas marcher sur personne. Dans l'escalier, je me faufile entre les jambes des gens et arrive à l'étage, où une lumière tout à fait insoutenable fait fléchir mes yeux.

Quand je tente de regarder l'âme des gens, souvent je me demande si la couleur des yeux joue pour quelque chose dans l'accessibilité de l'âme humaine. Des yeux bleus comme les miens sont-ils plus faciles à percer que des yeux bruns, par exemple, ou est-ce le contraire?

Je baisse la tête et avance, c'est aussi encombré d'humains couchés ici qu'en bas, et je dois me résoudre à écraser quelques doigts, prendre appui sur quelques ventres, pour me rendre à la source de la lumière. Les gens que j'accroche ainsi sont les seuls à me remarquer, les autres n'ont aucune idée de mon petit manège. Alors que j'approche de la chambre avec la lumière, j'entends crier, à l'intérieur. Je reconnais clairement la voix de monsieur Harry et la voix de monsieur Ed. Les gémissements reprennent de plus belle, derrière moi, et quelques personnes, tout près de moi, essaient de se lever péniblement. Un coup d'œil à leurs yeux m'indique qu'ils semblent avoir repris possession de leurs âmes. J'entre à l'intérieur de la pièce illuminée. Il fait chaud.

Monsieur Harry et Monsieur Ed criaient fort, très fort, comme s'ils essayaient d'enterrer un bruit inconnu avec leur voix. Mais, surtout, ils pointaient une grosse boule de sublime qui flottait dans l'espace, au centre de la pièce, ils la pointaient avec ce qu'ils m'avaient dit être des fusils. C'était probablement ça, le POW! que j'avais entendu, un peu plus tôt, celui qui m'avait poussé à prendre action. Les deux détournent les yeux un instant lorsqu'ils me entrent, et me crient de m'en aller de là.

Les gens, qui étaient jusqu'à présent immobiles, commencent à s'activer, à se couvrir les yeux, à se prendre la tête dans les mains comme si une migraine incroyable venait de les frapper. Je connais cette expression, sur leurs visages, maman la faisait tellement souvent, vers la fin.

Le pendentif que j'ai autour du cou s'illumine.

L'homme du désert, celui que Papa avait sorti de la caverne, mais qui avait pris la poudre d'escampette, par la suite, est là, lui aussi. J'ai peine à le reconnaître. Il est toujours aussi grand, mais sa maigreur est devenue malade. Je plisse les yeux. Je pourrais jurer qu'il est transparent à certains endroits de son corps et ses yeux sont tout à fait blancs, totalement accessibles. Il se tient à une distance presque mortelle de la lumière et tend les bras vers elle comme pour s'en saisir et la coller tout contre lui. Je secoue la tête doucement. Cette obsession de gens pour la lumière, je ne la comprends pas. Cette même obsession qui a poussé Icare à se jeter dans le soleil. L'homme touche presque à la boule, au sublime, la lumière est trop forte, elle lui a cassé les yeux. Il ne voit plus rien. Il ne voit plus que la lumière. Je me demande si c'est ce qu'Icare a vu, quelques secondes avant de retomber sur la terre.

Le petit pendentif que Papa m'a offert brûle et brille de la même lumière que celle qui illumine la pièce. Il me brûle le cou.

Une femme, presque aussi maigre que l'homme du désert, se lève. Ses vêtements sont croches, sur son corps. Elle est indécente. Elle ne sait pas où elle est. Elle crie, elle aussi. Tout le monde crie, mais il n'y a rien qui motive tant de hurlements. Elle crie à propos d'un bébé qu'elle a perdu. Monsieur Ed hausse la voix, lui aussi. Avec des mots malpolis, il lui

demande de se taire. Un autre personnage de cette histoire se lève et enlève le capuchon qui couvrait son visage. Celui-là, je le reconnais, c'est Papa. Mais que fais-tu là, avec toutes ces brebis sans conséquence, Papa? Son visage est toujours marqué de noir et son corps aussi. Illuminé ainsi par la lumière, Papa ne se ressemble pas du tout. Il vient vers moi. Je reste bien droite. Il approche son visage du mien et arrache le pendentif de mon cou. Une marque rouge s'est tracée là où la chaîne et le bijou touchaient ma peau. Papa jette le pendentif par terre et l'écrase avec son pied. La lumière clignote l'espace d'un instant. Le pendentif fume comme un vieil ordinateur brisé.

Papa me prend à bras le corps et nous éloigne de la boule de lumière. Monsieur Ed se met à jurer comme le malotru qu'il est et, dans un éclat de bruit et de fureur, et monsieur Harry et lui font chanter leurs fusils. Je bouche mes oreilles et sens une exclamation de surprise s'échapper de mes lèvres. Papa, lui, regarde la scène.

POW! POW! POW! POW! Toujours plus de POW! Ils s'enchaînent. Je risque un œil, moi aussi. La lumière clignote à chacun des POW!, les visages de monsieur Ed et de monsieur Harry sont illuminés à chaque POW!, du feu sort de leur fusil, le mur se troue derrière la lumière, tous les gens sont couchés par terre, l'homme du désert est tombé sur les fesses, il hurle et se bouche les oreilles, il hurle le même mot, à répétition, silence. Silence. POW! Silence. POW! Silence. POW! se répondent à l'infini.

Ma vie est jeune, mais je n'ai jamais vécu de moment aussi long.

Les POW! deviennent des clic, clic, clic, clic. Il n'y a plus rien pour faire POW!, mais les SILENCE, SILENCE, SILENCE, de l'homme, dans le coin de la pièce, n'ont pas cessé.

Monsieur Ed sort un autre fusil de sa poche. Monsieur Ed est un homme dangereux. Il pointe dans le coin avec son fusil et tire deux coups. Je hurle, cette fois, je n'y peux rien, et je cache mes yeux avec mes mains. Je sens, même sans les voir, tous les regards peser lourdement en direction de monsieur Ed. Il oppose à tous ces yeux qu'il n'a rien fait de mal. J'ouvre les miens. L'homme du désert est toujours dans le coin. Deux trous au-dessus de sa

tête, dans le mur, l'ont fait taire pour un petit bout de temps et il tremble de tout son corps, les doigts crispés dans les airs, tentant d'agripper n'importe quoi.

Au milieu de la pièce, une boule brune, noircie, pleine d'orifices créés par les POW! tombe sur le sol. Un orifice, c'est un joli mot qui veut dire trou, qui n'est pas un beau mot. Une boule brune qui fume. Papa m'a relâchée. Il regarde, lui aussi, la boule brune qui fume. Je m'en approche alors que les gens, dans la pièce, commencent à parler. Ceux, dehors, aussi, parlent, murmurent, poussent quelques cris, se demandent à voix haute ce qu'ils font là. Un enfant pleure, dans la foule.

La boule brune est bien peu sublime, maintenant, sur le sol, terne, mais un rire discret, silencieux, soulagé, destiné à mes oreilles seulement, s'en échappe. C'est maman.

Papa me ramène contre lui et m'embrasse sur la joue. Il me regarde dans les yeux, Papa. Il s'essuie le visage. Les marques noires sur son visage commencent à disparaître. Ses yeux sont plus pâles qu'à l'habitude. Je regarde à l'intérieur parce que je peux.

Nous avons brisé la prison de maman.

Je ne comprends pas tout à fait ce que Papa dit. Mais ce n'est pas grave. Papa le dit, c'est donc vrai, et je suis contente de l'avoir retrouvé, contente pour lui, qui est heureux. Et je suis contente pour maman, que je n'avais jamais autant ressentie, dans mon cœur. Papa me serre fort, dans ses bras, la première fois depuis longtemps. Je le serre en retour, sans connaître la cause de toutes ces émotions chez Papa.

Que faisais-tu ici, Papa? Je suis venu pour maman. Pourquoi es-tu venu tout seul? Pourquoi tu n'es pas venu me chercher, à la garderie? J'étais pris au piège par la lumière. Où est maman? Elle était dans la lumière. Maman était prisonnière de la lumière? Papa a hoché la tête. En quelque sorte, oui, prisonnière. Toi aussi? Pris au piège de maman. Avons-nous fait mal à maman? Non.

Tu te souviens d'Icare, Jeanne? Comment il voulait devenir le soleil, s'en approcher le plus possible ? J'ai toujours cru qu'Icare l'avait fait pour devenir le soleil. Devenir le sublime. Mais Icare s'est brûlé les ailes et s'est écrasé dans la mer. Personne n'est fait pour

devenir le sublime, Jeanne. J'ai fait oui de la tête. Je ne comprenais toujours pas. Papa aurait été heureux si maman était devenue le sublime. C'était toujours comme ça, avec le sublime, je ne comprenais jamais vraiment.

En contrepartie, j'avais retrouvé mon Papa qui me racontait des histoires.

ÉPILOGUE

Jeanne m'a serré dans ses bras une dernière fois et je me suis fait violence pour pas me retourner et frapper Ed en plein dans l'estomac et l'empêcher de pouffer de rire. Ensuite, on a envoyé la main à son père et on a regardé la petite famille (ouais, à deux, est-ce que tu peux dire famille?) s'éloigner et disparaître en haut des escaliers roulants de l'aéroport. On est remontés dans la voiture et on s'est mis à rouler. On avait décidé qu'on resterait encore quelques jours dans le coin. Peut-être qu'on remonterait vers le nord, pour voir du pays, peut-être qu'on roulerait jusqu'à une grosse ville et qu'on prendrait l'aéroport de là. On avait déjà contacté monsieur Gélato (nom de merde) pour lui dire qu'on avait pas une, pas deux, mais bien trois boîtes oranges à lui ramener : celle du serrurier, celle du père de Jeanne et celle de monsieur Pierre. Je vous jure qu'il a joui au téléphone, et je sais reconnaître la voix d'un gars qui se fait sucer pendant qu'il te parle et c'était pas ça. Il a promis de tripler la récompense et on était plutôt satisfaits de toute l'affaire.

« On s'attache, n'empêche, à cette petite, hein? »

Ed m'a jeté un regard bizarre.

« Quoi? C'est une charmante petite fille. Elle est vive d'esprit. Bon, d'accord, quand elle vous dévisage c'est un peu bizarre et parfois elle raconte n'importe quoi, mais tout de même, c'est une petite fille attachante.

- C'est quoi, là, Harry? Tu veux qu'on adopte? T'aimerais ça qu'on s'adopte un enfant? On a déjà eu cette discussion, c'est la carrière ou les enfants, pas les deux, et je suis pas prêt à sacrifier notre carrière, pense à nous deux, Harry.

- Merde, Ed, je fais juste dire que je me suis attaché à la petite parce qu'elle était mignonne, j'ai pas dit que je voulais adopter le Mali en entier.

- Parce que je veux pas te décevoir, mais au nombre de putes que tu te farcis après chaque mission, y'a probablement déjà une dizaine de petits orphelins avec ton gros nez et ta petite bite qui se baladent librement partout dans le monde.

- Arrête de dire que j'ai un gros nez. J'ai pas un gros nez. »

J'ai vu que quelque chose chicotait Ed, depuis tout à l'heure. Quand quelque chose le troublait, Ed, il devenait un peu silencieux et il regardait dehors, au loin, comme si ses yeux étaient incapables de travailler quand son cerveau tournait plus vite que d'habitude. Je lui ai posé la question.

« Ben, je sais pas, Harry, mais je demande comment elle a fait, la mère de Jeanne, pour rentrer dans cette boule et être confortable. C'était minuscule, cette boule. Beaucoup trop petit pour une femme adulte. »

J'ai jeté un coup d'œil à Ed. Il était sérieux comme un hibou. Parce qu'un hibou c'est sérieux. Vous allez vraiment me faire chier chaque fois que j'essaie de faire dans le style, merde, je pensais qu'on était rendu plus loin que ça dans nos rapports, merde. Sérieux comme un hibou, c'est tout à fait valable, comme expression.

« C'est parce qu'elle a dû faire beaucoup de yoga, Ed. Le yoga, c'est bon pour la flexibilité. Elle a dû en faire beaucoup jusqu'à ce qu'elle puisse entrer dans cette boule et y rester.

- Et pourquoi est-ce que quand on a détruit la boule, elle est pas sortie? Hein? Elle aurait dû en sortir si elle était dedans.

- C'est parce que les gens qui font trop de yoga, ils s'évaporent. Alors elle s'est évaporée.

- Pourquoi les gens continuent à faire cette merde si c'est pour s'évaporer? »

J'en croyais pas mes oreilles. J'ai continué à rouler et j'ai pris la sortie pour la grosse ville la plus proche. Ed s'est penché pour aller fouiller dans un sac sur la banquette arrière, et il en a sorti un petit livre noir à la reliure verte, une sorte de journal. J'avais aucune idée d'où il avait pris ça. Il a ouvert et s'est mis à lire, le front plissé, les yeux petits, comme s'il comprenait rien.

« Depuis quand tu t'es mis à la lecture, Ed ?

- Ah, ça ? C'est rien, c'est rien. J'ai trouvé une pile de journaux dans la chambre du serrurier quand on a fouillé son appartement pour trouver une carte d'identité pour l'hôpital. J'ai commencé à en lire quelques-uns pendant que tu parlais au médecin, tout à l'heure. Le gars, il avait un sérieux problème avec la ponctuation. Dans les deux premiers journaux, j'ai dû compter un maximum de 15 points, et aucune virgule. Puis ça s'arrange un peu vers la fin, mais c'est juste une feinte, parce que le gars, après, son problème, c'est plus la ponctuation, c'est les foutus paragraphes. Une ligne, une ligne, une ligne, une ligne. Merde, incapable de se concentrer. Et il parle, il parle, il parle, mais il est pas cohérent.

- Il y parle de la boîte orange ?

- Un peu. Si je comprends bien, y'a quelques boîtes orange dans le monde, et quand tu les ouvres t'as une clé pour ouvrir la boule. Et la boule t'accorde un souhait, mais c'est pas toi qui choisis. C'est stupide. En plus la boule est cachée dans un foutu temple qui t'écrase quand tu prends la boule.

- Ah ouais... ?

- Ouais. Là il me gonfle un peu, le serrurier. Au début c'était bien, il parlait de bordel, de baisers et de filles, mais s'il en parle pas à nouveau d'ici dix pages, j'abandonne et je le fous aux poubelles.

- Bah non, garde-moi les journaux. J'ai terminé le roman que j'avais amené dans l'avion pour venir ici et j'ai plus rien depuis trois jours. J'y jeterai un coup d'œil. J'suis certain qu'il y a quelque chose à faire avec ça⁴. »

⁴ Héhé!

LE BÂTON BRISÉ

UNE VISION EXPLICITE

Tous les écrivains, par leur écriture, par le choix des mots qu'ils emploient, par la décision qu'ils prennent de faire sécher des taches d'encre sur du papier, prennent position par rapport à plusieurs enjeux qui concernent la littérature, et ce, parfois sans le savoir. L'acte d'écrire même est un engagement envers la littérature, envers une certaine forme de littérature, et cela ne saurait être autrement. C'est ce que je propose de faire, aujourd'hui : de m'engager vis-à-vis la littérature. Je propose, le plus concrètement possible, de choisir deux ou trois thèmes qui m'auront été chers tout au long de mon travail d'écriture et de les exposer ici pour ensuite prendre position par rapport à eux. Ce que je propose, c'est de prendre ces quelques pages pour établir ce que j'appelle une posture d'écrivain, c'est-à-dire une position, par rapport aux différents enjeux de l'écriture, qui m'intéressent.

Pour la suite de l'écriture et de mon propre travail contre les mots, tenter de mieux comprendre ces quelques questions qui se posent à moi. Bien sûr, toute cette réflexion sera teintée, pour ne pas dire noyée, dans une subjectivité très grande. Je ne saurais faire autrement. C'est une posture personnelle que j'avance. Bien évidemment, pour ne pas sombrer dans un long monologue d'impressions et d'instincts, je convoquerai certains auteurs qui m'aideront à mieux formuler mes pensées, à mieux appuyer les concepts que j'invoquerai.

Quels sont-ils, ces thèmes que j'aborderai ? Ils sont simples, mais importants pour moi. Dans l'ensemble, deux oppositions prendront toute la place. La première : entre la vérité pure, froide et collée au monde réel et le mensonge, la fiction, un certain goût pour la déformation ou l'invention. Devant le choix entre réalité et fiction, que choisir ? Y a-t-il une façon de raconter ? Il y en a mille. Je ne répondrai pas à la question de façon définitive, mais je placerai mes pieds quelque part dans le débat et je défendrai ma position. Des auteurs comme Milan Kundera, Marc Petit, Christophe Donner ou encore Imre Kertész me serviront à renforcer mes arguments, déblayer des chemins et également mettre à l'épreuve mes croyances. L'autre opposition se situera dans la langue : quelle langue choisir ? Une langue classique, une langue bien construite, élégante, ou la langue tout en style, comme le dirait un

Louis-Ferdinand Céline, ou une langue *mal écrite*, comme le dirait un San-Antonio ? Au-delà de cette opposition, c'est à la question de la voix que je m'arrêterai, cette voix qui peut possiblement être travestie, fabriquée, même. Plus qu'une voix, j'essaierai de voir en quoi les mots peuvent porter en eux-mêmes une vision propre du monde. C'est surtout du côté de Céline que j'irai chercher mes appuis dans cette partie.

Cet essai sera avant tout l'exercice d'un ventriloque. Mes idées sont claires, ou du moins elles le seront encore plus à la fin de l'essai. J'ai plusieurs choses à dire, beaucoup de positions à prendre, et pour les prendre, je ferai intervenir la voix des autres. Je ferai parler ces auteurs, morts ou vivants, et tenterai de dialoguer avec eux. Parfois je serai en accord. Parfois non. Ce qu'il faut garder en tête est que je ne propose aucun dogme d'écriture, je propose plutôt un objet personnel et subjectif à ma propre recherche, un outil pour moi-même et mes nécessités littéraires.

« Dois-je souligner que je n'ai pas la moindre ambition théorique et que tout ce livre n'est que la confession d'un praticien ? L'œuvre de chaque romancier contient une vision explicite de l'histoire du roman, une idée de ce qu'est le roman ; c'est cette idée du roman, inhérente à mes romans, que j'ai essayé de faire parler. »

- Milan Kundera

LES VÉRITÉS QUI DIFFÈRENT

Première question : que peut le roman ? Raconter des histoires, peut-être, mais la télévision et le cinéma le font aussi, et souvent mieux. Quelle est la nécessité du roman, alors ? Qu'est-ce qui permet au roman d'être appelé un roman ? Qu'est-ce qui, absent, rend le roman impossible ?

Milan Kundera, pour jeter un peu d'ombre sur la question, invoque le grand début du roman comme on le connaît aujourd'hui : le don Quichotte de Cervantès. Peut-être que ce roman fondateur porte en lui la réponse à sa propre question. Pourquoi le roman, cette nouvelle forme d'écriture, plutôt qu'autre chose, plutôt que ce qui se faisait avant ? Pourquoi une telle rupture ? Partant du constat que l'humain ne crée que très rarement quelque chose si ce n'est en réponse à un besoin immédiat, il est logique de croire que le premier roman pourrait très certainement m'aider à voir mieux la raison de cette forme. Avant de passer directement à don Quichotte, voici ce que Kundera a à dire du roman :

« C'est en ce sens là que je partage et comprend l'obstination avec laquelle Herman Broch répétait : découvrir ce que seul un roman peut découvrir, c'est la seule raison d'être du roman. [...] La connaissance est la seule morale du roman. »⁵

Écrire pour connaître ? Et moi qui dit, depuis tout à l'heure, que j'écris non pas pour connaître, mais pour poser des questions, me voilà bien déçu de Kundera et d'Hermann Broch. Comment donc l'écrivain, homme parmi tant d'autres, peut-il prétendre connaître ? Comment peut-il prétendre détenir une quelconque vérité, lui qui n'est rien de plus qu'un ambitieux avec un crayon et beaucoup, beaucoup de temps à perdre ? Je n'y crois pas. Heureusement, Kundera non plus.

« Quand Dieu quittait lentement la place d'où il avait dirigé l'univers et son ordre de valeurs, séparé le bien du mal et donné un sens à chaque chose, don Quichotte sortit de sa maison et ne fut plus en mesure de reconnaître le monde. Celui-ci, en l'absence du juge suprême, apparut soudainement dans une redoutable ambiguïté ; l'unique vérité divine se décomposa en centaines de

⁵ KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Gallimard, Mesnil-sur-L'Estrée, 1994, p. 20

vérités relatives que les hommes se partageaient. Ainsi, le monde des temps modernes naquit et le roman, son image et modèle, avec lui. »⁶

L'ambiguïté, voici un tableau sur lequel le roman peut jouer, sans lequel il ne peut être. Kundera parle de l'absence de Dieu dans le cas de Cervantès, mais la « disparition » du créateur est loin d'avoir été le seul moteur d'ambiguïté dans l'histoire du roman.

La nature a horreur du vide. Dieu a été remplacé par la science, mais la science a vite prouvé qu'elle était plus encore horrible que Dieu, donnant aux deux Grandes Guerres du 20^e siècle les armes les plus terribles et les plus meurtrières jamais inventées. Nouveau drame, nouvelle perte de repères. La science, que l'on croyait salvatrice n'était qu'une autre tueuse. La science, qui devait répondre à toutes les questions, aux questions importantes, n'a pu que jeter un nouveau voile opaque sur notre existence. Car il est là, encore aujourd'hui, l'origine du cri que poussent la plupart des écrivains : dans leur incapacité à fonder une vérité, dans cette incapacité à éclairer quoi que ce soit. Le roman continue à être la réponse à cette impossibilité.

« Comprendre avec Cervantès le monde comme ambiguïté, avoir à affronter, au lieu d'une seule vérité absolue, un tas de vérités relatives qui se contredisent (vérités incorporées dans des *ego imaginaires* appelés personnages), posséder donc comme seule certitude la *sagesse de l'incertitude*, cela exige une force non moins grande. »⁷

Pour Kundera, il est clair que l'être humain a un besoin viscéral de *savoir*. Il doit connaître, de façon claire et de façon précise, ce qu'est le mal comme ce qu'est le bien. Dans les conflits qui s'érigent autour de lui, quelqu'un doit avoir raison. L'incertitude n'est pas une fin valable. La sagesse de l'incertitude est difficile à accepter et à comprendre pour l'homme. Tout simplement parce qu'elle va contre sa nature, qui veut connaître, sans l'ombre d'un doute, ce qui est. Ce que j'en pense ?

Ces mots du poète et écrivain Charles Bukowski me viennent en tête. On peut les trouver dans son *Journal d'un vieux dégueulasse*. Il y écrit la phrase suivante : « La poésie en dit long et c'est vite fait. La prose ne va pas très loin et prend du temps. » Je crois que si

⁶ *Ibid* p. 20-21

⁷ *Ibid* p. 21

la prose, manifestée en forme romanesque, prend tant de temps à dire si peu de choses, c'est que la tâche qui s'offre à elle est colossale. Devant l'éclatement du sens unique, c'est à l'art romanesque que revient le rôle de réinventer le sens grâce à sa *sagesse de l'incertitude*. Le roman avance, à tâtons, à travers des thèmes et des enjeux qu'il ne connaît pas, dont son auteur n'a qu'une intuition. Même avec de la recherche, même avec des sources, même avec la plus grande rigueur, le roman ne pourra jamais qu'être un coup de sonde dans l'incertain. Même dans l'autobiographie la plus factuelle, dans le récit le plus transparent du monde, se trouvera toujours, dans un coin, prêt à tout faire déraiser, cette notion d'incertitude.

Qui, bien sincèrement, peut prétendre posséder la vérité, même la sienne ? Pour emprunter à la philosophie, Socrate n'a-t-il pas dit qu'il ne savait qu'une chose : qu'il ne savait rien. Au mieux, une autobiographie ne serait encore qu'un exercice de compréhension de soi-même teinté par la subjectivité. Le seul choix des mots laisse planer un doute dans l'esprit de l'auteur et du lecteur : et si ce que j'ai écrit n'était pas bien compris par celui qui me lira ? Et si ce que je comprends de ma lecture n'est pas la pensée exacte de l'auteur ?

L'œuvre d'un auteur, en rétrospective, n'abordera que quelques thèmes parmi les millions qui sont à sa disposition. Et il faudra souvent plus qu'un livre pour bien définir le thème, ou peut-être l'attaquer d'angles différents. Une œuvre peut contenir deux, trois thèmes, maximum, qui se répètent et hantent les romans comme de vieilles idées dont on n'arrive pas à se débarrasser. Et l'auteur recommence toujours, parce qu'il n'est pas certain, parce qu'il doute, parce qu'il ne sait pas, parce qu'il veut essayer, une dernière fois, dans un dernier roman, de savoir, mais la certitude lui échappe toujours.

Qui peut dire que même après ses magnifiques romans, Kafka en avait véritablement terminé avec la lourde absurdité de la bureaucratie ? Qui peut dire que même après son œuvre colossale, Céline a réussi à faire le tour des deux Grandes Guerres ? Ou même seulement de la deuxième, après sa trilogie allemande ? Qui peut dire que l'impossibilité de la communication n'aurait pas pu faire écrire au moins une dizaine d'autres pièces à Ionesco ? Aucun sujet ne peut jamais être épuisé.

Et qui peut prédire que personne ne reprendra ces sujets pour les traiter d'une façon différente ? Personne ne le peut, parce que l'écrivain est condamné, comme Diogène de

Sinope, à se promener en plein jour avec sa lanterne allumée, cherchant l'homme, le voyant partout, mais ne le *trouvant* nulle part. L'écrivain, dans son incertitude, tourne et tourne et tourne autour du proverbial pot, mais jamais ne le trouve. Toute une œuvre s'articule souvent autour d'un mot, imprononçable, qui pourrait parfaitement résumer un auteur, lui procurer la paix d'avoir trouvé, mais qui reste introuvable. C'est l'incertitude de l'existence même de ce mot qui fait la littérature.

L'écrivain, dans un monde où la vérité certaine existerait, pourrait écrire une phrase et mourir en paix, puisque cette phrase le résumerait, lui et son rapport au monde, au langage et aux autres. Mais dans le monde qui est le nôtre, cet écrivain ne fait que chercher cette phrase puis meurt sans l'avoir trouvée. Parfois il cherche sur des milliers de pages, des dizaines de livres. Il ne trouve jamais. C'est la littérature. Et même s'il trouvait, s'il avait la prétention de dire qu'il avait trouvé, les travaux d'un de ses confrères d'écriture pourraient tout remettre en question, puisque toute création vient habituellement avec son lot de doutes.

Kundera parle de l'opposition entre ce monde de vérité absolu et le doute omniprésent dans le roman :

« Cette incompatibilité est plus profonde que celle qui sépare un dissident d'un apparatchik, un combattant pour les droits de l'homme d'un tortionnaire, parce qu'elle est non seulement politique ou morale, mais *ontologique*. Cela veut dire : le monde basé sur une seule Vérité et le monde ambigu et relatif du roman sont pétris chacun d'une manière totalement différente. La Vérité totalitaire exclut la relativité, le doute, l'interrogation et elle ne peut donc jamais se concilier avec ce que j'appellerais l'*esprit du roman*. »⁸

Cette posture quant à l'*esprit du roman* possède une résonnance significative pour moi. Tout d'abord, dans son aspect général, j'aime croire que les romans puissent exister sans aucune contrainte, c'est-à-dire que n'importe quel écrivain ou auteur en devenir puisse écrire sur le sujet qui lui convient, de la manière qui lui convient sans se voir imposer des restrictions sur l'autel du bon goût, de la vérité ou d'un quelconque idéal politique. Mais, encore plus, cette posture vient appuyer en moi ce goût de ne jamais laisser savoir exactement.

⁸ *Ibid* p. 29

Chaque personnage d'un roman porte en lui une vision du monde, et ces visions se croisent, s'entrechoquent. Un monologue aussi, c'est une voix qui confronte le lecteur, qui se confronte elle-même, qui porte en elle une vision qu'elle offre et qu'elle défend sans le vouloir. Chaque situation est la mise en scène de cette tension entre la vision et le monde dont le dénouement est une possibilité de ce même monde. Un roman sans cette opposition entre le doute et la vie, soi et l'autre, l'ambiguïté et la certitude, bref, un roman qui ne confronte pas est un roman qui déçoit, à mon sens. Mais un tel roman est-il seulement possible ?

Toute prise de parole est, en soi, une prise de position. La parole ne va pas de soi. Chaque mot est un instant arraché au silence, et je crois qu'il serait difficile, voire impossible, considérant le caractère même du roman, d'en écrire un qui se soustrairait à tout conflit. Le langage lui-même et sa façon de l'employer génèrent à eux seuls ce choc nécessaire à l'essor d'un roman (Je ne parle pas ici de la qualité d'un tel roman, mais simplement de sa *mission romanesque*).

La raison particulière qui me pousse à apprécier ces paroles de Kundera est simple. À l'intérieur du roman que je propose dans la partie « création » du mémoire, je tente de brouiller les pistes de la vérité de plusieurs façons. D'une part, seuls des discours monologués et subjectifs permettent d'accéder à l'action, et le caractère même des personnages rend ce discours plus ou moins fiable à plusieurs niveaux. D'autre part, le personnage principal du roman, le père, celui autour de qui la plus grande partie de l'histoire s'articule, ne prend jamais la parole, privant ainsi le lecteur de clés qui auraient pu grandement influencer sa lecture et la rendre non pas plus claire, mais plus éclairée. Le roman baigne dans l'ombre du silence du père.

L'esprit du roman, pour moi, se situe exactement là. Dans l'ambiguïté des regards, dans la relativité de la narration, dans la possibilité que tout ce qui est raconté soit, au mieux, un reflet teinté, la déformation d'une réalité vue à travers des yeux qui ne savent objectiver. Ou qui ne veulent tout simplement pas. Et c'est sans parler de l'impact des mots qui jettent un autre voile déformant sur cette masse déjà en mal de vérité qu'est le roman.

« L'esprit du roman est l'esprit de complexité. Chaque roman dit au

lecteur : « Les choses sont plus compliquées que tu ne le penses. » C'est la vérité éternelle du roman, mais qui se fait de moins en moins entendre dans le vacarme des réponses simples et rapides qui précèdent la question et l'excluent [...] et la vieille sagesse de Cervantès qui nous parle de la difficulté de savoir et de l'insaisissable vérité paraît encombrante et inutile. »⁹

Sans vouloir généraliser à outrance, il est vrai que dans l'ère du *clip* de trente secondes, du film qui doit boucler sa morale en une heure et demie, scènes d'action et de sexe incluses, au moment où la *googlisation* de l'information rend tout texte de plus de deux cents mots insupportable, où journalistes, politiciens, sociologues, gourous et autres veulent nous vendre la *vérité*, le rôle du roman est plus important que jamais. Mais ce rôle, quel est-il ? Peut-être celui de continuer à réfléchir en admettant ne rien savoir. En admettant que toute vérité offerte soit relative.

L'écrivain de ce type de roman, je le vois comme étant l'exact opposé du nouveau fléau qui nous afflige : le spécialiste. À l'opposé du spécialiste, qui connaît jusqu'au plus petit détail son domaine d'expertise, le romancier a des intuitions qu'il approfondit parfois, le romancier est un généraliste avec certaines idées imprécises sur certains thèmes, idées à partir desquelles il construit ses romans et son œuvre. Mais là où le spécialiste sait, là où il fait la synthèse, là où il est concis et clair, le romancier ne peut qu'offrir des suppositions, il ne peut offrir, comme le dit si bien Bukowski, que très peu avec beaucoup de mots. En plus, il ne peut le faire que sur une forme longue, ardue, qu'il faut savoir mastiquer et digérer avec des outils dont plus personne ne se sert : implication, imagination, libre arbitre, réflexion, persévérance. Le roman est un espace de vérité troué que le lecteur doit remplir.

Un roman n'est jamais plein. Il n'est jamais positivité. Le roman est un négatif. Le roman ne se résume pas en une phrase coup-de-poing. Le roman prend son temps, même si son rythme est effréné. Et, surtout, le roman laisse toujours un vide. Non pas un vide comme la faim ou le deuil. Un vide en forme de point d'interrogation.

Kundera utilise la formulation suivante pour décrire ce que peut le roman, dans *L'Art du roman*. Pour lui, le roman est *l'exploration des possibilités de l'homme dans le piège*

⁹ *Ibid* p. 35

qu'est devenu le monde. Il donne quelques exemples. Pour Kafka, c'est l'exploration d'un univers où l'espace bureaucratique est devenu l'essence principale du monde. Pour Hermann Broch et ses *Somnambules*, « le monde est le processus de dégradations des valeurs (valeurs provenant du Moyen Âge), processus qui s'étend sur les quatre siècles des Temps modernes et qui est leur essence. »¹⁰ Face à ce processus (le piège), nous explique Kundera, Broch explore trois possibilités, une par personnage, une par roman de la trilogie. Chacune de ces possibilités est, en quelque sorte, un point d'interrogation, puisque la trilogie ne donne raison, priorité ou sympathie à aucune des trois parties par rapport aux autres.

C'est également ainsi que j'entrevois la forme romanesque. Dans la portion création de mon mémoire, j'ai cherché à ce que les histoires deviennent l'essence principale du monde, et que les trois personnages soient autant de possibilités face à ce nouveau « piège ». Pour Jeanne, la clé de ce monde où tout n'est qu'histoire passe par les mythes racontés par son père et toutes les vérités énoncées qui en découlent. Sa relation avec le monde passe par ces fictions qui se répètent et qui viennent toujours donner un sens à la réalité qui l'entoure. Son moyen de défense face à un monde hostile est de transposer ces contes dans la *vraie* vie, ainsi, le méchant Monsieur Pierre devient un taureau. Les personnages peu recommandables que sont Harry et Ed deviennent des hyènes, tout aussi inquiétantes, mais beaucoup moins réelles, et le père devient un renard, figure quasi héroïque des fables de La Fontaine.

Pour le serrurier, le rapport au monde comme enchaînement d'histoires passe par les délires, tout d'abord sexuels, hantés par les images de ces femmes et ces hommes qui jouissent au bordel, alors que lui ne peut pas. Puis, aux délires érotiques se mélangent des délires historiques (Louis XIV) et, finalement, des délires mystiques à propos de la boîte orange et de l'artefact.

Finalement, pour Harry et son alter ego Ed, l'enjeu se situe au niveau du contrat de lecture qui est bafoué par le narrateur personnage. Les nombreuses digressions de celui qui raconte l'histoire, les interjections incessantes du double, Ed, et cette manie de s'adresser au lecteur, soit par des notes de bas de page, soit directement, viennent remettre en perspective

¹⁰ *Ibid* p. 70

l'histoire qui est lue (et dont le narrateur connaît possiblement déjà la fin) en posant, entre autres, une question qui reste véritablement sans réponse : qui raconte vraiment cette histoire ?

Un roman pourrait explorer une seule possibilité comme il pourrait en explorer mille. Chaque possibilité est à la fois une fin en soi, puisqu'elle se termine avec le roman ; à la fois une ouverture, puisqu'elle pose toujours une question qui demeure sans réponse. L'interrogation posée porte en soi sa solution. En d'autres mots, chaque question est sa réponse puisqu'elle est posée.

« [Le roman] apprend au lecteur à être curieux de l'autre et à essayer de comprendre les vérités qui diffèrent des siennes. »

- Milan Kundera

DES IMAGES POPULAIRES PLEINES DE SENS

Je désire ouvrir ici une parenthèse qui portera sur le propos d'Imre Kertész, dans son court texte « *À qui appartient Auschwitz ?* », et qui servira d'introduction parfaite à ma seconde interrogation qui porte sur le mensonge et la réalité en littérature. La question est donc la suivante, tout simplement : à qui appartient Auschwitz ?

Je m'arrête là-dessus, tout de suite, pour réfléchir et orienter un peu le sens d'une question si importante. Par la question « *À qui appartient Auschwitz ?* », je crois qu'il est plausible d'entendre la sous question suivante : comment écrire Auschwitz ? Kertész est un survivant de l'Holocauste et un écrivain, cette question le préoccupe donc naturellement. Même si les exemples que donne l'auteur pour répondre à la question sont cinématographiques, ils répondent également à une question beaucoup plus large, qui intéresse tous les écrivains. La question, comme je l'entends, va comme suit : « Comment écrire ? »

Mise en contexte : discutant des représentations de l'Holocauste, plus particulièrement des camps de concentration nazis, Imre Kertész se sert de *La liste de Schindler* de Spielberg et de *La vie est belle* de Benigni pour expliquer la différence fondamentale entre ces deux films quant au traitement de la mémoire du tristement célèbre Auschwitz. Il commence en parlant du film du cinéaste américain, regrettant son souci du détail, cette obsession pour un réalisme matériel parfait.

« Mais pourquoi tenir tellement à ces détails pénibles et douloureux au lieu de s'efforcer de les oublier au plus vite [...] Je sais bien que nombreux sont ceux qui ne sont pas d'accord avec moi quand je qualifie de kitsch le film de Spielberg *La liste de Schindler*. Ils disent que Spielberg a beaucoup fait pour la cause, puisque son film a attiré des milliers de gens dans les cinémas, y compris les foules par ailleurs indifférentes au problème de l'Holocauste. C'est peut-être vrai. Mais, ayant moi-même survécu à l'Holocauste et connu d'autres formes de terreur, pourquoi devrais-je me réjouir que de plus en plus de gens voient sur une pellicule ces événements – falsifiés. Il est clair que le cinéaste américain [...] n'a pas – et ne peut pas avoir – idée de la réalité d'un camp de concentration nazi ; mais alors pourquoi se donne-t-il autant de peine pour dépeindre un monde qui lui

est inconnu de manière à le faire paraître fidèle jusque dans les moindres détails ? »¹¹

Ce qui agace Kertész, dans cette charge en règle contre le film de Steven Spielberg, c'est donc son obsession du détail. Détail matériel dans le décor, les accessoires, dans le traitement de l'image, dans la précision des lieux, dans cette recherche évidente d'une esthétique du vrai : *ça s'est passé comme ça, c'est une création qui ressemble en tout point à ce que c'était, c'est comme si vous y étiez*, etc.

Comment, alors, un tel souci du détail, une telle recherche de *vérité* peuvent-ils agacer à ce point l'auteur hongrois ? Comment un réalisateur peut-il s'attirer les foudres d'un survivant en tentant le plus possible de respecter la mémoire de ceux qui ont survécu à Auschwitz. Kertész parle de quarante mille interviews, d'heures de recherches, d'un immense travail, et pourtant rien ne suffit pour s'attirer les grâces de l'écrivain. Pourquoi ? Parce que tout cela est faux. Ou plus précisément parce que le faux n'y est jamais assumé comme tel. Parce que le faux essaie de se faire passer pour du vrai. C'est du moins l'impression que j'en ai. Mais avant d'aller plus loin avec mes impressions, voyons ce qu'il a à dire du film de Roberto Benigni :

« [...] j'apprends que, pendant le tournage, on a veillé particulièrement à donner une image fidèle du quotidien, des objets, des accessoires. Par bonheur, cela n'a pas réussi. La fidélité réside dans les détails et non nécessairement dans la ressemblance objective. [...] Il s'agit de tout autre chose : l'esprit, l'âme de ce film sont fidèles, ce film nous touche par le charme le plus ancien qui soit : la puissance du conte [...] Pas de gigantisme, pas d'insistance pénible ou sentimentale sur les détails, pas de didactisme. »¹²

Avec cet extrait en tête, revenons au film de Spielberg. Malgré les évidentes qualités cinématographiques de *La liste de Schindler*, Kertész n'est pas convaincu de son utilité. Il le trouve *kitsch*, entendu ici comme ce qu'Hermann Broch définit comme étant le miroir dans lequel se regarde le spectateur, non sans complaisance, et qui ne lui renvoie que les faussetés d'une beauté convenue, et donc codifiée à outrance¹³. Je perçois un mépris chez Kertész pour tout artiste voulant faire croire à tout prix à quelque chose qu'il ne connaît pas en utilisant le

¹¹ KERTÉSZ, Imre – *L'holocauste comme culture* – Actes sud – 276 pages – p. 151 - 155

¹² *Ibid* p. 157 - 159

¹³ BROCH, Hermann, *Quelques remarques à propos du Kitsch*, Allia, 48 pages

code pré-établi, seul, de cette chose.

« [...] nombreux sont ceux qui volent l'Holocauste à ses dépositaires pour en fabriquer des articles de pacotille. Ou bien ils l'institutionnalisent, lui fixent un rituel moral et politique, lui fabrique un langage – souvent faux –, et ils imposent même au public les mots qui suscitent chez le lecteur-auditeur un « réflexe Holocauste » : en un mot, ils l'aliènent par tous les moyens possibles et impossibles. Ils apprennent aux survivants ce qu'ils doivent penser [...] Un conformisme de l'Holocauste s'est formé, de même qu'un sentimentalisme, un canon de l'Holocauste, un système de tabous et son langage rituel, des produits de l'Holocauste pour la consommation de l'Holocauste. »¹⁴

Kertész reproche à une certaine vague d'écrivains et de cinéastes de tellement codifier l'événement Auschwitz, de tellement se l'approprier en lui imposant leur propre code (on doit en parler comme ça, comme ça s'est passé et de nulle autre façon, je suis un expert et pas vous) qu'il a peur qu'Auschwitz cesse d'exister. Car lorsque le dernier survivant sera mort, qui pourra empêcher l'inévitable dérive de la mémoire objective ? En ce sens, il préfère encore l'approche de Roberto Benigni et de ce qu'il appelle *le pouvoir du conte*, que je rapprocherais de la *sagesse de l'incertitude* du roman. Le pouvoir du conte, c'est ce refus du détail matériel qui nous échappera de toute façon. C'est ce refus du *didactisme froid*. L'enseignement des faits comme tels suppose le savoir. C'est le refus de laisser la parole à une poignée d'experts objectifs, l'acceptation d'une parole éclatée, mais vivante. Dans la veine de la *sagesse de l'incertitude*, et surtout dans le cas d'Auschwitz, qui peut réellement prétendre savoir ? On m'opposera que le conte enseigne également, et qu'il fut et est encore le porteur d'une morale forte. Certainement, mais le conte moderne porte maintenant sa morale en lui-même, dans l'émotion qu'il crée, dans l'exemple qui fait sa chair, dans les mots employés. Il ne se termine plus pas un récapitulatif : « C'est pour ça qu'il ne faut pas faire ceci. » *Show, don't tell*, disent les Anglais. Montre, ne dis pas. Montre l'émotion, ne la dis pas. Montrer, c'est prendre une position plus passive de guide devant la littérature, l'art et la réalité. Le guide ouvre le chemin, mais il ne marche pour personne.

Non, Kertész préfère le conte. La puissance du conte. Le refus d'enseigner de façon froide des règles, des choses, des idées, des codes. Il choisit le devoir d'émouvoir. Car si la

¹⁴ KERTÉSZ, Imre – *L'holocauste comme culture* p. 153 - 154

mémoire faillit et que les faits exacts se déforment avec le temps, l'âme, l'essence, l'essence de l'événement peuvent demeurer vivantes. Comment ? Par des films (romans) comme ceux de Benigni, qui remythifient l'événement Auschwitz, se le réapproprient, le réinventent, honorent l'esprit de sa mémoire pour que personne n'oublie jamais l'âme de l'horreur, et non sa particularité réelle, propre. À l'esprit et l'âme qu'évoque Kertész, il serait facile d'ajouter un troisième mot clé : l'émotion. Le conte garde cette émotion en vie, plutôt que de la codifier et de la tuer à force de langage (cinématographique ou écrit) figé de clichés. Et si le conte traditionnel est forcément moralisateur (tous les contes, des frères Grimm en passant par La Fontaine possèdent une morale), le conte moderne que j'entrevois remplace la morale forcée (qui fut fort utile par le passé, pour les enfants et autres gens en période d'apprentissage) par l'ambiguïté du roman. La force de l'image sans l'image forcée.

Émotion. Émouvoir. Mouvoir. Remettre en marche l'idée d'Auschwitz. Continuer à la faire bouger, à la faire évoluer, pour qu'elle ne se perde pas. Sans réappropriation, sans réinvention, les générations futures, celles que le temps aura éloignées au maximum de l'horreur de la Seconde Guerre mondiale, ne pourront faire autrement que d'oublier un souvenir déjà lointain, perdu dans une série de codes, de clichés et d'obligations esthétiques qui n'auront plus aucune valeur émotive. On leur dira Auschwitz, ils hausseront les épaules. Parce que la mémoire objective leur montrera des images qu'ils ne comprendront pas, qu'ils seront incapables de ressentir. Ils diront : ça ne se peut pas.

À ressasser mille fois les mêmes concepts, les mêmes mots, les mêmes expressions pour parler de quelque chose, à passer par les mêmes chemins, on finit par s'en lasser. On finit par faire du *kitsch*. On finit par trouver ça banal. On finit par s'y habituer. C'est pour ça qu'il faut inventer et réinventer les choses et les émotions, l'histoire et les histoires, pour ne pas succomber à la banalité.

« [...] On a réfuté des légendes et des contes, au lieu de les prendre comme des images populaires pleines de sens. »

- *Emile-Auguste Chartier, dit Alain*

LA PREMIÈRE QUALITÉ D'UN ROMANCIER

Après cette longue digression, force est d'admettre que je n'ai pas tout à fait répondu à la question que je posais dès l'ouverture de la parenthèse, c'est à dire : comment écrire ? Écrire des œuvres qui ont la force des contes et la sagesse de l'incertitude, c'est vague. Fort des réflexions de Kertész, j'affûte ma question : le sujet littéraire nécessite-t-il l'intervention de la fiction pour subsister ou, similaire à l'approche d'un Spielberg, est-ce par une forme de réalité matérielle, de transposition du réel, que l'art atteint son véritable but ?

Je convoquerai deux auteurs à témoigner, Christophe Donner et Marc Petit, dont les livres, *Contre l'imagination* et *Éloge de la fiction*, respectivement, opposent deux points de vue irréconciliables quant à l'utilisation de l'imagination dans la création littéraire. Les deux œuvres se répondent, les deux auteurs dialoguent, s'insultent, croisent le fer et tapent sur leur clou à une année d'intervalle (Donner publie son essai en 1998, Petit en 1999). Même la mise en forme des deux essais suggère une dualité. Deux livres pareils, même format, même éditeur, l'un est blanc, l'autre noir.

Ma position est claire. Elle s'érige contre celle de Donner.

Christophe Donner aborde le sujet de la connaissance comme étant le véritable enjeu de la création littéraire. N'est-ce pas là le but que recommande Kundera à toute forme romanesque aussi ? « Le réel est ce que l'art doit savoir. »¹⁵ Les gens écrivent pour avoir une impression du réel, pour offrir cette impression qu'ils ont du réel. En écrivant comme ceci, je génère telle émotion chez le lecteur, émotion qui est réelle. L'art est donc une expérience du réel.

Mais Donner ne s'arrête pas là. Il lance la première flèche dès la phrase suivante : « Or le soucis des fervents de l'imagination est inverse, ils doutent du réel, et n'attendent de l'art aucune des vertus de la sagesse et de la connaissance. »¹⁶ Il est certain que l'on pourrait

¹⁵ DONNER, Christophe – *Contre l'imagination* – Fayard – Paris – 1998 – 120 pages – p. 13

¹⁶ *Idem*

voir dans cet univers de possibilités, chez Kundera, où rien n'est absolu, un certain dédain de la certitude. Ne dit-il pas que le roman possède la *sagesse de l'incertitude*. Il est cependant faux de dire que derrière cette incertitude se cache un dédain de la connaissance. Lorsque j'use de mon imagination pour investir des personnages d'idées, que je fais croiser leurs chemins et que ces croisements causent la confrontation des visions, il est faux de dire que, parce que ce n'est pas arrivé *pour vrai*, aucune forme de connaissance ne peut en être tirée, aucune forme de sagesse ne peut en être acquise. Le brouillard du doute n'est pas assez opaque pour obstruer la vue à qui voudrait apprendre, mais il est assez dense pour que cet apprentissage requière du temps, de l'effort, et, surtout, pour qu'il ne soit pas enfoncé contre son gré dans la gorge de quiconque lirait l'œuvre.

La connaissance, dans une œuvre d'imagination est, à mon sens, comme une couleuvre que l'on avale. C'est subtil et, un bon matin, ça nous frappe : on a une couleuvre dans l'estomac et elle ne veut plus sortir.

Mais si l'imagination venait tout simplement de l'ignorance et de la bêtise, oppose Donner. C'est vrai. On ne sait pas, alors on invente. Les possibilités de Kundera deviendraient alors tant d'exercices de lâcheté. Devant l'impossibilité de savoir réellement ce qu'il en est, l'auteur lance quelques poignées de terre à la mer et espère que des lecteurs s'y accrocheront, pensant avoir trouvé une île, une bouée de sauvetage, alors qu'ils ne font que dériver encore plus loin du large, loin de la terre ferme, loin de la civilisation. Les mythes et les romans de fiction jouent le rôle des diverses religions, donnant un sens fécond, mais inventé, aux choses et événements de la vie, éloignant petit à petit l'être humain de la connaissance de soi. La connaissance de soi-même n'est-elle pas d'ailleurs la seule chose dont l'écrivain puisse véritablement parler : les possibilités ne sont-elles pas toutes futiles quand la seule possibilité dont l'auteur peut vraiment parler de fond en comble, c'est la sienne ?

Comment, en effet, faire croire à ces divers scénarios, ces façons de réagir au piège qu'est devenu le monde alors que l'on ne la pas vécu soi-même ? L'imposture peut-elle seulement durer plus longtemps ? Chaque mot n'est-il pas une trahison sur l'autel de la vérité ? Quelle vérité ? Sa vérité ! Connais-toi toi-même ! Mais qui donc a dit que pour

apprendre à se connaître il fallait parler inévitablement de soi ?

L'écrivain de l'imagination peut tout simplement imaginer, sans remords, une situation ou une autre et arriver au même but, la connaissance de soi. Sans remords, car les conclusions, les hypothèses, les infimes particules de sagesse qui pourront être acquises de ce récit de l'imagination n'auront rien à envier à un récit de la connaissance de soi. Pourquoi ?

Parce que la connaissance d'un soi réel (c'est à dire réellement ancré dans le monde réel, pardonnez la répétition) n'est pas du tout plus objective que la connaissance par l'imaginaire. Le monde et son expérience parviennent à l'écrivain par l'univers des sens. Selon son parcours académique, ses rêves de jeunesse, ses tics nerveux, ses défauts, ses handicaps, ses ambitions, ses idées politiques, son anatomie, son niveau de stress, sa famille, la perception de l'individu auteur sera invariablement faussée par rapport à celle que le lecteur aurait eue, au même moment, reléguant son récit au niveau de « possibilité », sans plus de mérite hiérarchique qu'une autre parce qu'elle est véritablement arrivée.

Arrêtons-nous sur une banalité, pour quelques instants. Un homme est avec son fils, devant un clown qui offre un ballon au fils. Disons que dans le récit de la connaissance d'un soi réel, l'homme, qui est le narrateur, qui est l'écrivain, décide de ne pas acheter un ballon à son fils, le ballon coûtant un dollar et, les temps étant difficiles, il préfère acheter une pinte de lait avec son dollar (elle est en spécial). Le fils boude et le clown décide d'offrir le ballon gratuitement à l'enfant, devant ses larmes. C'est un bel exemple d'entraide, de solidarité sociale, on peut en tirer une certaine morale et la situation nous en apprend un peu plus sur certains caractères humains (le père est responsable, l'enfant ne comprend pas la valeur de l'argent, le clown est un bien bon bougre). Mais disons que cet événement ne soit jamais arrivé. En quoi est-il moins vrai ? En quoi cette situation d'entraide serait-elle plus forte si elle était arrivée « réellement » ? En quoi ne serait-elle pas qu'une possibilité parmi tellement d'autres, mais une possibilité plausible et révélatrice ? Changeons l'histoire : si le père, devant le prix ridiculement élevé des ballons avait décidé de sortir un stylo et de les crever un à un devant le regard ébahi des passants ? Et si le fils avait piqué une crise monumentale et s'était défait de son père pour aller se réfugier dans la salle d'essayage des dames d'un magasin de robes pour tailles fortes ? Et si le clown était l'ancien patron du père, déchu après

le passage d'une crise économique ? Les réactions des différents personnages dans telle ou telle autre situation auraient-elles été moins vraies ? Qui peut dire oui sans avoir un doute derrière la tête ?

Certaines de ces situations sont-elles tirées par les cheveux ? Pourquoi ? N'est-ce pas là poser la question du désespoir ordinaire que de voir un père crever les ballons d'un clown parce qu'ils sont trop chers ? La réaction est possible. Toutes les réactions sont possibles. Et même si un roman se déroule sur la planète Alpha Alpha, le sort des Gêrontim, race d'une tribu mineure promise à l'extermination par les sanglants Aroti, ne peut-il pas explorer, et ce, de façon tout à fait légitime, le thème de la peur de l'autre et de la différence ?

Christophe Donner en rajoute, disant un peu plus loin que ce que la littérature demande, depuis le départ, est fort simple : c'est de raconter la vie. Il donne quelques exemples, dont celui de Céline, qui revient quelques fois tout au long de l'essai. Comme je tenterai moi-même de dialoguer un peu avec Céline en dernière partie de ce texte, je m'attarde ici aux exemples donnés par Donner. Le premier :

« Et Céline. Il commence par se raconter sous le nom de Bardamu, puis il passe à Ferdinand, et sortant définitivement du jeu romanesque, ne parle plus qu'au nom de Céline lui-même. »¹⁷

Tout d'abord, c'est un peu court comme argumentation d'insinuer que Céline laisse tomber les masques simplement parce qu'il laisse tomber les noms d'emprunt. D'accord que la matière, jusqu'à un certain point, est autobiographique, mais Céline est avant tout l'écrivain d'un délire de la forme et du fond, très loin du réalisme absolu et objectif que prône Donner. Sa seule utilisation du langage, son langage émotif, la langue parlée dans l'écrit, tout le génie stylistique de Céline (selon Céline, son génie est encore plus grand, mais je m'écarte) l'éloigne, le rend irréconciliable avec Donner, qui écrit, au tout début de son essai : « J'ai décidé de me révolter contre l'imagination comme je me suis révolté, jadis, contre les rimes, et contre la « petite musique des mots » qui m'est très tôt apparue comme un

¹⁷ *Ibid* p.41

chant d'hypnose. »¹⁸ Cette révolte contre l'imagination me semble découler ou être un symptôme direct de la révolte contre la petite musique, qui est, il va sans dire, l'un des leitmotifs favoris de Céline.

Céline, écrivain de la vérité ? Écrivain prophétique, certes, chef d'orchestre d'une symphonie du massacre, tout à fait, délirant de première classe, mais écrivain de la vérité ? Donner se base sur *D'un château l'autre* pour étayer son argumentation, un peu plus loin : « Imaginez le Général de Gaulle écrivant un roman de cape et d'épée, ou Céline à Sigmaringen composant des sonnets galants... »¹⁹ L'exemple, il me semble, sert bien plus les ennemis de son propos que celui-ci même.

Parlons un peu de Sigmaringen... À quel point peut-on affirmer que le Sigmaringen que nous connaissons aujourd'hui grâce à Céline n'est pas un Sigmaringen à la fois véridique et délirant, comme tous les autres événements décrits par Céline ? Céline qui décrit son enfance comme étant terrible alors que ses parents se débrouillent bien et l'envoient à Londres pour y apprendre l'anglais. Le même Céline qui a dit qu'« Une biographie, ça s'invente. », celui qui, dans ses lettres, prétextait la pauvreté et la misère extrême alors que les avances de Gallimard le comblaient entièrement. Comment faire de Céline un apôtre de l'écriture réaliste alors qu'il est le chroniqueur imparfait, celui qui, plutôt que de chercher le fait, cherche l'émotion à travers le langage. Ce même Céline qui, dans une entrevue accordée à l'émission *En français dans le texte*, affirme à son interlocuteur que des histoires, on peut en trouver partout, à la pharmacie, à la clinique, dans la rue, que les histoires ne l'intéressent pas. Bien sûr, Céline a vécu Sigmaringen, mais je serais plus porté à dire qu'il a inventé Sigmaringen, en ce sens qu'il l'a mythifié, il l'a hyperbolé, plutôt que de l'avoir simplement raconté sans amplifications, dans une morne énumération de ce qui était, sans plus. On doit admettre que ce n'aurait pas été son genre de faire ainsi, si simplement.

Ce qui m'amène au prochain point de Christophe Donner : « L'imagination n'est pas ce grand fleuve qui nous emporte vers les plaines radieuses de l'art. Elle vole, pille, ramasse, ingurgite, elle ne cesse de reconstituer, de refaire en beaucoup plus moche et sans vie ce

¹⁸ *Ibid* p. 10

¹⁹ *Ibid* p. 99

qu'elle a aperçu, et qu'elle n'a pas eu la politesse de regarder, ni la patience d'attendre. »²⁰ C'est une charge contre le recyclage de toute sorte que l'essayiste semble mener ici. Donner affirme que l'art ne peut en rien reproduire la perfection de la nature, il doit plutôt lui rendre hommage, l'imiter. Devant les personnes, l'art doit observer, faire preuve de patience, regarder et ensuite écrire seulement ce qu'il a vu. Il ne doit pas extrapoler. Il doit *respecter le sujet*.

N'est-il pas mieux de croire que l'art, devant l'histoire, devrait simplement jouer un rôle d'observateur allumé ? Faire en sorte que l'on n'oublie pas. Exercer une sorte de devoir de mémoire de la vérité ? Donner dit aussi : « Je pense que la vérité ne s'oublie pas, qu'elle a une influence, un impact définitif sur l'esprit [...] elle fait partie de notre mémoire sans qu'il soit nécessaire d'y revenir. »²¹ et « L'imagination, au contraire, s'oublie très vite, elle a tellement de mal à laisser une trace quelconque dans notre cerveau qu'il faut lui repasser cent fois et éternellement sa merveilleuse pommade pour ne pas tomber dans l'oubli. [...] »²²

Ces affirmations trouvent certainement une résonnance chez Kertész et chez moi, aussi, mais d'une façon inversée à celle de Donner. Laissée à elle-même, la vérité s'oublie. La mémoire est une faculté qui oublie et elle n'épargne personne, pas même la vérité. Aidée de l'art, je crois que la vérité s'oublie également, mais d'une façon différente. Comme Kertész, je crois que l'art au service d'une vérité *matérielle* et *objective*, c'est-à-dire obsédée par l'imitation telle quelle des événements, ne peut que codifier à outrance l'événement. Une fois le roman fait, il ne peut plus s'en faire d'autres, puisqu'il n'y avait qu'une seule façon de faire, et toute nouvelle œuvre d'art viendrait remettre en question ce premier et ultime hommage. Pour le surpasser, il faudrait être encore plus précis, plus rigoureux, plus spécifiques, jusqu'à ce qu'on n'ait plus un roman, un poème, mais une photo couleur très détaillée, avec des actions et de l'animation, un film peut-être, quelque chose qui réfécite pour le lecteur.

Donner parle de cinéma dans son essai. Il dit que le premier plan des frères Lumières

²⁰ *Ibid* p. 47

²¹ *Ibid* p. 32

²² *Idem*

est encore le plus réussi. Ils ont planté la caméra devant une usine et ont filmé la sortie des employés. Si l'écrivain devait être cette caméra froide de la société, alors plus personne n'écrit. Parce que la caméra fait beaucoup mieux que l'écrivain en terme d'observation. Parce que l'écrivain a l'écriture voilée par sa subjectivité et le choix de ses mots. Parce que le langage, connexion directe au système nerveux humain, cette voix qui parle, murmure ou crie à l'intérieur de la tête des gens, devrait toujours être utilisé à ses pleines capacités et non comme faire-valoir de l'histoire, de la nature ou d'une sortie d'usine. Le langage, en somme, devrait pouvoir être utilisé comme une fin en soi. Tant pis s'il avale, régurgite, reconstitue et remodèle. C'est en réactualisant de façon infinie la mémoire que l'on peut s'assurer qu'elle ne disparaisse pas.

Voici une anecdote qui illustre la situation : j'ai longtemps passé mes étés, enfant et adolescent, dans des camps de vacances. On m'a conté mon lot de légendes autour d'un feu de camp, on m'a conté mon lot d'histoires de peur dans un chalet. Jeune adulte, je suis devenu conteur dans ces mêmes camps de vacances. Je me souvenais à peu près des histoires que mes moniteurs me disaient, le soir. Je connaissais les grandes lignes, mais, en y pensant bien, je réalisais que chaque individu qui contait le faisait d'une façon différente. Pourtant, l'histoire demeurait la même, son essence se préservait. Certains étaient plus expressifs, plus drôles, d'autres plus ténébreux dans leur façon de dire, des personnages apparaissaient et disparaissaient au fil des années, et ma façon de rendre honneur à ces histoires centenaires était différente de celle de mes prédécesseurs, tout comme les jeunes hommes et jeunes femmes à qui je les ai racontées le feront à leur tour, dans leurs mots, à leur façon.

Si tout le monde s'était entêté à raconter cette légende de la façon qu'elle avait été contée la première fois, la légende n'existerait plus, aujourd'hui. Pourquoi ? (Hormi le fait que l'imitation parfaite est, à mon sens, impossible) Parce que personne ne veut raconter une histoire qui ne lui appartient pas un tout petit peu. C'est la même chose avec l'écriture. Céline n'a pas transposé Sigmaringen tel quel. Il se l'est approprié. Il y a ajouté de sa hargne, de son humour, de son style. Ses personnages sont plus grands que nature, plus méprisables, ils ont été déformés à travers l'œil toujours moqueur de Céline. Roberto Benigni n'a pas transposé Auschwitz. Il se l'est approprié. Il lui a ajouté son rire, sa magie, son sourire, son drame personnel. Il en a fait un conte tragique, mais un conte tout de même. Il a respecté le drame

en faisant le choix, beaucoup plus difficile, de réinventer pour faire revivre une émotion pure au spectateur, plutôt que de lui montrer ce qu'il avait déjà vu dans les livres d'histoires.

Et ces deux exemples représentent exactement ce que je veux dire ici : des œuvres imaginées, un peu réelles, un peu fictives, des réappropriations qui prouvent que l'on peut recycler, que l'on peut jouer avec la vérité matérielle, ordinaire, tout en respectant la vérité essentielle, entendue ici comme l'âme des choses. Il n'est pas nécessaire d'imiter pour préserver cette âme d'un drame ou d'un conflit, tout comme il est possible d'inventer, d'imaginer, pour raconter l'essence d'une chose. Ça revient à ce que Kundera dit toujours : le roman cherche à sonder la possibilité humaine dans le piège qu'est devenu le monde. Chaque personnage, chaque monde, chaque conflit est une possibilité. Chaque page est une pierre de plus à l'édifice de la recherche de soi-même. Et chaque pierre est précieuse.

Je laisse le mot de la fin de cette partie à Marc Petit qui, dans son court essai, valse lui aussi autour de plusieurs thèmes abordés par Donner. Mais, fidèle au propos qu'il défend, l'auteur d'*Éloge de la fiction* passe une grande partie de son temps à personnifier ses ennemis, à leur répondre, à inventer des situations qui résument ses pensées. C'est une telle mise en scène que je rapporte ici :

« La vérité du montreur d'ombre : faire de la lumière et des ténèbres des alliées quand le philosophe les oppose comme bien et mal. »²³

Alors que l'essai de Donner semble vouloir dire que l'écrivain est en quelque sorte celui qui éclaire le réel, le confirme inlassablement en le transposant dans le roman, Marc Petit voit celui qui écrit comme étant un porteur d'ombre. C'est lui qui atténue la lumière, sans pourtant être le méchant de l'histoire pour autant. Il allège plutôt l'homme d'une clarté insoutenable.

« Le montreur d'ombre ne détient aucune vérité. Il raconte des histoires. Autrefois, dit-il, des hommes habitaient un pays désert brûlé de soleil. À force de regarder le ciel, ils finissaient tous par devenir aveugles. Quand ils marchaient, ils butaient sans cesse contre les pierres et se blessaient

²³ PETIT, Marc – *Éloge de la fiction* – Fayard – 1999 – Paris – 141 pages – p. 133

cruellement ; leur vie était un enfer. Un jour, un jeune garçon, qui avait encore l'usage de ses yeux, découvrit l'existence d'une caverne et y pénétra ; il n'y voyait rien [...] Mais, peu à peu, ses yeux s'habituerent à la pénombre. »²⁴

La suite de l'anecdote raconte que le reste de la tribu se joint à ce premier curieux, à l'intérieur de la caverne, et recouvre l'usage de la vue. Effrayés et intrigués par les ombres qu'ils projettent eux-mêmes sur les murs, les hommes et les femmes décident d'attendre et d'observer ces étranges projections qui leur ressemblent tant. Mais les ombres ne bougent pas. L'enfant qui avait trouvé la caverne, maintenant adulte, se lève et commence à faire bouger sa propre ombre, tordant ses mains pour faire apparaître, sur le mur, un oiseau, un éléphant, un arbre. Il devient le premier conteur d'histoires.

Marc Petit définit ainsi lui-même le rôle du montreur d'ombre par rapport à la question qu'il pose tout juste avant de raconter son anecdote, à savoir : « A-t-on idée de vouloir regarder le soleil en face ? »²⁵ Le soleil, dans l'histoire, fait office de vérité. Alors qu'il pourrait sembler admirable de toujours vouloir regarder du côté de la vérité pour se trouver soi-même, il faut faire attention. Trop de cette lumière directement dirigée vers nos yeux peut aveugler. Pour sortir de la métaphore, je dirais que le métier de l'écrivain ressemblerait à celui de ce conteur d'histoire. Plutôt que de dire ce qui est, comment c'est, pourquoi c'est, dans la réalité, à son lecteur, l'écrivain emprunte plutôt la voix des ténèbres, invitant celui qui le lit à s'aventurer dans la caverne à son tour. Ainsi, ses yeux, inutiles à cause d'une surcharge de lumière, pourront recommencer à voir et, avec la possibilité de voir viendra la possibilité de mal voir, d'apercevoir, de croire avoir vu, de devoir plisser les yeux, d'aller plus loin, de chercher à comprendre ce qui se trouve devant, ce qui est difficile à distinguer, de mettre des mots sur des ombres.

L'écrivain, celui qui écrit des romans en refusant de crier « vérité » et en acceptant que ses personnages ne soient qu'un possible parmi tant d'autres, en acceptant que ses histoires ne soient que des contes ou, justement, que des histoires, prend le pari de faire confiance à son lecteur. Il fait le pari qu'il arrivera à faire questionner le lecteur. Qu'il n'a besoin que de lui souffler quelques mots à l'oreille, de lui suggérer l'essence de ce qu'il veut

²⁴ *Ibid* p. 140

²⁵ *Ibid* p. 133

dire, le lecteur fera le reste.

L'écrivain est un montreur d'ombre. Il montre, non pas le chemin, mais *un* chemin. Il laisse le lecteur libre d'interpréter. On ne peut trahir ni le montreur d'ombre, ni la réalité qu'il ne fait qu'esquisser : le montreur d'ombre sait que son histoire ne pourra plaire, être utile ou désennuyer tout le monde. Le montreur d'ombre sait qu'il n'est pas investi d'une mission sacrée, importante, noble, comme celle de la transposition du réel (ce sont les mots de Donner). Il sait que son travail est profane. Il sait que son travail n'est ni une science, ni une exactitude. Mais il continue. Il continue à proposer du sens à des choses qui n'en ont pas toujours par elles-mêmes. Il le fait, car il sait que, ce faisant, il construit la réalité, une de ses facettes, petite, qui peut prendre tout son sens devant les yeux d'un tel lecteur qui prend le temps de s'y attarder, d'y réfléchir, d'y trouver ce qui peut lui être utile.

Le montreur d'ombre ne peut trahir le lecteur, car il assume pleinement sa subjectivité, celle de ses personnages. Il assume que l'histoire qu'il raconte n'est qu'une histoire. Il comprend qu'il ne peut parler à tout le monde. Il réalise que sa portée est limitée et ses récompenses peu nombreuses. Mais le montreur d'ombre ne peut trahir le lecteur, puisqu'il lui voue une confiance absolue. La seule trahison possible serait de ne pas faire confiance au lecteur, sans quoi aucun roman n'est possible.

Pour conclure ces quelques pages portant sur le mensonge, la vérité et le mythe, j'aimerais accorder la parole à Oscar Wilde, chef de file de ce que certains ont appelé la littérature décadentiste. Surtout connu pour son *Portrait de Dorian Gray*, Wilde est également essayiste, aphoriste et penseur. Pour le faire parler, c'est son *Déclin du mensonge* que j'invoquerai. Qu'est-ce que *Le déclin du mensonge* ? Tout simplement quelques réflexions un brin romancées (le mot est encore trop fort : deux personnages qui sortent fumer et dialoguent sur soixante-dix pages, ça ne fait pas beaucoup d'intrigue) sur la notion du mensonge au 19^e siècle. Wilde, par l'entremise de son personnage Vivian, expose quatre impératifs qui doivent être le leitmotiv de toute conception artistique. J'ai bien pris soin de dire, dès le début de cet appareil réflexif, que je n'énoncerais aucun impératif catégorique, aucune obligation et que toute déclaration ne devait être prise que comme posture, la mienne. J'évoque ici les contraintes que donne Wilde à la littérature en gardant ceci en tête. Pour le

célèbre dandy, donc, la littérature doit se soumettre à quatre règles. Les voici : L'Art n'exprime jamais rien d'autre que lui-même. Toute mauvaise forme d'Art provient du retour à la Vie et à la Nature et leur élévation en tant qu'idéaux. La Vie imite l'Art bien plus que l'Art n'imité la Vie. Mentir, qui est l'action de dire de belles choses fausses, est le but véritable de l'art.

Je m'attarde à la troisième règle de Wilde seulement, celle qui dit que la Vie imite l'Art bien plus que le contraire. Bien sûr, Oscar Wilde avait un goût indéniable pour la provocation, il aimait susciter l'ire et la colère. C'est pourquoi ses quatre affirmations sont assez directes et peu nuancées. Mais de ce troisième postulat, je crois pouvoir tirer un dernier exemple illustrant bien ma position quant à la relation entre la vérité, l'art et la fiction.

« De qui nous vient, si ce n'est des impressionnistes, les merveilleux brouillards bruns qui viennent se traîner dans nos rues, estompant les becs de gaz et changeant les maisons en ombres monstrueuses ? [...] L'extraordinaire changement survenu dans le climat de Londres pendant ces dix dernières années est dû entièrement à cette école particulière de l'Art. [...] Les choses sont parce que nous les voyons, et ce que nous voyons, et comment nous le voyons, dépend des arts qui nous ont influencés. Regarder une chose et la voir sont deux actes très différents. On ne voit quelque chose que si l'on en voit la beauté. Alors, et alors seulement, elle vient à l'existence. À présent, les gens voient des brouillards, non parce qu'il y en a, mais parce que des poètes et des peintres leur ont enseigné la mystérieuse beauté de ces effets. Des brouillards ont pu exister pendant des siècles à Londres. J'ose même dire qu'il y en eut. Mais personne ne les a vus et, ainsi, nous ne savons rien d'eux. Ils n'existèrent qu'au jour où l'art les inventa. »²⁶

C'est une autre façon d'envisager le rôle du porteur d'ombre, de l'écrivain (l'exemple est tiré de la peinture, mais il s'applique, dans ce cas-ci, également à l'écrivain) comme celui qui permet de voir les choses en les passant tout d'abord dans le filtre de l'art. En quoi l'imagination et la fiction sont-elles plus aptes à faire cela que la transposition du réel ? C'est la question que je me suis posée. Puis j'ai pensé aux impressionnistes. Ce brouillard que prend pour exemple Wilde n'a pas été représenté de façon « réelle » par les impressionnistes. C'est en utilisant une technique peu conventionnelle pour l'époque, en lui donnant des couleurs justement *impressionnistes* que cette école d'art a attiré l'attention sur un

²⁶ WILDE, Oscar – *Le déclin du mensonge* – Allia – 2007 – Italie – 70 pages – p. 52-53

phénomène tout à fait commun : le brouillard. L'écrivain qui utilise l'imagination et l'invention plutôt qu'une transposition du réel dans l'écriture fait la même chose. Comme Benigni, il utilise un procédé non conventionnel, troquant la réalité matérielle, la réalité froide, pour un extrait d'essence pur. Il saupoudre un peu de cette essence partout dans le texte et offre un regard nouveau sur un phénomène connu, permettant à son lecteur de voir, vraiment voir, quelque chose qu'il ne faisait plus que regarder, l'oubliant, petit à petit. Avec son style, l'écrivain comme le peintre remet l'accent sur une banalité devant laquelle le lecteur peut à nouveau s'émerveiller.

« La première qualité d'un romancier, c'est d'être un menteur. » - Blaise Cendrars

IL EST TRÈS DIFFICILE DE MAL ÉCRIRE

On connaît maintenant certaines de mes positions vis-à-vis la mission littéraire du roman, pour son ambiguïté, pour son recours au mensonge, ou du moins pour une certaine réticence face à ceux qui s'y proclament être détenteurs de vérité. On sait que j'ai fait un choix, celui de la fiction. C'est le choix qui s'impose à moi, que je n'impose à personne, mais qui est le mien. Ma fiction à moi, elle est littéraire. Elle doit être portée par des mots, c'est là une des spécificités du discours littéraire : il est porté par des mots. Mais ces mots, si je veux être cohérent avec la démarche que j'ai tenté d'expliquer précédemment, ne peuvent être des mots ordinaires. Pour s'inscrire dans la lignée de ce que j'écrivais un peu plus haut, il faudrait que ces mots mentent, eux aussi. C'est ce que je définis comme étant la fiction langagière. Certains l'appellent le style. Dans mon écriture se trouve cet impératif catégorique : ce que les mots de tous les jours disent et la façon dont ils sont arrangés à l'habitude n'est pas suffisant. Il faudra travailler à les faire mentir, à créer la fiction langagière. Il faudra faire du style.

Le mot style fait souvent peur. Lui-même provient de la stylistique. Je pourrais qualifier la stylistique comme étant cette façon qu'a l'écrivain de s'incarner dans sa propre écriture. Je pourrais également dire que la stylistique, c'est cet effet produit chez le lecteur et qui se trouve dans l'écart entre la langue employée par l'écrivain et la langue qui est dans la norme linguistique. En plus simple, la stylistique est cette différence entre l'écriture romanesque et l'écriture dans la vie de tous les jours, journalistique, communicative, etc. Faire du style, c'est-à-dire être un stylicien, c'est de jouer avec les règles de la langue, de la grammaire, les règles de la ponctuation, c'est de faire des néologismes, casser des tournures de phrases et la syntaxe, tout ça dans le but de créer un effet chez le lecteur. C'est, plutôt que de se fier aux couleurs et aux sujets des tableaux que l'on peint pour représenter le bien, le mal, le beau ou le laid, de se fier à la force du trait, au coup de pinceau et à la technique invisible derrière le résultat final. C'est de faire confiance aux mots mêmes et non au sens qu'ils portent en eux. Le style est le théâtre d'une bagarre formelle entre l'écrivain et la langue académique, celle qu'il doit réinventer et celle qu'il a apprise. Je ne peux le voir autrement que comme une bagarre, une bagarre sanglante, difficile, dans laquelle je

m'inspire beaucoup du travail de Louis-Ferdinand Céline, de San-Antonio, parfois, de Charles Bukowski aussi. Une bataille que ces trois écrivains, parmi d'autres, ont mené, à leur façon, contre une certaine rigidité du langage.

À mon sens, le style est beaucoup plus qu'un support pour les mots et les phrases. Le style est beaucoup plus qu'une rhétorique au service du message. Le style est le message. Il n'y a pas *d'effet de style*, il n'y a que cette émotion qui a été créée par le style. Je crois même que le style est la dernière spécificité de la littérature et que, dans cette optique, il devient *de facto* sa nouvelle et dernière nécessité. Pourquoi ? Parce que cet écart entre la langue linguistique normative et la fantaisie que prend l'auteur qui écrit demeure la dernière chose qui différencie le roman des autres modes de narrations, souvent beaucoup plus efficaces, dont le cinéma est le nouveau héros. Le roman a perdu tour à tour ses fonctions de raconteur, d'informateur, il a été doublé au niveau du réalisme par la photo et le cinéma, doublé au niveau de la narration par le cinéma et ses techniques audio, vidéo. S'il lui reste l'ambiguïté comme l'écrit Kundera, s'il lui reste la connaissance de soi dans le piège qu'est devenu le monde, la seule autre chose qui lui reste, et qui ne peut lui être dépossédée par personne, c'est certainement le style. Céline, à ce sujet, écrit les phrases suivantes :

« Du temps de Balzac, on apprenait la vie de médecin de campagne [...] Maintenant nous sommes renseignés sur tous ces chapitres, énormément renseignés : et par la presse, et par les tribunaux, et par la télévision, et par les enquêtes médico-légales. Oh ! il y en a des histoires, avec des documents, des photographies... Il n'y a plus besoin de tout ça. Je crois que le rôle documentaire, et même psychologique, du roman est terminé, voilà mon impression. Et alors, qu'est-ce qui lui reste ? Eh bien, il ne lui reste pas grand-chose, il lui reste le style [...] »²⁷

C'est ainsi que le roman doit se rabattre, à mon grand plaisir, sur les choses qui font de lui ce qu'il est, plutôt que de s'acharner à des techniques et manies où tous lui sont devenus supérieurs. Il doit revenir à ce qui fait sa force, aujourd'hui : le style. Mais ce style dont parle abondamment Céline, quel est-il ? Où se situe-t-il ? On peut toujours commencer par montrer là où il ne se situe pas, gracieuseté de Christophe Donner :

« La recherche du style est une activité fort misérable qui tourne parfois au délire,

²⁷ CÉLINE, Louis-Ferdinand, *Le style contre les idées*, Éditions Complexes, Bruxelles, p. 63-64

on « déconstruit » les phrases, on supprime les ponctuations, on fait carrément disparaître une lettre... à y regarder de près il semble bien que dans la vacuité sémantique de toutes ses galipettes, le style, assujéti à l'imagination, en soit venu à l'imiter, abandonnant sa vocation d'élégance pour une gymnastique néoplastique dont le dessein serait de « faire éclater le langage », le révolutionner. »²⁸

À mon avis, Christophe Donner fait fausse route à plusieurs endroits, mais jamais autant que lorsqu'il accuse la recherche de style de se faire dans une complète vacuité sémantique. Style et vacuité sémantique sont, au contraire, tout à fait opposés. La vacuité sémantique, le nom le dit bien, suppose un vide au niveau du sens, alors que je suis en train de proposer une façon de voir le style comme étant le sens lui-même. En-dehors du style, pas d'émotion, pas de sens, pas de compréhension. Le sens même du roman, sa mission, la mission romanesque, tout ça passe par le style, par la façon de dire les choses. Pas d'ambiguïté sans style. Pas de connaissance de soi sans style. Pas de mensonge sans style. Rien de tout ça, puisque le style, c'est le rendu. Il n'y a pas de rendu ni d'émotion dans le « style élégant, etc. » que demande Donner à la littérature. L'élégance, selon le dictionnaire Antidote, serait la « *Délicatesse, harmonie dans l'expression, le choix des mots, des tournures* ». Très peu de place aux débordements et au galop qui sont caractéristique des grandes émotions, très peu de place au silence tremblant et aux mots chuchotés caractéristiques des émotions à fleur de peau, on assisterait plutôt à un déversement constant de platitudes fades. Péjorativement, l'élégance peut également être vue comme étant une *fioriture, ornement plus ou moins convenu inséré dans l'expression*. Ne disons pas d'énormités, l'émotion comporte également son lot de complaisance et de lieux communs, mais l'élégance, celle des salons, des écrivains de bon goût, nous rappelle de mauvais souvenirs de paroles tièdes, d'une couleur blanchâtre et sans saveur, parfois vive, certes, translucide, mais sans plaisir. Ce style pourrait convenir à l'écriture journalistique, où il est important de prioriser la compréhension du message et où la clarté est de mise. Ce style pourrait convenir à une encyclopédie, où il faut être le plus neutre possible, où la langue linguistiquement dans la norme doit être la langue employée dans l'écriture. Mais pour un roman ? Jamais.

Céline qualifie cette langue non romanesque d'écriture de « bachot », de « licence »

²⁸ Christophe Donner, *op. cit.*, p. 39 - 40

ou encore de « journalaux ». Il écrit surtout que c'est une langue qui est tout à fait morte pour lui et pour tout le monde. C'est un français moribond. Moribond parce qu'il est soumis aux lois de la clarté, c'est un français qui ne peut sortir des sentiers battus sous peine de ne plus être compris. Il doit être aseptisé au maximum pour rejoindre le plus grand nombre d'individus possible. C'est un français dont la fonction principale est purement économique. Il sert à faire des échanges. Communication, interaction. C'est un français dont le but est autre que sa propre survie. Il est instrumentalisé, soumis. C'est une langue-instrument dont on se sert pour parvenir à d'autres fins. Le style élégant mentionné plus haut lui colle bien, puisque son utilité première est justement cette fadeur qui fait en sorte que tous, éduqués comme non éduqués, enfants ou adultes, grands ou petits, doctorants ou décrocheurs, puissent y croquer.

La langue romanesque, elle, doit constamment se remettre en question. C'est une langue ambiguë, qui questionne, et qui doit se questionner elle-même, puisqu'elle est porteuse d'un rapport au monde et que ce rapport peut changer à n'importe quel moment, tout dépendamment du mot employé. C'est une langue qui fait ressentir l'émotion par l'écart entre elle-même et la langue linguistique normative, elle doit donc toujours travailler cette tension. C'est une langue en tension, qui ne peut aller de soi. C'est une langue en travail, mais le travail ne doit pas nécessairement paraître. C'est une langue qui n'a de but qu'elle-même, que l'expression de l'émotion qu'elle porte : « Je ne veux pas narrer. Je veux faire ressentir. »²⁹ Impossible de faire ressentir dans une langue qui ne ressent plus rien elle-même, et dont la seule caractéristique est d'être sans saveur pour convenir au plus de gens possible. La langue vivante, elle, n'est pas fade. Elle est piquante ou amère, salée ou sucrée, et ce n'est pas tout le monde qui l'aime, puisqu'elle goûte quelque chose. Ses détracteurs l'évitent, ses amateurs la recherchent partout. Elle ne laisse pas indifférent, mais c'est en plein là son but.

Chez Céline, le langage réussit à émouvoir en changeant le registre de la langue morte à celui de la langue vivante. Dans ce cas, le changement s'opère surtout au niveau d'une nouvelle oralité de la langue, comme il le disait souvent, le problème était de faire coller le

²⁹ *Ibid*, p. 53

langage parlé dans l'écrit. De façon plus générale, il est possible de résumer la problématique de la façon suivante : d'un côté se trouve la langue morte. Celle-ci fait appel à la raison. Il faut la décortiquer, il faut en comprendre le code, et une fois la langue décodée, on peut en extraire un message, qu'il soit publicitaire, politique, anodin, anecdotique. Mais les mots contiennent surtout un message. Une fois le message connu, il n'est plus utile de relire le code (sauf si le bruit de la communication a enterré ce que votre interlocuteur voulait dire. Dans ce cas, il est bon de lui demander de répéter ou de hocher la tête et sourire). La langue vivante, elle, ne s'arrête pas à une simple mission communicative. J'irais même jusqu'à dire que la communication n'est même pas un des buts de la langue vivante. Celle-ci doit plutôt activer l'émotion. Dans les *Entretiens avec le Professeur Y*, Céline nous démontre comment il se perçoit par rapport à son lecteur :

« Le lecteur qui me lit ! il lui semble, il en jurerait, que quelqu'un lui lit dans la tête !... dans sa propre tête !... [...] Parfaitement !... dans sa propre tête ! pas de bigre ! pas de bougre !... sans lui demander la permission ! [...] Pas simplement à son oreille !... non !... dans l'intimité des nerfs ! en plein dans son système nerveux ! dans sa propre tête ! [...] c'est quelque chose, Colonel ! vous pouvez le dire ! que quelqu'un lui joue comme il veut sur la harpe de ses propres nerfs ! »³⁰

Ce n'est pas rien que de jouer de la harpe directement sur le système nerveux des gens. Pour se faire, il faut creuser un écart assez grand entre l'écriture dite « normale » et la sienne, il faut que l'écart entre les deux, qui constitue le style, soit significatif. Faute de quoi, ce n'est pas la voix de l'auteur que le lecteur entendra, mais bien la sienne, sa voix de lecteur qui lit, celle qu'il utilise à tous les jours pour commander un sandwich ou enseigner les mathématiques à l'école. Il entendra cette voix, la sienne, puisque c'est elle qu'il utilise tous les jours, dans la *vraie vie*, celle qui est hors du roman, il l'entendra puisque c'est la seule qu'il connaît, parce que la voix de l'auteur n'aura pas été assez forte pour déloger la voix de tous les jours. Pour pouvoir chuchoter dans la tête de quelqu'un, encore faut-il avoir une voix. C'est cette voix qu'il entendra, le lecteur. C'est grâce à sa « petite musique » qu'il pourra la définir véritablement, dans sa tête, la voix de l'auteur, du narrateur, une voix, n'importe laquelle, opposée et distincte de la sienne. C'est par cet écart

³⁰ CÉLINE, Louis-Ferdinand, *Entretiens avec le Professeur Y*, Gallimard, Folio, Barcelone, p. 99

entre sa voix normale et celle qu'il lit qu'il pourra s'émouvoir. Tout le travail d'écriture se joue là, à mon avis. Céline, je crois, partage également ce point de vue. Il connaît l'importance de réinventer la langue, ou du moins de l'écarter, sur l'espace d'un roman, de son chemin pour la garder vivante un peu plus longtemps. Écrire le roman autrement est un pas de plus vers la mort certaine de notre langage. Il faut risquer, quitte à froisser, plutôt que de se noyer dans le consensus :

« Tout est là ! Le reste n'est que grossière, imbécile, gâteuse vantardise. Dans toute cette recherche d'un français absolu il existe une niaise prétention, insupportable, à l'éternité d'une forme d'écrire, une seule, en français ! le joli style ! la jolie momie ! Bandelettes ! Ne rien risquer ! Vite en momie ! C'est le mot d'ordre de tous les lycées. Bandelettes ! »³¹

Et encore :

« Non, c'est pas lui qui a gagné [En parlant de Rabelais]. C'est Amyot, le traducteur de Plutarque [qui a gagné] [...] C'est sur lui, sur sa langue, qu'on vit encore aujourd'hui. [...] Les gens veulent toujours et encore de l'Amyot, du style académique. [...] Ainsi aujourd'hui écrire bien, c'est écrire comme Amyot, mais ça, c'est jamais qu'une « langue de traduction ». [...] C'est ça la rage moderne du français, faire et lire des traductions, parler comme dans les traductions. »³²

Nous en sommes donc rendus là. À vouloir à tout prix éviter au français les bandelettes de la momie, à vouloir effacer à notre langue son vernis de traduction pour parler de façon vraie, de façon véritable, pour parler d'une langue vivante. Comment le faire, alors, cet écrit autrement ? Cet écrit qui ne serait pas mort né ? Parce que l'élégance, le naturel, parce que le français académique, on l'apprend à l'école, on l'écrit souvent, dans les lettres, les travaux, les demandes d'emploi, ça vient tout seul, avec le temps, avec l'esprit de rhétorique qui s'installe. Mais force est d'admettre que ça ne tient pas sur le papier. La parole et l'encre sont incompatibles, leurs vérités ne s'emboîtent pas facilement l'une dans l'autre, sauf au prix d'un travail immense. Il faut travailler à ce que ça colle sur le papier sans s'échapper, travailler à remettre en mouvement l'émotion qui est prise au piège dans les mots figés. Il faut partir à zéro, car fracturer le langage n'est pas tout, encore faut-il le reconstruire, le langage. Il faut se faire architecte et agencer à nouveau les

³¹ Louis-Ferdinand Céline, *Le style contre les idées*, op. cit. p. 53

³² *Ibid*, p. 120-121

concepts qui viennent d'éclater. Il faut reconstruire l'édifice au complet, car un langage qui aurait été cassé sans être reconstruit dans de nouveaux systèmes serait aussi futile que la langue morte. Détruire la forme normative, mais seulement pour la remplacer, mais seulement pour proposer de nouvelles cohérences aux mots. C'est là une autre erreur que je reproche à Christophe Donner, de croire qu'il n'y a qu'une seule façon de faire, avec la langue, alors qu'il y en a des dizaines. La révolution du langage dont il se moque ne se fait pas au profit du néant, le stylicien n'est pas un nihiliste, du moins, pas celui que j'entrevois. Il frappe dans le langage seulement pour assurer sa renaissance et sa continuité. Une fois la révolution faite, le travail n'est pas terminé. Il ne fait que commencer. Il faut redoubler d'efforts et travailler encore plus. C'est là que la plupart des gens abandonnent, que les écrivains baissent pavillons et retournent dans le confort d'une langue morne, facile. Morte. Si je suis d'accord avec Christophe Donner sur un seul point, c'est le suivant : il serait idiot de tout foutre en l'air si ce n'était pour reconstruire. Je suis prêt à reconstruire. Ou du moins à essayer. Je ne suis pas seul.

Commençons par ce que propose Céline, qui illustre le travail d'une vie avec une image fort habile, que je me propose de prendre pour définir mon propos. Que je me propose de prendre et de continuer à ma manière. Une image qui pourrait définir en bonne partie mon travail de stylicien aussi :

« [Le style] consiste à prendre les phrases, je vous le disais, en les sortant de leurs gonds. Ou une autre image : si vous prenez un bâton et si vous voulez le faire paraître droit dans l'eau, vous allez le courber d'abord, parce que la réfraction fait que si je mets ma canne dans l'eau, elle a l'air d'être cassée. Il faut la casser avant de la plonger dans l'eau. C'est un vrai travail. C'est le travail du styliste. »³³

On imagine le bâton comme étant les mots, le bâton droit, c'est la structure rigide de la langue académique, celle qui nous sert abondamment dans la vie de tous les jours. Mais lorsque trempé dans l'eau, le bâton se déforme tout à fait. Lorsqu'il est temps d'apercevoir le rendu du bâton, derrière le miroir de l'eau, il faut avoir cassé le bâton pour le voir apparaître droit. À titre d'exemple : un écrivain veut rendre une émotion par des mots. Il

³³ *Ibid*, p. 68

plonge son bâton dans l'eau. Ça donne un livre. À côté de lui se trouve un lecteur qui ne voit que cette partie du bâton qui est submergée. Si le bâton n'a pas été cassé d'avance, le lecteur ne verra qu'un bâton tout à fait croche. Si le bâton a été cassé, il apparaîtra droit aux yeux du lecteur. Le style académique sert bien à la communication écrite de tous les jours, au journalisme, à l'information, au journal, au reportage, mais il échoue lorsque vient le temps de garder l'émotion ancrée dans le papier. Les mots sont rébarbatifs à ce « rendu émotif », comme l'appelle Céline. En s'assurant de casser les mots, l'auteur crée cet écart nécessaire avec la langue normative et, ce faisant, inscrit une brèche assez grosse dans le langage pour laisser se faufiler l'émotion.

Chez Céline, l'essentiel de ce combat se jouait entre la langue ordinaire, morte, momifiée, et cette langue vernaculaire, populaire et argotique qu'il appréciait beaucoup. Il voulait en faire ressortir sa petite musique personnelle, un certain rythme, une prosodie particulière à travers la langue.

Pour moi, cette petite musique, cette prosodie recherchée viennent d'une certaine délinquance de la forme, que j'ai qualifiée ici de style. La différence que je perçois avec la vision de Céline est dans le système. Je ne recherche pas une seule musique, un seul édifice de sens. Pour moi, les délinquances peuvent être nombreuses, différentes, assumées, diverses, et un auteur peut inventer plus d'un style qui s'accompagne de manies, de bizarreries, de gaucheries, de manières. Ces styles forment la voix. Ou, pour être encore plus précis : les voix. Les voix se trouvent donc à être créées par cet amalgame de détails très matériels du texte. Une sorte de ponctuation avec une façon de voir la syntaxe donnent une voix unique, différente d'une autre à aux ponctuations et syntaxes différentes. Et la voix s'accompagne toujours d'un rapport exclusif et unique au monde. L'écriture romanesque est ainsi faite que je crois qu'il est possible, par des manipulations formelles et matérielles, d'ériger des édifices de sens tout à fait différents à partir du rapport aux mots qu'ils peuvent entretenir. Je m'explique : dans le récit « L'homme qui racontait des histoires », la narration nous est fournie par trois narrateurs différents et l'*histoire* se partage entre ces trois voix, qui possèdent toutes un rapport différent au monde. Pourtant, ces trois narrations, ces trois voix, ces trois styles (puisque chacun s'éloigne de la norme dans une direction différente) découlent tous de ma seule et unique voix, l'encre qui a

séché provient d'un seul crayon, le mien.

J'entrevois donc ma propre écriture comme un art de la feinte, sur le thème du bâton brisé. En brisant le même bâton trois fois, de trois façons différentes, et en se jouant du phénomène de réfraction qui fait en sorte que vous l'aperceviez de différentes façons une fois plongé sous l'eau, je tente de travestir ma propre voix. Trois travestissements successifs, qui ont tous la même base : le jeu avec les règles, le jeu avec les mots, et qui créent trois visions différentes du monde. Cacher sa propre voix, nécessairement présente, derrière un système de feintes, d'esquives et de jeux langagiers. Construire trois édifices comme des labyrinthes et enfouir sa propre voix dans une des pièces, l'enfermer à double tour, la transformer assez pour en faire naître d'autres voix indépendantes, voilà le travail que j'ai tenté de faire. Kundera disait que chaque personnage est une possibilité dans le piège qu'est devenu le monde : dans mon travail, chaque voix est une possibilité dans le piège qu'est devenu le monde. Une possibilité avec sa propre vision, ses propres enjeux, ses propres façons de faire. Je crois qu'un écrivain possède une voix fondamentale, mais qu'à force de travail, d'ajustements, de parades et de masques, il puisse lui arriver d'en inventer un autre, plus ou moins réussie, mais qui lui permettra d'explorer d'autres facettes de lui-même, des autres, du monde qui l'entoure.

« Le lecteur s'attend à un mot et moi, je lui en colle un autre. C'est ça, le style. »

- Louis-Ferdinand Céline

« Écrire propre, net, bien torché, avec du style, c'est à la portée de tout le monde. [...] En revanche, croyez-moi, il est très difficile de mal écrire. Il faut distordre la langue, faire flèche de tout bois, trouver des gaudrioles, des contrepèteries, des jeux de mots, tremper sa plume dans la gauloiserie, saouler le lecteur, et surtout ne jamais se répéter. »

- Frédérick Dard (San-Antonio)

LA MALADE GÉNÉRALE DU MONDE APPELÉE POÉSIE

Je me souviens avoir appliqué à la maîtrise en création littéraire en disant à peu près ceci dans ma lettre de présentation : que je voulais insuffler un peu de poésie dans la prose. Non pas en faisant de la prose poétique, non pas en faisant des poèmes en prose, mais bien en faisant de la prose pure et dure, de la prose comme il s'en fait dans tant de romans, tous les jours. Je ne voulais pas changer le genre. Ce que je voulais, c'était d'insuffler de la poésie dans la prose. C'est différent. Puis, tout au long de mon parcours, j'ai oublié ce but que je m'étais fixé. Mes nouvelles préoccupations devenaient un flirt avec le mensonge littéraire, un combat contre les « porteurs de lumière », une rancune contre la vérité, une obsession pour le style, pour Céline. Puis, je relis l'essai que je viens de soumettre. Mon idée première est là, latente, partout. Je fais toujours de la prose, je ne deviendrai jamais poète, je n'en ai pas l'étoffe, je n'en ai pas la passion, la fougue qu'il faut pour être poète. Mais cette fascination pour le conte, pour la transposition faussée du monde réel en images, en mensonges, en histoires, mais cette façon que j'ai de toujours vouloir m'éloigner de la langue normative, parfois seulement un peu, parfois beaucoup, la poésie s'y trouve peut-être. Dans cet amour de l'ambiguïté comme présentée par Kundera, cette façon de raconter, cette admiration devant les mythes, cette manie de vouloir tordre la langue, le langage, lui faire passer au mauvais quart d'heure pour ensuite l'assembler à nouveau, dans un système différent, faire surgir des voix. Peut-être n'ai-je pas oublié ce que j'avais esquissé comme souhait, d'une façon un peu simpliste : faire entrer un peu de poésie dans la prose. Peut-être que ma poésie à moi, c'est le style, c'est le travail de stylicien, peut-être que ma poésie à moi, c'est le mensonge et les voix, c'est le travestissement des mots et le bâton que je brise, que je brise à nouveau, que je continue et continuerai de briser, chaque fois que je voudrai écrire quelque chose.

« La relation entre la réalité et mes écrits ? Mon Dieu c'est simple la vie objective réelle m'est impossible, insupportable – J'en deviens fou, enragé tellement elle me semble atroce alors je la transpose tout en rêvant tout en marchant... Je suppose que c'est à peu près la maladie générale du monde appelé poésie. »

- Louis-Ferdinand Céline

BIBLIOGRAPHIE

BROCH, Hermann, Quelques remarques à propos du Kitsch, Allia, 48 pages

CÉLINE, Louis-Ferdinand, *Entretiens avec le Professeur Y*, Gallimard, Folio, Paris, 1995, 123 p.

CÉLINE, Louis-Ferdinand, *L'argot est né de la haine!*, André Versaille Éditeur, Bruxelles, 2010, 98 p.

CÉLINE, Louis-Ferdinand, *Le style contre les idées*, Éditions Complexes, Bruxelles, 1997, 172 p.

CÉLINE, Louis-Ferdinand, *Lettres à Marie Cavanaggia*, Gallimard, Paris, 1995, 768 p.

CÉLINE, Louis-Ferdinand, *Lettres à la N.R.F. 1931-1961*, Gallimard, Paris, 1991, 617 p.

CORBEIL, Guillaume, *La reine des neiges (roman); suivi de l'Art du vrai (une éthique qui m'a un jour été dictée par le slogan d'une boulangerie)*, Mémoire de maîtrise en études littéraires, UQAM, 2007

DONNER, Christophe, *Contre l'imagination*, Fayard, Paris, 1998, 119 p.

DORRIT, Cohn, *La transparence intérieure : modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Seuil, Poétique, Paris, 1981, 310 p.

DURAS, Marguerite, *Écrire*, Gallimard, Paris, 1993, 146 p.

ERNAUX, Annie, JEANNET, Frédéric-Yves, *L'écriture comme un couteau*, Stock, Paris, c2003, 155 p.

HAMBURGER, Kate, *Logique des genres littéraires*, Seuil, Poétique, Paris, 1986, 312 p.

HESS, Barbara, *De Kooning*, Taschen, Allemagne, 2004, 96 p.

KERTÉSZ, Imre, *L'Holocauste comme culture*, Actes Sud, Paris, 2009, 276 p.

KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Gallimard, Mesnil-sur-L'Estrée, 1994, 203 p.

KUNDERA, Milan, *Le rideau*, Gallimard, Mayenne, 2005, 207 pages

LAHAIE, Christiane, WATTEYNE, Nathalie, *Lecture et écriture : une dynamique*, Nota bene, Québec, 2001, 277 p.

PETIT, Marc, *Éloge de la fiction*, Fayard, Paris, 1999, 140 p.

PINGAUD, Bernard, *Les anneaux du manège : écriture et littérature*, Gallimard, Folio/essais, Paris, 1992, 250 p.

PRIGENT, Christian, *Ceux qui merdRent : essai*, P.O.L., Paris, 2000 c1991, 351 p.

SEMPRUN, Jorge, *L'écriture ou la vie*, Gallimard, Folio, Paris, 1994, 400 p.

SOLLERS, Philippe, *Céline*, Écriture, 2009, Paris, 107 p.

VAILLANCOURT, Claude, *Le paradoxe de l'écrivain : le savoir et l'écriture*, Triptyque, Montréal, 2003, 180 p.

WILDE, Oscar, *Le déclin du mensonge*, Éditions Allia, Italie, 2007, 70 p.